La coupe et les lèvres, On ne badine pas avec l'amour, Un caprice, Rappelle-toi, Rondeau

Alfred de Musset

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

PARIS UBRAIRIB DE LA B1BLIoTH&QDS NATIONALE

> ASSAGE MONTESQUIEU, 5, RUE MONTESQUIEU Prés It PtttaiiSoj/al

Tous droits réservés.

/^-y/^^y^^ LECTEUR

Figure-toi, lecteur, que ton mauvais génie

T'a fait prendre ce soir un billet d'Opéia.

Te voilà devenu parterre ou galerfe, "• -<?•'-•■

Et tu ne sais pas trop ce qu'on te chantera.

Il se peut qu'on t'amuse, il se peut qu'on t'ennuie ; Il se peut que l'on pleure, à moins que l'on ne rie ; Et le terme moyen, c'est que l'on bâillera.

Qu'importe? c'est la mode, et le temps passera.

Mon livre, ami lecteur, t'offre une chance égale. II te coûte à peu près ce que coûte une stalle ; Ouvre-le sans colère, et lis-le d'un bon œil.

Qu'il te déplaise ou non, ferme-le sans rancune; tfn spectacle ennuyeux est chose assez commune, Et tu verras le mien sans quitter ton fauteuil.

L4 mn ET LES LÈVIES

, il reste encore Ancien proverbe.

PERSONNAGES

A M. ALFRED T

Voici, mon cher ami, ce que je vous dédie :

Quelque chose approchant comme une tragédie, Un spectacle ; en un mot, quatre mains de papier. J'attendrai là-dessus que le diable m^éveille. II est sain de dormir, — ignoble de bâiller.

J'ai fait trois mille vers: allons, c'est à merveille. Baste ! il faut s'en tenir à sa vocation.

Mais quelle singulière et triste impression Produit un manuscrit ! — Tout à l'heure, à ma table, Tout ce que j'écrivais me semblait admirable. Maintenant, je ne sais, — je n'ose y regarder. Au moment du travail, chaque nerf, chaque fibre Tressaille comme un luth que l'on vient d'accorder. On n'écrit pas un mot que tout l'être ne vibre. (Soit dit sans vanité, c'est ce que l'on ressent.) On ne travaille pas, — on écoute, — on attend. C'est comme un inconnu qui vous parle & voix basse. On reste quelquefois une nuit sur la place, Sans faire un mouvement et sans se retourner.

LA CODPE ET LES LÈVRES

On est comme un enfant dans ses habits de fête. Qui craint de se salir et de se profaner; Et puis, — et puis, — enfin! on a mal à la

tête. Quel étrange réveil ! — comme on se sent boiteux î Comme on voit que Vulcain vient de tomber des

cieux !

C'est l'effet que produit une prostituée, Quand, le corps assouvi, l'âme s'est réveillée, Et que, comme un vivant qu'on vient d'ensevelir, L'esprit lève en pleurant le linceul du plaisir. Pourtant c'est l'opposé ; c'est le corps, c'est l'argile ; C'est le cercueil humain, un moment entr'ouvert, Qui, laissant retomber son couvercle débile.

Ne se souvient de rien, sinon qu'il a souffert.

Si tout finissait là ! voilà le mot terrible. C'est Jésus, couronné d'une flamme invisible, Venant du Pharisien partager le repas.

Le Pharisien parfois voit luire une auréole Sur son hôte divin, — puis, quand elle s'envole, Il dit aa fils de Dieu : « Si tu ne l'étais pas ? » Je suis le Pharisien, et je dis à mon hôte :

« Si ton démon céleste était un imposteur? o Il ne s'agit pas là de reprendre une faute.

De retourner un vers comme un commentateur, Ni de se remâcher comme un bœuf qui rumine.

n est assez de mains, chercheuses de vermine. Qui savent éplucher un récit malheureux, Comme un pâtre espagnol épluche un chien lépreux. Mais croire que Ton tient les pommes d'Hespérides Et presser tendrement un navet sur son cœur I Voilà, mon cher ami, ce qui porte un auteur A des autodafés, — à des infanticides.

Les rimenrs, vous voyez, sont comme les amants : Tant qu'on n'a rien écrit, il en est d'une idée

D]£dicage

Comme d'une beauté qu'on n'a pas possédée.

On l'adore, on la suit, — ses détours sont charmant. Pendant que l'on tisonne en regardant la cendre, On la voit voltiger ainsi qu'un salamandre ; Chaque mot fait pour elle est comme un billet doux ; On lui donne à souper; — qui le sait mieux que vous ? (Vous pourriez au besoin traiter une princesse.) Mais, dés qu'elle se rend, bonsoir, le charme cesse. On sent dans sa prison Phirondelle mourir.

Si tout cela, du moins, vous laissait quelque chose ! On garde le parfum en etîeuillant la rose; Il n'est si triste amour qui n'ait son souvenir.

Lorsque la jeune fille, à la source voisine, A, sous les nénuphars, lavé ses bras poudreux, Elle reste au soleil, les mains sur sa poitrine, A regarder longtemps pleurer ses beaux cheveux. Elle sort, mais pareille aux rochers de Boi^hèse, Couverte de rubis comme un poignard persan, — Et sur son front luisant sa mère qui la baise Sent du fond de son cœur la fraicheur de son sang. Mais le poète, hélas ! s'il puise à la fontaine. C'est comme un braconnier poursuivi dans la plaine, Pour boire dans sa main et courir se cacher, — Et cette main brûlante est prompte à se sécher. Je ne fais pas grand cas, pour moi, de la critique ; Toute mouche qu'elle est, c'est rare qu'elle pique. On m'a dit Tan passé que j'imitais Byron :

Vous qui me connaissez, vous savez bien que non. Je hais comme la mort l'état de plagiaire ; Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans

mon verre.

C'est bien peu, je le sais, que d'être homme de

bien, Mais toujours est-il vrai que je n'exhume rien.

Je ne me suis pas fait écrivain politique, N'étant pas amoureux de la place publique.

D'ailleurs» il n'entre pas dans mes prétentions D'être Thomme du siècle et de ses passions.

C'est un triste métier que de suivre la foule, f Et de vouloir crier plus fort que les meneurs,

1^ Pendant qu'on se raccroche au manteau des traf*

neurs.

On est toujours & sec, quand le fleuve s'écoule. Que de gens aujourd'hui chantent la liberté, Comme ils chantaient les rois, ou l'homme de

Brumaire !

Que de gens vont se pendre au levier populaire, Pour relever le dieu qu'ils avaient souffleté ! On peut traiter cela du beau nom de roûrie, Dire que c'est le monde et qu'il faut qu'on en rie. C'est-peut-étre un métier charmant;mais,telqu'il est, Si vous le trouvez beau, moi, je le trouve laid. Je n'ai jamais chanté ni la paix ni la guerre; Si mon siècle se trompe, il ne m'importe guère ; Tant mieux s'il a raison, et tant pis s'il a tort ; Pourvu qu'on dorme en-

core au milieu du tapage, C'est tout ce qu'il me faut, et je ne crains pas l'âge Où les opinions deviennent un remord.

Vous me demanderez si j'aime ma patrie.

Oui ; — j'aime fort aussi l'Espagne et la Turquie. Je ne hais pas la Perse et je crois les Hindous De très honnêtes gens qui boivent comme nous. Mais je hais les cités, les pavés et les bornes. Tout ce qui porte l'homme à se mettre en troupeau Pour vivre entre deux murs et quatre faces mornes, Le front sous un moellon, les pieds sur un tombeau.

Vous me demanderez si je suis catholique.

UlÔX

Oui; — j'ft,ime fort aussi les dieux Lath et Nésu; Tartak et Pimpocaii me semblent sans réplique ; Que dites^vous eneor de Parabavastu ?

"Taimo Bidi, — Khoda me paraît un bon sire; fitf quant à EîcbaCan, je n'ai rien h lui dire. y est un bon petit dieu que le dieu Michapous. Mais je hais le^ cagotsT \cs robins et les cuistres^ Qu'ils servent Pimpocau» Mahomet, ou Viabnou, Vous pouvez de ma part répondre à leurs rainistrea ~ ne je ne sai^ comment je vais je ne unis où.

forts me demanderez si j'aime la sagesse, ui: — j'aime fort aussi le tabac à fumer, ^estime le bordeaux, surtout dans sa vieillesie: J'aime lous les vins francs, parce qu'ils font aimer. ^^.l;=^ it hais les cafards, et la race hjpocrite s de moeurs» comédiens insolents, _'^ j ni leurs vertus en mettant leurs ganb

blancs.

diable était bien vieux lorsqu'il se fit ennite.

Je îe 4erai si bien, quand ce jour-là viendra^ Quo ce sera le jour où Ton m'enterrera,

\ tne demanderez si j*aîme la nature, ai ï — j'a*me fort aussi les arts et ta peinture. ! corps do la Venus me paratt m*îrveilletii.

■iii^ ';/ femme est-elle preftljrable ?

Ip' vrai, mais l'autre est adnurablD*

ftouf les sifeficiôus.

ty- irds, les rôveuia «^ nacelle*.

Mais eux, certainement, je ne les comprends pas.

Vous me demanderez si j'aime la richesse.

Oui ; ^- j'aime aussi parfois la médiocrité.

Et surtout, et toujours, j'aime mieux ma maHresse ;

La fortune, pour moi, n'est que la liberté.

Elle a cela de beau, de remuer le monde.

Que, dès qu'on la possède, il faut qu'on en réponde,

Et que, seule, elle met à l'air la volonté.

Mais je hais les pieds plats, je hais la convoitise.

J'aime mieux un joueur qui prend le grand chemin ;

Je hais le vent doré qui gonfle la sottise.

Et dans quelque cent ans j'ai bien peur qu'on ne dise

Que notre siècle d'or fut un siècle d'airain.

Vous me demanderez si j'aime quelque chose.

Je m'en vais vous répondre à peu près comme

Hamlet :

Doutez, Ophélia, de tout ce qui vous plaît, De la clarté des cieux, du parfum de la rose ; Doutez de la vertu, de la nuit et du jour; Doutez de tout au monde, et jamais de Tamour. Tournez-vous là, mon cher, comme l'héliotrope Qui meurt les yeux fixés sur son astre chéri, Et préférez à tout, comme le Misanthrope, La chanson de ma mie, et du Bon roi Henri.

Doutez, si vous voulez, de l'être qui vous aime. D'une femme ou d'un chien, mais non de l'amour

même.

L'amour est tout, — l'amour , et la vie au soleil. Aimer est le grand point, qu'importe la maîtresse? Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse : Faites-vous de ce monde un songe sans réveil. S'il est vrai que Schiller n'ait aimé qu'Amélie, Gœthe que Marguerite, et Rousseau que Julie,

DÉDICACE

Que la terre leur soit légère 1 — Ils ont aimé.

Vous trouverez, mon cher,mes rimes bien mauvaises;

Quant à ces choses-là, je suis un réformé.

Je n'ai plus de système, et j'aime mieux mes aises;

Mais j'ai toujours trouvé honteux de cheviller.

Je vois chez quelques-uns, en ce genre d'escrime.

Des rapports trop exacts avec un menuisier.

Gloire aux auteurs nouveaux, qui veulent à la rime

Une lettre de plus qu'il n'en fallait jadis !

Bravo ! c'est un bon clou de plus à la pensée.

La vieille liberté par Voltaire laissée

Etait bonne autrefois pour les petits esprits.

Un long cri de douleur traversa l'Italie Lorsqu'au pied des autels Michel-Ange expira. Le siècle se fermait, — et la mélancolie.

Gomme un pressentiment, des vieillards s'empara. L'art, qui sous ce grand homme avait quitté la terre Pour se suspendre au ciel, comme le nourrisson Se suspend et s'attache aux lèvres de sa mère, L'art avec lui tomba. — Ce fut le dernier nom Dont le peuple toscan ait gardé la mémoire.

Aujourd'hui l'art n'est plus, — personne n'y veut

croire.

Notre littérature a cent mille raisons Pour-parler de noyés, de morts et de guenilles; Elle-même est un mort que nous galvanisons.

Elle entend son affaire en nous peignant des filles, En tirant des égouts les muses de Régnier.

Elle-même en est une, et la plus délabrée Qui de fard et d'onguents ne soit jamais plâtrée. Nous l'avons tous usée, — et moi tout le premier. Est-ce à moi, maintenant, au point oîi nous en

sommes,

COUPE ET LES l.EYBES

De votis parler de l'arl et de le regretter ? Un mot. pour Un t enoorâ avant de vous quitter. Un artiste est un homme, — il écrit pour d^t

honunea.

Pour prétresse du temple, il a la liberté; Pour trépied, Tunivers; pour éléments» la vîef Pour encens, la douleur, l'amour et l'harmonie ; Pour victime, son cceur, — pour dieu, la vérité. L'arlÎBte est un soldat qui, des rangs d'une armée. Sort, et marche en avant, — ou chef, — ou déserteur; Par deujst chemiris divers il peut sortir vainqueur. L'un, comme Calderon et comme Mérimée, Incruste un plomb brûlant sur la réalité, Découpe à son flambeau la silhouette bumalnt En emporte le moule, et jette sur la scène Le plâtre de la vie avec sa nudité, Paa un coup de ciseau sur la sombre etfigie, Bien qu'un masque d'airain, tel que Dieu l'a foi Cherchcz'vous la morale et la philosophie ?

Rêvez si vous voulez, — voilà ce qu'il a vu.

L'autre, comme Racine et le divin Shakspei Monte sur le théâtre, une lampe à la main, Et de sa plume d'or ouvre le cœur humain.

C'est pour vous qu^il y fouille, afin de vous pedi; Ce qu'il aura iâcnti, ce qu'il aura trouvé, Surtout, en le trouvant-^ ce qu'il aura

rêvé. L'aelton n'est p<Mir lui qu'un mouîe A ?a pens^ llanilct tuera Clodius. — Joad luoni Mathau Qu'importe le combat, si réckir de ïèpét Peut nous servir dans Tombrc à voir les c<

tants f Le premier sous les yeux vous étale un squeî(HoiK'f'X. <iî voMs vouica, de quels rmiKcIt^* d*J rbc, et d'.' - ■ I ' .verts de si i-.--. .

Le second vous déploie une robe éclatante, Des muscles invaincus, une chair palpitante, Et vous laisse à penser quels sublimes ressorts Impriment l'existence à de pareils dehors.

Celui-là voit Teffet, — et celui-ci la cause. Sur cette double loi le monde entier repose : Dieu seul (qui se connaît) peut tout voir à la fois.

Quant à moi, Petit-Jean, quand je vois, — ^ quand

je vois, Je vous préviens, mon cher, que ce n'est pas

grand' chose ; Car, pour y voir longtemps, j'aime trop à voir clair : Man delights not me, str, nor vfoman ïieither. Mais, s'il m'était permis de choisir une route, Je prendrais la dernière, et m'y noierais sans doute. Je suis passablement en humeur de rêver, Et je m'arrête ici, pour ne pas le prouver.

Je ne sais trop à quoi tend tout ce bavardage. Je voulais mettre un mot sur la première page . A mon très honoré, très honorable ami.

Monsieur — et cœtera, - — comme on met aujourd'hui, Quand on veut proprement faire une dédicace.

Je l'ai faite un peu longue, et je m'en aperçois. On va s'imaginer que c'est une préface.

Moi qui n'en lis jamais ! — ni vous non plus, je crois.

Aimer, boire et chasser, voilà la vie humaine Chez les fils du Tyrol, — peuple héroïque et fier !

Montagnard comme l'aigle et libre comme l'air î Beau ciel, où le soleil a dédaigné la plaine, Ce paisible océan dont les monts sont les flots ! Beau ciel tout sympathique, et tout peuplé d'échos ! Là, siffle autour des puits l'écumeur des montagnes, Qui jette au vent son cœur, sa flèche et sa chanson. Venise vient au loin dorer son horizon.

La robuste Helvétie abrite ses campagnes.

Ainsi les vents du sud t'apportent la beauté, Mon Tyrol, et les vents du nord la liberté.

Salut, terre de glace, amante des nuages, Terre d'hommes errants et de daims en voyages. Terre sans oliviers, sans vigne et sans moissons. Ils sucent un sein dur, mère, tes nourrissons; Mais ils t'aiment ainsi, — sous la neige bleuâtre De leurs lacs vaporeux, sous ce pâle soleil Qui respecte les bras de leurs femmes d'albâtre. Sous la ronce des champs qui mord leur pied

vermeil.

Noble terre, salut! Terre simple et naïve.

Tu n'aimes pas les arts, toi qui n'es pas oisive. D'efféminés rêveurs tu n'es pas le séjour ; On ne fait sous ton ciel que la guerre et l'amour. On ne se vieillit pas dans tes longues veillées. Si parfois tes enfants, dans l'écho des vallées, Mêlent un doux refrain aux soupirs des roseaux, C'est qu'ils sont nés chanteurs, comme de gais

oiseaux.

Tu n'as rien, toi, Tyrol, ni temples, ni richesse, Mi poètes, ni dieux. — Tu n'as rien, chasseresse 1 Mais l'amour de ton cœur s'appelle d'un beau nom : La liberté ! — Qu'importe au fils de la montagne Pour quel despote obscur envoyé d'Allemagne

L'homme de la prairie écorche le sillon ?

Ce n'est pas son métier de traîner la charrue ; Il couche sur la neige, il soupe quand il tue ; Il vit dans l'air du ciel, qui n'appaitient qu'à Dieu.

— L'air du ciel ! l'air de tous ! vierge comme le feu ! Oui, la liberté meurt sur le fumier des villes. Oui, vous qui la plantez sur vos guerres civiles, Vous la semez en vain, même sur vos tombeaux ; Il ne croit pas si bas, cet arbre aux verts rameaux ; Il meurt dans l'air humain, plein de râles immondes ;

Il respire celui que respirent les mondes.

Montez, voilà l'échelle, et Dieu qui tend les bras. Montez à lui, rêveurs, il ne descendra pas !

Prenez-moi la sandale, et la pique ferrée :

Elle est là, sur les monts, la liberté sacrée. C'est là qu'à chaque pas l'homme la voit venir. Ou, s'il l'a dans le cœur, qu'il l'y sent tressaillir. Tjrol, nul barde encor n'a chanté tes contrées. Il faut des citronniers à nos muses dorées, Et tu n'est pas banal, toi dont la pauvreté Tend une maigre main à l'hospitalité.

— Pauvre hôtesse, ouvre-moi! — tu vaux bien

l'Italie, Messaline en haillons, sous les baisers pâlie, Que tout père à son fils paye à sa puberté.

Moi, je te trouve vierge, et c'est une beauté; C'est la mienne; — il me faut, pour que ma soif

s'étanche, Que le flot soit sans tache et clair comme un miroir. Ce sont les chiens errants qui vont à l'abreuvoir. Je t'aime. — Ils ne t'ont pas levé ta robe blanche. Tu n'as pas, comme Naple, un tas de visiteurs, Et des âceroni pour tes entremetteurs.

La neige tombe en paix sur tes épaules nues. — Je t'aime, sois à moi. Quand la virginité Disparaîtra du ciel, j'aimerai des statues.

Le marbre me va mieux que l'impure Phryné Chez qui les affamés vont chercher leur p&ture, Qui fait passer la rue au travers de son lit, Et qui n'a pas le temps de nouer sa ceinture Entre Tamant du jour et celui de la nuit.

LES CHASSEURS, FRANK

LE CHŒUR

Pâle comme l'amour, et de pleurs arrosée, La nuit aux pieds d'argent descend dans la rosée. Le brouillard monte au ciel et le soleil s'enfuit. Eveillons le plaisir, son aurore est la nuit! Diane a protégé notre course lointaine.

Chargés d'un lourd butin, nous marchons avec peine, Amis, reposons-nous; — déjà, le verre en main, Nos frères sous ce toit commencent leur festin.

FRANK

Moi, je n'ai rien tué : — la ronce et la bruyère Ont déchiré mes mains; — mon chien, sur la

poussière, A léché dans mon sang la trace de mes pas.

LE CHOEUR

Ami, les jours entre eux ne se ressemblent pas. Approche, et viens grossir notre joyeuse troupe.

ACTE I, SCENE I

L^amitié, camarade, est semblable à la coupe Qui passe, au coin du feu, de la main à la main. L^un y boit son bonheur, et l'autre sa misère ; Le ciel a mis l'oubli pour tous au fond du verre ; Je suis heureux ce soir, tu le seras demain.

FRANK

Mes malheurs sont à moi, je ne prends pas les vôtres. Je ne sais pas encor vivre aux dépens des autres ; J'attendrai pour cela qu'on m'ait coupé les mains. Je ne ferai jamais qu'un maigre parasite, Car ce n'est qu'un long jeûne etqu*une faim maudite Qui me feront courir à l'odeur des festins.

Je tire mieux que vous, et j'ai meilleure vue. Pourquoi ne vois-je rien? voilà la question.

Suis-je un épouvantail ? — ou bien l'occasion, Cette prostituée, est-elle devenue Si boiteuse et si chauve, à force de courir.

Qu'on ne puisse à la nuque une fois la saisir ? J'ai cherché comme vous le chevreuil dans la plaine; Mon voisin l'a tué, mais je ne l'ai pas vu.

LE GHGEUR

Et si c'est ton voisin, pourquoi le maudis-tu? C'est la communauté qui fait la force humaine. Frank, n'irrite pas Dieu, — le roseau doit plier. L'homme sans patience est la lampe sans huile, J Et l'orgueil en colère est mauvais conseiller.

FRANK

Votre communauté me soulève la bile.

Je n'en suis pas encore à mendier mon pain.

Mordieu ! voilà de l'or, messieurs, j'ai de quoi vivre.

S'il platt à l'ennemi des hommes de me suivre.

Il peut s'attendre encore à faire du chemin.

Il faut être bâtard pour coudre sa misère

Aux misères d'autrui, — Suis-je un esclave ou non?

Le pacte social n'est pas de ma façon :

Je ne Tai pas signé dans le sein de ma mère.

Si les autres ont peu, pourquoi n'aurais-je rien ?

Vous qui parlez de Dieu» vous blasphémez le mien.

Tout nous vient de l'orgueil, même la patience. ' L'orgueil, c'estla pudeur des femmes, la constance

Du soldat dans le rang, du martyr sur la croix.

L'orgueil, c'est la vertu, l'honneur et le génie,

C'est ce qui reste encor d'un peu beau dans la vie,

La probité du pauvre et la grandeur des rois.

Je voudrais bien savoir, nous tous tant que nous sommes, ; Et moi tout le premier, à quoi nous sommes bons?

Voyez-vous ce ciel pâle, au delà de ces monts ?

Là, du soir au matin, fument autour des hommes

Ces vastes alambics qu'on nomme les cités.

Intrigues, passions, périls et voluptés,

Toute la vie est là, — tout en sort, tout y rentre.

Tout se disperse ailleurs, et là tout se concentre.

L'homme y presse ses jours pour en boire le vin,

Comme le vigneron presse et tord son raisin.

LE CHOBUR

Frank, une ambition terrible te dévore.

Ta pauvreté superbe elle -môme s'abhorre ;

Tu te hais, vagabond, dans ton orgueil de roi, ,

Et tu hais ton voisin d'être semblable à toi.

Parle, aimes-tu ton père? aimes-tu ta patrie? i

Au souffle du matin sens tu ton cœur frémir, i

Et t'agenouiUes-tu lorsque tu vas dormir? |

De quel sang es-tu fait, pour marcher dans la vie

Comme un homme de bronze, et pour que l'amitié,

L'amour, la confiance et la douce pitié

Viennent toujours glisser sur ton être insensible,

Comme des gouttes d'eau sur un marbre poli ?

ACTE I, SCÈNE I

Ail ! celui-là vit mal qui ne vit que pour lui. L'âme, rayon du ciel, prisonnière invisible, Souffre dans son cachot de sanglantes douleurs. Du fond de son exil elle cherche ses sœurs, Et les pleurs et les chants sont les voix éternelles De ces filles de Dieu qui s'appellent entre elles.

FRANK Chantez donc, et pleurez, si c'est votre souci. Ma malédiction n'est pas bien redoutable ; Telle qu'elle est pourtant je vous la donne ici. Nous allons boire un toast, en nous mettant à table. Et je vais le porter : (Prenant un verre.)

Malheur aux nouveau-nés !

Maudit soit le travail I maudite l'espérance ! Malheur au coin de terre où germe la semence, Où tombe la sueur de deux bras décharnés !

Maudits soient les liens du sang et de la vie! Maudites la famille et la société !

Malheur à la maison<, malheur à la cité, Et la malédiction sur la mère patrie!

UN AUTRE CHŒUR, Sortant de la maison.

Qui parle ainsi? qui vient jeter sur notre toit, A cette heure de nuit, ces clameurs monstrueuses. Et nous sonner ainsi les trompettes hideuses { 1) Des malédictions? — Frank, réponds, est-ce toi? Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais ta vie. Tu n'es qu'un paresseux plein d'orgueil et d'envie. Mais de quel droit viens-tu troubler des gens de bien ? Tu hais notre métier, Judas ! et nous, le tien. Que ne vas-tu courir et tenter la fortune, Si le toit de ton père est trop bas pour ton front? Ton orgueil est scellé comme un cercueil de plomb.

(1) That such a hideous trumpel calls to parley, etc.

Macbeth fiicie H.

Tu crois punir le ciel en lui gardant rancune ; Et tout ce que tu peux, c'est de roidir tes bras Pour blasphémer un Dieu qui ne t'aperçoit pas. Travailles-tu pour vivre, et pour t'aider toi-même? Ne te souviens-tu pas que l'ange du blasphème Est de tous les déchus le plus audacieux, Et qu'avant de maudire il est tombé des cieux?

TOUS LES GHASSEUBS Pourquoi refuses- tu ta place à notre table?

FRANK, à l'un d*eux.

Hélas ! noble seigneur, soyez-moi charitable. Un denier, s'il vous plaft, j'ai bien soif et bien faim. Rien qu'un pauvre denier pour m'acheter du pain.

LE CHOEUR

Te fais- tu le bouffon de ta propre détresse ?

FRANK

Seigneur, si vous ayez une belle maltresse,

Je puis la célébrer, et chanter tour & tour

La médiocrité, l'innocence et Tamour.

C'est bien le moins qu'un pauvre égayé un peu

son hôte.

S'il est pauvre, après tout, s'il a faim, c^est sa faute. Mais croyez-vous qu'il soit prudent et généreux De jeter des pavés sur l'homme qui se noie ?

11 ne faut pas pousser & bout les malheureux. LE GHGEUR

A quel sombre démon ton &me est- elle en proie ? Tu railles tristement et misérablement.

FRANK

Car , si ces malheureuxontquelqueorgueil dans Tàme, S'ils ne sont pas pétris d'une argile de femme, S'ils ont un cœur, s'ils ont desl)ras, ou seulement

ACTE I, SCÈNE I

S'ils portent par hasard une arme à la ceinture...

LE CHOEUR

Que veut dire ceci? veux-tu nous provoquer?

FRANK

Un poignard peut se tordre, et le coup peut manquer. Mais si, las de lui-même et de sa vie obscure. Le pauvre qu'on insulte allait prendre un tison, Et le porter en feu dans sa propre maison!

(Il prend une bûche embrasée dans le feu

allumé sur la place j et la jette dans sa

chaumière.) Sa maison est à lui, — c'est le toit de son père, C'est son toit, — c'est son bien, le tombeau solitaire Des rêves de ses jours, des larmes de ses nuits ; Le feu doit y rester, si c'est lui qui l'a mis. LE CHCEUR

Agis-tu dans la fièvre? Arrête, incendiaire!

Veux-tu du même coup brûler la ville entière ? Arrête! — où nos enfants dormiront-ils demain?

FRANK

Me voici sur le seuil, mon épée à la main.

Approchez maintenant, fussiez-vous une armée. Quand l'univers devrait s'en aller en fumée.

Tonnerre et sang ! je fais un spectre du premier Qui jette un verre d'eau sur un brin de fumier. Ah ! vous croyez, messieurs, si je vous importune, Qu'on peut impunément me chasser comme un chien? Ne m'avez-vous pas dit d'aller chercher fortune ? J'y vais . — Vous l'avez dit, vous qui n'en feriez rien ; Moi, je le fais, -r- je pars. — J'illumine la ville. J'en aurai le plaisir, en m'en allant ce soir, De la voir de plus loin, s'il me plaît de la voir. Je ne fais pas ici de folie inutile :

GeuK qui m'ont accusé de paresse et d'orgueil Ont dit la vérité. — Tant que cette chaumière Demeurera debout, ce sera mon cercueil.

Ce petit toit, messieurs, ces quatre murs de pierre, C'était mon patrimoine, et c'est assez longtemps Pour aimer son fumier, que d'y dormir vingt ans. Je le brûle, et je pars; — c'est moi, c'est mon fantôme Que je disperse aux vents avec ce toit de chaume. Maintenant, vents du nord, vous n*avez qu'à souffler; Depuis assez longtemps, dans les nuits de tempête. Vous venez ébranler ma porte et m'appeler.

Frères, je viens à vous, — je vous livre ma tête. Je pars, — et désormais que Dieu montre à mes pas Leur route, — ou le hasard, si Dieu n'existe pas! (Il sort en courant,)

LA JEUNE FILLE

J'ai cueilli sur ma route un bouquet d'églantine ; Le voilà, si tu veux, pour te porter bonheur.

(Elle lui jette son bouquet.) FRANK, seul, ramassant le bouquet.

Comme elle court galment ! Sa mère est ma voisine ; J'ai va cet enfant-là grandir et se former.

Pau\Te, innocente fille! elle aurait pu m'aimer.

{Exit.)

SCENE III Un chemin creux dans une forêt. — Le point du jour

FRANK, assis sur Vherbe.

Et quand tout sera dit, — quand la triste demeure De ce malheureux Frank, de ce vil mendiant.

Sera tombée en poudre et dispersée au vent, Lui,quedeviendra-t-il? — Il sera temps qu'il meure! Et, s*il est jeune encor, s'il ne veut pas mourir? Ah ! massacre et malheur ! que vais-je devenir ?

{Il s'endort.) imE VOIX, dans un songe.

Il est deux routes dans la vie :

L'une solidaire et fleurie.

Qui descend sa pente chérie Sans se plaindre et sans soupirer.

Le passant la remarque à peine, Comme le ruisseau de la plaine »

Que le sable de la fontaine Ne fait pas même murmurer.

L'autre comme un torrent sans digue, Dans une éternelle fatigue, Sous les pieds de l'enfant prodigue Roule la pierre d'Ixion. ,

i L'une est bornée, et l'autre immense, L'une meurt où l'autre commence; La première est la patience, La seconde est l'ambition.

FRANK, rêvant.

Esprits 1 si vous venez m'annoncer ma mine,

Pourquoi le Dieu qui me créa Fit-il, en m'animant, tomber sur ma poitrine L'étincelle divine Qui me consumera?

Pourquoi suis-je le feu qu'un salamandre habite ? Pourquoi sens-je mon cœur se plaindre et s'étonner, Ne pouvant contenir ce rayon qui s'agite, Et qui, venu du ciel, y voudrait retourner?

LA VOIX

Ceux dont l'ambition a dévoré la vie.

Et qui sur cette terre ont cherché la grandeur,

Ceux-là, dans leur orgueil, se sont fait un honneur

De mépriser l'amour et sa douce folie.

Ceux qui,loin des regards , sans plainte et sans désirs ,

Sont morts silencieux sur le corps d'une femme,

O jeune montagnard, ceux-là, du fond de Tâme,

Ont méprisé la gloire et ses tristes plaisirs.

FRANK

Vous parlez de grandeur, et vous parlez de gloire. Aurai-je des trésors? l'homme dans sa mémoire

Garde-t-il mon souvenir ?

Répondez, répondez, avant que je m'éveille.

Déroulez-moi ce qui sommeille . Dans l'océan de l'avenir 1

LA VOIX Voici l'heure oii, le cœur libre d'inquiétude, Tu te levais jadis pour reprendre l'étude.

Tes pensers de la veillé et tes travaux du jour. Seul, poursuivant tout bas tes chimères d'amour. Tu gagnais lentement la maison solitaire Où ta Déidamia veillait près de sa mère.

Frank, tu venais t'asseoir au paisible foyer, Raconter tes chagrins, sinon les oublier.

Tous deux sans espérance, et dans la solitude, Enfants, vous vous aimiez, et bientôt l'habitude, Tous les jours, malgré toi, t'enseigna ce chemin, Car l'habitude est tout au pauvre cœur humain.

ACTE I, SCÈNE III

FRANK

Esprits, il est trop tard, j'ai brûlé ma chaumière!

LA VOIX Repens-toi l repens-toi I

FRANK Non ! non ! j'ai tout perdu.

LA VOIX

Repens-toi ! repens-toi !

FRANK

Non! j'ai maudit mon père.

LA VOIX

Alors, lève-toi donc, car ton jour est venu.

(Le soleil paraU, Frank s'éveille. Stranio, jeune palatin, et sa maitressey Monna Belcolorey passent à cheval.) STRANIO Holà! dérange-toi, manant, pour que je passe.

FRANK

Attends que je me lève, et prends garde à tes pas.

STRANIO

Chien, lève-toi plus vite, ou reste sur la place.

Tout beau, l'homme à cheval, tu ne passeras pas. Dégaîne-moi ton sabre, ou c'est fait de ta vie. Allons pare ceci.

{Ils se battent. Stranio tombe.)

BELGOLORE

Gomment t'appelles- tu?

FRANK

Charles Frank.

SCÈNE PREMIÈRE

Un salon.

FRANK, devant une table chargée d'or.

De tous les fils secrets qui font mouvoir la vie, O toi, le plus subtil et le plus merveilleux ! Or ! principe de tout, larme au soleil ravie 1 Seul dieu toujours vivant, parmi tant de faux dieux, Méduse, dont l'aspect change le cœur en pierre, Et fait tomber en poudre aux pieds de la rosière La robe d'innocence et de virginité !

Sublime corrupteur! — Clef de la volonté! — Laisse-moi t'admirer! — parle-moi, — viensmedire

ACTE II, SCÈNE I

Querhonneurn'estqu'unmot, quelavertun'estrien; Que, dès qu'on te possède, on est homme de bien ; Que rien n'est vrai que toi ! — Qu'un esprit en délire Ne saurait inventer de rêves si hardis, Si monstrueusement en dehors du possible, Que tu ne puisse encor sur ton levier terrible Soulever l'univers, pour qu'ils soient accomplis! —Que de genscependant n'ont jamais vu qu'en songe Ce que j'ai devant moi ! — Comme le cœur se plonge Avec ravissement dans un monceau pareil I — Tout cela, c'est à moi ; — les sphères et les mondes Danseront un millier de valses et de rondes, Avant qu'uù coup semblable ait lieu sous le soleil (1). Ah ! mon cœur est noyé ! — Jecommence à comprendre Ce qui fait qu'un mourant que le frisson va prendre A regarder son or trouve

encor des douceurs, Et pourquoi les vieillards se font enfouisseurs.

(Comptant.) Quinze mille en argent, — le reste en signature. C'est un coup du destin. — Quelle étrange aventure ! Que ferais-je aujourd'hui, qu'aurais-je fait demain, Si je n'avais trouvé Stranio sur mon chemin ? Je tue un grand seigneur, et lui prends sa maîtresse ; Je m'enivre chez elle, et l'on me mène au jeu. A jeun, j'aurais perdu, — je gagne dans l'ivresse ; Je gagne et je me lève. — Ah ! c'est un coup de Dieu.

{Il ouvre la fenêtre,) Je voudrais bien me voir ps^ser sous ma fenêtre Tel que j'étais hier. — Moi, Frank, seigneur et maître De ce vaste logis, possesseur d'un trésor, Voir passer là-dessous Frank le coureur de lièvres, Frank le pauvre, l'œil morne et la faim sur les lèvres, ÏjB voir tendre la main et lui jeter cet or.

(1) La terre pourra faire plus de mille danses, etc., etc.

Schiller.

Tiens, Frank, tiens, mendiant, prend cela, pauvre hère. {Il prend une poignée d'or.)

Il me semble en honneur que le ciel et la terre Ne sauraient plus m'offrir que ce qui me convient, Et que depuis hier le monde m'appartient.

(Exit.)

SGfiNE II

Une route.

MONTAGNARDS, paasmt.

{Chanson de eh&eae^ dans le lointain.) Chasseur, hardi chasseur, que vois-tu dans l'espace ? Mes chiens grattent la terre et cherchent une trace. Debout, mes cavaliers ! c'est le pied du chamois. — Lechamoiss'estlevé. — Que ma maîtresse est belle!— Le chamois tremble et fuit. — Que Dieu veille sur elll e Le chamois rompt la meute et s'enfuit dans le bois. — Je voudrais par la main tenir ma belle amie. — La meute et le chamois traversent la prairie : Hallali, compagnons, la victoire est à nous! — Que ma maîtresse est belle, et que ses yeux sont doux !

LE CHGEUR Amis, dans ce palais, sur la place où nous sommes, Respire le premier et le dernier des hommes, Frank, qui vécut vingt ans comme un hardi chasseur. Aujourd'hui, dans les fers d'une prostituée, Que fait-il ? — Nuit et jour cette enceinte est fermée. La solitude y règne, image de la mort.

Quelquefois seulement, quand la nuit est venue, On voit à la fenêtre une femme inconnue Livrer ses cheveux noirs aux vents af&eux du nord. Frank n'est plus 1 sur les monts nul ne Ta vu paraître. Puisse-t-il s'éveiller ! Puisse-t-il reconnaître La voix des temps passésl — Frères, pleurons sur lui .

SCÈNE III

I La nuit. — Une terrasse au bord d'un chemin.

' MONNA BELCOLORE, FRANK, àssis dans

un kiosque.

BELCOLORE

Dors, 6 pâle jeune homme, épargne ta faiblesse. Pose jusqu'à demain ton cœur sur ta maîtresse ; La force t'abandonne, et le jour va venir.

Carlo, tes beaux yeux bleus sont las , — tu vas dormir.

Non, le jour ne vient pas, — non, je veille et je brûle ! O Belcolor, le feu dans mes veines circule, Mon cœur languit d'amour, et, si le temps s'enfuit, Que m'importe ce ciel, et son jour et sa nuit?

BELCOLORE

Ah ! Carlo, mon Carlo, ta tôte chancelante Va tomber dans mes mains, sur ta coupe brûlante. Tu t'endors, tu te meurs, tu t'enfuis loin de moi. Ah ! lâche efifôminé, tu t'endors malgré toi.

FRANK

Oui, le jour va venir. — O ma belle maltresse! Je me meurs; oui, je suis sans force et sans jeunesse. Une ombre de moi-même, un reste, un vain reflet. Et quelquefois la nuit, mon spectre m'apparatt. Mon Dieu! si jeune hier, aujourd'hui je succombe. C'est toi qui m'as tué, ton beau corps est ma tombe.

Mes baisers sur ta lèvre en ont usé le seuil. De tes longs cheveux noirs tu m'as fait un linceul. Eloigne ces flambeaux* — entr'ouvre la fenêtre. Laisse entrer le soleil, c'est mon dernier peut-être. Laisse-le-moi chercher, laisse-moi dire adieu A ce beau ciel si pur qu'il me fait croire en Dieu \

BELCOLORE Pourquoi me gardes-tu, si c'est moi qui te tue, Et si tu te crois mort pour deux nuits de plaisir ?

FRANK

Tous les amants heureux ont parlé de mourir.

Toi, me tuer, mon Dieu! Du jour où je t'ai vue. Ma vie a commencé ; le reste n'était rien ; Et mon cœur n'a jamais battu que sur le tien. Tu m'as faitriche, heureux, tu m'as ouvert le monde. Regarde, ô mon amour! quelle superbe nuitl Devant de tels témoins, qu'importe ce qu'on dit. Pourvu que l'âme parle, et que l'âme réponde ? L'ange des nuits d'amour est un ange muet.

BELCOLORE

Combien as-tu gagné ce soir au lansquenet ?

FRANK

Qu'importe ? Je ne sais. — Je n'ai plus de mémoire. Voyons, — viens dans mes bras, — laisse-moi

t'admirer. — Parle, réveille-moi, — conte-moi ton histoire. — Quelle superbe nuit! je suis prêt â pleurer.

BELCOLORB

Si tu veux t'éveiller, dis-moi plutôt la tienne.

FRANK

Nous sommes trop heureux pour que je m'en souvienne.

ACTE II, SCÈNE III

Que dirais-je, d'ailleurs ? Ce qui fait les récits, Ce sont des actions, des périls dont l'empire Est vivace, et résiste à l'heure des

oublis.

M^is, moi qui n'ai rien vu, rien fait, qu'ai-jeà te dire? L'histoire de ma vie est celle de mon cœur ; C'est un pays étrange où je fus voyageur.

Ah ! soutiens-moi le front, la force m'abandonne ! Parle, parle, je veux t'entendre jusqu'au bout. Allons, un beau baiser, et c'est moi qui le donne. Un baiser pour ta vie et qu'on me dise tout,

BELGOLORE, soupirant.

Ah ! je n'ai pas toujours vécu comme Ton pense. Ma famille était noble et puissante à Florence. On nous a ruinés ; ce n'est que le -malheur Qui m'a forcée à vivre aux dépens de l'honneur. . . Mon cœur n'était pas fait...

FRANK, se détournant.

Toujours la même histoire.

Voici peut-être ici la vingtième catin A qui je la demande, et toujours ce refrain!

Qui donc ont-elles vu d'assez sot pour y croire? Mon Dieu ! dans quel bourbier me suis-je donc jeté? J'avais cru celle-ci plus forte, en vérité?

BELGOLORE

Quand mon père mourut...

FRANK

Assez, je t'en supplie.

Je me ferai conter le re'ste par Julie Au premier carrefour où je la trouverai.

(Tous deux restent en silence quelque temps.) Dis-moi, ce fameux jour où tu m'as rencontré, Pourquoi, par quel hasard, — par quelle sympathie, T'es-tu de m'emmener senti la fantaisie ?

iBCSfea^wJ

J'étais couvert de sang, poudreux et mal vêtu.

BELGOLORE

Je te Taî déjà dit, tu t'étais bien battu.

FRANK

Parlons sincèrement, je t'ai semblé robuste.

Tes yeux, ma chère enfant, n'ont pas deviné juste. Je comprends qu'une femme aime les portefaix ; C'est un goût comme un autre, il est dans la nature. Mais moi, si j'étais femme, et si je les aimais. Je n'irais pas chercher mes gens à Taventure ; J'irais tout simplement les prendre aux cabarets ; J'en ferais lutter six, et puis je choisirais. Encore un mot : cet homme à qui je t'ai volée T'entrenait sans doute, — il était ton amant.

BELGOLORE

Oui.

FRAKK — Cette affreuse mort ne t'as pas désolée?

Cet homme, il m'en souvient, râlait horriblement. L'œil gauche était crevé, — le pommeau de Tépée Avait ouvert le front, — la gorge était coupée. Sous les pieds des chevaux Thomme était

étendu. Comme un lierre arraché qui rampe et qui se traîne Pour se suspendre encore à Técorce d'un chêne, Ainsi ce malheureux se traînait suspendu Aux restes de sa vie. — Et toi, ce meurtre infâme Ne t'a pas de dégoût levé le cœur et l'âme?

Tu n'as pas dit un mot, tu n'as pas fait un pas !

BELGOLORE

Prétends- tu me prouver que j'aie un cœur de pierre ? FRANK

Et ce que je te dis ne te le lève pas !

ACTE II, SCENE III

BELCOLORE

Je hais les mots grossiers, — ce n'est pas ma manière . Mais, quand il n'en faut quMnJe n'en disjamaisdeuz. Frank, tu ne m'aimes plus.

FRANK

Qui? moi? Je vous adore.

J'ai lu, je ne sais où, ma chère Belcolore, Que les plus doux instants pour deux amants heureux Ce sont les entretiens d'une nuit d'insomnie, Pendant l'enivrement qui succède au plaisir.

Quand les sens apaisés sont morts pour le désir; Quand, la main à la main, et Tâme à Tàme unie, On ne fait plus qu'un être, et qu'on sent s'élever Ce parfum du bonheur qui fait longtemps rêver ; Quand l'amie, en prenant la place de l'amante, Laisse son

bien-aimé regarder dans son cœur, Comme une fraîche source, où l'onde est confiante. Laisse sa pureté trahir sa profondeur.

C'est alors qu'on connaît le prix de ce qu'on aime, Que du choix qu'on a fait on s'estime soi-même, Et que dans un doux songe on peut fermer les yeux? N'est-ce pas,Belcolor? n'est-ce pas, mon amie?

BELCOLORE

Laisse-moi.

FRANK

N'est-ce pas que nous sommes heureux ? — Mais, j'y pense ! — il est temps de régler notre vie. Comme on ne peut compter sur les jeux de hasard, Nous piperons d'abord quelque honnête vieillard. Qui fournira le vin, les meubles et la table, Il gardera la nuit, et moi j'aurai le jour.

Tu pourras bien parfois lui jouer quelque tour. J'entends quelque bon tour, adroit et profitable. Il aura des amis que nous pourrons griser ;

LA COUPE XT LSS lAvRBS. 2

Tu seras le chasseur, et moi, le lévrier.

Avant tout, pour la chambre, une fille discrète, Capable de graisser une porte secrète, Mais nous la patrons bien ; aujourd'-hui tout se vend; Quant à moi, je serai le chevalier servant.

Nous ferons à nous deux la perle des ménages.

BELGOLOBE Ou tu vas en finir avec tes persiflages, Ou je vais tout k l'heure en finir avec toi.

Veux-tu faire la paix ? Je ne suis pas boudeuse. Voyons, viens m'embrasser.

FRANK

Cette fille est hideuse. ..

Mon Dieu,deux jours plus tard, c'en était fait de moi t

(Il va s^appuyer sur la terrasse. Un soldat passe

à cheval sur la route.)

LE SOLDAT, chantant,

Ub soldat qui va son chemin

Se moque du tonnerre n tient son sabre d'une main.

Et de l'autre son verre.

Quand il meurt, on le porte en terre

Gomme un seigneur.

Son cœur est à son amie, Son bras est à sa patrie.

Et sa tôle à l'empereur.

FRANK, Rappelant.

Holâ, Vmii ï deux mots. — Voussemblez un compère ba bùmié contenance et de joyeuse humeur.

Vos bravas compagnons vont-ils entrer en guerre? Daûîï quelle place forte est donc votre empereur ?

LE SOLDAT

A Glureas. — Dans deux jours nous serons en

campagne.

Je rejoins de ce pas ma corporation.

ACTE III^ SCÈNE I

FRANK

Venez-vous de la plaine, ou bien de la montagne ? Connaissez-vous mon père, et savez-vous mon nom?

LE SOLDAT

Oh 1 je vous connais bien, — Vous êtes du village Vis-à-vis le moulin. — Que faites-vous donc là? Venez- vous avec nous?

FRANK

Oui,cepte, et me voilà.

(/{ descend dans le chemin.) Je ne me suis pas mis en habit de voyage ; Vous me prêterez bien un vieux sabre là-bas ? *

(A Belcolore.) Adieu, ma belle enfant, je ne souperai pas.

LE SOLDAT

On vous équipera. — Montez toujours en croupe. Parbleu I compagnon Frank, vous manquiez à la

troupe.

Ah çà ! dites- moi donc, tout en nous en allant, SMl est vrai qu'un beau soir...

(lia partent au galop.) BELCOLORE, SUT le balcon.

Je Taime cependant.

SCÈNE PREMIÈRE

Devant un Palais. — Glurens.

CHŒUR DE SOLDATS Telles par l'ouragan les neiges flagellées Bondissent en sifflant des glaciers aux vallées,

36 LA COUPE Er LES LÈVRES

Tels se sont élancés, au signal du combat^ Les enfants du Tyrol et du Palatinat.

Maintenant l'empereur a terminé la guerre.

Les cantons sur leur porte ont plié leur bannière. Ecoutez, écoutez ; c'est l'adieu des clairons, C'est la vieille Allemagne appelant ses barons. Remonte maintenant, chasseur du cerf timide ; Remonte, fils du Rhin, compagnon intrépide.

Tes enfants sur ton cœur vont venir se presser. Sors de la lourde armure, et va les embrasser. Soldats, arrêtons-nous. —

C'est ici la demeure Du capitaine Frank, du plus grand des soldats. Notre vieil empereur l'a serré dans ses bras. Couronné par le peuple, il viendra tout à l'heure Souper dans ce palais avec ses compagnons.

Jamais preux chevalier n'a mieux conquis sa gloire. Il a seul, près d'Inspruck, emporté l'aigle noire Du cœur de la môlée aux bouches des canons.

Vingt fois ses cuirassiers Tont cru, dans la bataille, Coupé par les boulets, brisé par la mitraille. Il avançait toujours, toujours en éclaireur.

On le voyait du feu sortir comme un plongeur. Trois balles l'ont frappé ; — sa trace était suivie ; Mais le Dieu des hasards n'a voulu de sa vie Que ce qu'il en fallait pour gagner ses chevrons. Et pouvoir de son sang dorer ses éperons.

Mais que nous veut ici cette fille italienne. Les cheveux en désordre et marchant à grands pas ? Où courez-vous si fort, femme? On ne passe pas.

BELCOLORE, entrant

Est-ce ici la maison de votre capitaine ?

LES SOLDATS

Oui.-^Que lui voulez-vous ? — Parlez au lieutenant*

ACTE m, scisNB I

LE LIEUTENANT

On ne peut ni passer ni monter, ma princesse.

BELCOLORE

II faut bien que je passe et que j'entre pourtant. Mon nom est Belcolore, et je suis sa maltresse.

LE LIEUTENANT

Parbleu ! ma chère enfant, je vous reconnais bien. J*en suis au désespoir, mais je suis ma consigne. Si Frank est votre amant, tant mieux; je n'en crois

rien :

Ce serait un honneur dont vous n'ôtes pas digne.

BELCOLORE S'il n'est pas mon amant, il le sera ce soir. Je l'aime; comprends-tu? Je l'aime. — Il m'a quittée, Et je viens le chercher, si tu veux le savoir.

LES SOLDATS

Quelle tête de fer a donc cette effrontée, Qui court après les gens, un stylet à la main?

BELCOLORE

Il me sert de flambeau pour m'ouvrir le chemin. Allons, écartez-vous, et montrez-moi la porte.

LE LIEUTENANT

Puisque vous le voulez, ma belle, la voilà.

Qu'elle entre, et qu'6« lui donne un homme pour

escorte.

C'est un diable incarné que cette femme-là.

(Beloolore entre dans le palais. Entre Franft, couronné, à cheval,) CHŒUR DU PEUPLE

Couvert de ces lauriers, il te sied, 6 grand homme. De marcher parmi nous comme un triomphateur.

La guerre est terminée, et l'empereur se nomme

Ton royal débiteur.

Descends, repose-toi. — Reste dans l'hippodrome, Lave tes pieds sanglants, victorieux lutteur.

(Franft descend de cheval,) GHCEUR DES CHEVALIERS

Homme heureux, jeune encor, tu récoltes la gloire, Cette plante tardive, amante des tombeaux.

La terre qui t'a vu chasse de sa mémoire

L'ombre de ses héros.

Pareil à Béatrix au seuil du purgatoire, Tes ailes vont s'ouvrir vers des chemins nouveaux.

LE PEUPLE

Allons, que ce beau jour, levé sur une fête.

Dans un joyeux banquet finisse dignement.

Tes convives de fleurs ont couronné leur tète ;

Ton vieux père t'attend.

Que tardons-nous encore? Allons, la table est prête. Entrons dans ton palais; déjà la nuit descend.

(11$ entrent dans le palais,)

SCËNE II FRANK, GUNTHER, restés seuls.

GUNTHER

Ne les suivez-vous pas, seigneur, sous ce portique ? O mon maître, au milieu d'une fête publique.

Qui d'un si juste coup frappe nos ennemis.

Avez- vous distingué le cœur de vos amis?

Hélas ! les vrais amis se taisent dans la foule ; Il leur faut, pour s'ouvrir, que ce vain flot s'écoule. O mon frère, ô mon maître ! ils t'ont proclamé roi . Dieu merci, quoique vieux, je puis encor te suivre, Jeune soleil levant, si le ciel me fait vivre.

ACTE III, SCÈNE II

Je ne suis qu'un soldat, seigneur, excusez-moi. Mon amitié vous blesse et vous est importune. Ne partagez-vous point Tallégresse commune ?

Qui vous arrête ici? Vous devez être las.

La peine et le danger font les joyeux repas.

LE CHOEUR, dans la maison.

Chantons, et faisons du vacarme, Comme il convient à de dignes buveurs.

Vivent ceux que le vin désarme!

Les jours de combat ont leur charme ;

Mais la paix a bien ses douceurs.

GUNTHER

Seigneur, mon cher seigneur, pourquoi ces regards sombres?

Le vin coule et circule. — Entendez-vous ces chants ?

Des convives joyeux je vois flotter les ombres

Derrière ces vitraux de feux resplendissants. LE CHOEUR, à la fenêtre.

Frank, pourquoi tardes-tu? — Gunther, si notre troupe

Ne fait pas, sous ce toit, peur à vos cheveux blancs.

Soyez le bienvenu pour vider une coupe.

Nous sommes assez vieux pour oublier les ans.

GUNTHER

La pâleur de la mort est sur votre visage.

Seigneur. — D'un noir souci votre esprit occupé Méconnait-il ma voix? — De quel sombre nuage Les rêves de la nuit i'ont-ils enveloppé?

FRANK

Fatigué de la route et du bruit de la guerre, Ce matin de mon camp je me suis écarté :

J'avais soif; mon cheval marchait dans la poussière ; Et sur le bord d'un puits je me suis arrêté.

J'ai trouvé sur un banc une femme endormie, Une pauvre laitière, un enfant de quinze ans, Que je connais, Gunther. — Sa mère est mon amie, J'ai passé de beaux jours chez ces bons paysans. Le cher ange dormait les lèvres demi-closes. — (Les lèvres des enfants s'ouvrent, comme les roses, Au souffle de la nuit). — Ses petits bras lassés Avaient dans son panier roulé les mains ouvertes. D'herbes et d'églantine elles étaient couvertes. De quel rêve enfantin ses sens étaient bercés, Je l'ignore. — On eût dit qu'en tombant sur sa couche , Elle avait à moitié laissé quelque chanson.

Qui revenait encor voltiger sur sa bouche, Comme un oiseau léger sur la fleur d'un buisson. Nous étions seuls. J'ai pris ses deux mains dans

les miennes, Je me suis incliné, — sans l'éveiller pourtant. — O Gunther ! J'ai posé mes lèvres sur les siennes, Et puis je suis parti, pleurant comme un enfant.

SCÈNE PREMIÈBE

Devant le palais de Frank. — La porte est tendue en noir. — On dresse un catafalque.

FRANK, vêtu en moine et masqué; DEUX Serviteurs

FRANK

Que l'on apporte ici les cierges et la bière. Souvenez- vous surtout que c^est moi qu'on enterre. Moi, capitaine Frank, mort hier dans un duel. Pas un mot, — ni regard , — ni haussement d'épaules;

ACTE IV, SCÈNE I

Pas un seul mouvement qui sorte de vos rôles. Songez-y. — Je le veux.

{Les serviteurs s'en vont.)

Eh bien ! juge éternel, Je viens t' interroger. Les transports de la fièvre N'agitent pas mon sein. — Je ne viens ni railler Ni profaner la mort. — J'agis sans conseiller. Regarde, et réponds-moi. — Je fais comme l'orfèvre Qui frappe sur le marbre une pièce d'argent.

Il reconnaît au son la pure fonderie ; Et moi, je viens savoir quel son rendra ma vie, Quand je la frapperai sur ce froid monument.

Déjà le jour parait; — le soldat sort des tentes. Maintenant le bois vert chante dans le foyer ; Les rames du pêcheur et du contrebandier Se lèvent, de terreur et d'espoir palpitantes. Quelle agitation, quel bruit dans la cité!

Quel monstre remuant que cette humanité !

Sous ces dix mille toits,que de corps, qued'entrailles! Que de sueurs sans but, que de sang, que de fiel ! Sais-tu pourquoi tu dors et pourquoi tu travailles, Vieux monstre aux mille pieds, qui te crois éternel I Cet honnête cercueil a quelques pieds, je pense, De plus que mon berceau. — Voilà leur différence. Ah ! pourquoi mon esprit va-t-il toujours devant, Lorsque mon corps agit? Pourquoi dans ma poitrine Ai-je un ver travailleur, qui toujours creuse et mine, Si bien que sous mes pieds tout manque en arrivant ? {Entre le chœur des soldats et du peuple,)

LE CHCEUR

On dit que Frank est mort. Quand donc? comment s'appelle Celui qui l'a tué? — Quelle était la querelle? On parle d'un combat ? — Quand se sont-ils battus ?

FRANK, masqué (1).

A qui parlez-vous donc? Il ne vous entend plus. (Il leur montre la bière.)

LE GHGEUR, 8* inclinant.

S'il est un meilleur monde au-dessus de nos têtes, O Frank I si du séjour des vents et des tempêtes Ton &me sur ces monts plane et voltige encor, Si ces rideaux de pourpre et ces jardents nuages, Que chasse dans l'éther le souffle des orages. Sont des guerriers couchés dans leurs armures d'or. Penche-toi noble cœur, sur ces vertes collines, Et vois tes compagnons briser leurs javelines Sur cette froide terre, où ton corps est resté !

GUNTHER, accourant»

Quoi ! si brave et si jeune, et sitôt emporté ! Mon Frank I Est-ce bien vrai, messieurs? Ah!

mort funeste !

Moi qui ne demandais qu'à vivre assez longtemps Pour te voir accomplir ta mission céleste !

Me voilà seul au monde avec mes cheveux blancs l Moi qui n'avais de jeune encor qne ta jeunesse ! Moi qui n^aimais que toi ! Misérable vieillesse ! Je ne te verrai plus, mon Frank ! On t'a tué.

FRANK, à part.

Ce pauvre vieux Gunther, je l'avais oublié.

(1) Frank, durant celte scène, doit déguiser sa voix. Je

S rie ceax qui la trouveraient Invraisemblable d'aller au bal rOpéra. Un de mes amis fit dôguiser sa servante au carnaval et la plaça dans son salon, au milieu d'un bal où personne n'était masqué. On ne lui avait mis qu'nn petit masque sans barbe qui ne cachait point la bouche; et cependant elle dansa presque deux heures entières, sans être reconnue, avec des jeunes gens à qai elle avait apporté deux cents verres d'eau dans sa vie.

ACTE IV, SCÈNE I

LE CHOEUR

Qu'on voile les tambours, que le prêtre s'avance ; A genoux, compagnons, tête nue et silence.

Qu'on dise devant nous la prière des morts.

Nous voulons au tombeau porter le capitaine.

Il est mort en soldat sur la terre chrétienne. L'âme appartient à Dieu ; l'armée aura le corps. TROIS MOINES, s^ avançant,

CHANT Le Seigneur sur rombre éternelle Suspend son ardente prunelle, £t, glorieuse sentinelle, Attend les bons et les damnés.

11 sait qui tombe dans sa voie ; Lorsqu'il jette au nénnt sa proie, Il dit aux maux qu'ils noua envoie :

tt Comptez les morts que vous prenez. »

LE CHOEUR, à genoux, Sefgneur, j'ai plus péché que vous ne pardonnez.

LES MOINES [1 dit aux épaisses batailles :

« Comptez vos chefs sans funérailles.

Qui pour cercueil ont les entrailles De la panthère et du lion; Que le juste triomphe ou fuie, Comptez, qunnd le glaive s'essuie, Les morts tombés comme la pluie Sur la montagne et le sillon. »

LE CHŒUR

Seigneur, préservez-moi de la tentation.

LES MOINES « Car, an jour de pitié profonde.

Ma parole, en terreur féconde.

Sur le p61e arrêtant le monde, Les trépassés se lèveront; Et des mains vides de l'abîme Tombera la frôle victime.

Qui criera : Grâce ! — et de son crime Trouvera la tache à son front. »

LE CHOEUR

Et mes dents grinceront ! mes os se sécheront !

LES MOINES QaMI vienne d'en bas oa da faite, Selon le dire du prophôte, Justice à chacun sera faite, Ainsi qu'il aura mérité.

Or donc, gloire à Dieu notre père !

Si l'impie a vécu prosp<^re, Qae le juste en son âme espère !

Gloire à la sainte Trinité !

FRANK, à part.

C'est une jonglerie atroce, en vérité 1 O toi qui les entends, suprême Intelligence, Quelle pagode ils font de leur Dieu de vengeance ! Quel bourreau rancunier, brûlant à petit feu ! Toujours la peur du feïi. — C'estbienrespritde Rome. Ils vous diront après que leur Dieu s'est fait homme. J'y reconnais plutôt l'homme qui s'est fait Dieu.

LE CHGEUR

Notre lAche, messieurs, n'est pas encor remplie, Nous avons pour son &me imploré le pardon.

Si l'un de nous connaît l'histoire de sa vie, Qu'il s'avance et qu'il parle.

FRANCK, à part.

Ah l nous y voilà donc.

UN OFFICIER, sortant des rangs.

Soldats et chevaliers, braves compagnons d'armes. Si jamais homme au monde a mérité vos larmes. C'est celui qui n'est plus. — Charle était mon ami. J'ai le droit d'être fier dès qu'il s'agit de lui. — Nédansun bourg obscur, au fond d'une chaumière» rank chez des montagnards vécut longtemps en

frère, !n fils, — chéri de tous, et de tous bienvenu.

ACTE IV, SCENE I

FRANK, «'avançant.

Vous vous trompez, monsieur, vous l'avez mal connu. Frank était détesté de tout le voisinage.

Est- il quelqu'un ici qui soit de son village? Demandez si c'est vrai. — Moi, j'en étais aussi.

LE PEUPLE

Moine, n'interromps pas. — Cet homme est son ami.

LES SOLDATS

C'est vrai que le cher homme avait l'âme un peu fière : S'il aimait ses voisins, il n'y paraissait guère, Un certain jour surtout qu'il brûla sa maison. Je n'en ai jamais su, quant à moi, la raison.

L'OPFICIER Si Charle eut desdéfauts,ne troublons pas sacendre. Sont-ce de tels témoins qu'il nous convient d'entendre?

Soldats, Franck se sentait une autre mission. Qui jamais s'est montré plus vif dans l'action, Plus fort dans le conseil?Qui jamais mieux que Charle Prouva son éloquence à l'heure où le bras parle ? Vous le savez, soldats, j'ai combattu sous lui; Je puis dire à mon tour : c Moi, j'en étais aussi. » Une ardeur sans égale, un courage indomptable, Un homme encor meilleur qu'il n'était redoutable, Une âme de héros, — voilà ce que j'ai vu.

FRANK

Vous vous trompez,monsieur , vous l'avezmal connu. Frank n'a jamais été qu'un coureur d'aventure, Qu'un fou, risquant sa vie et celle des soldats. Pour briguer des honneurs qu'il ne méritait pas. Né sans titres, sans bien, parti d'une masure, Il faisait au combat ce qu'on fait aux brelans, Il jouait tout ou rien, — la mort ou la fortune.

Ces gens-là bravent tout, l'espèce en est commune. Ils inondent les ports, l'armée et les couvents. Croyez-vous que ce Frank valût sa renommée ?

Qu'il respectât les lois? qu'il aimât l'empereur? Il a vécu huit jours, avant d'être à l'armée, Avec La Belcolor, comme un entremetteur. Est-il ici quelqu'un qui dise le contraire ?

LES SOLDATS

Ma foi ! depuis le jour qu'il a quitté son père. C'est vrai que ledit Frank a fait plus d'un métier. Nous la connaissons bien, nous, Monna Belcolore. | Elle couchait chez lui, — nous l'aVons vue hier.

LE PEUPLE

Laissez parler le moine ! —]

FRANK

Il a fait pis encore :

Il a réduit son père à la mendicité. {

Il avait besoin d'or pour cette courtisane ; Le peu qu'il possédait, c'est là qu'il l'a porté. |

Soldats, que faites-vous à celui qui profane La cendre d'un bon fils et d'un homme de bien ? J'ai mérité la mort, si ce crime est le mien. \

LE PEUPLE '

Dis-nous la vérité, moine, et parW sans crainte. ,

FRANK

Mais, si les Tyroliens qui sont dans cette enceinte Trouvent que j'ai raison, s'ils sont prêts au besoin | A faire comme moi, qui prends Dieu pour témoin. . . !

LES TYROLIENS

Oui, oui, qu'il soit maudit.

FRANK

Le jour qu'il a brûlé la maison de son père ?

LES SOLDATS

Oui! Le moine sait tout.

FRANK

Et si, comme on le dit, Il a tué Stranio sur le bord de la route...

LE PEUPLE Stranio, ce palatin que Brandel a trouvé Au fond de la forêt, couché sur le pavé ?

FRANK

C'est lui qui Ta tué 1

LES SOLDATS

Pour le piller, sans doute !

Misérable assassin I meurtrier sans pitié 1

FRANK

Et son orgueil de fer, Tavez-vous oublié?

LA COUPE ET LES LÈVRES LES SOLDATS

Capitaine, c'est vous 1

FRANK, à Vofficier.

Lieutenant, votre épée.

Vous avez laissé fair^ une étrange équipée. I

Si j'avais été mort, où serais-je à présent? 1 Vous ne savez donc pas qu'il y va de la tête ! Au nom de l'empereur, monsieur,

je vous arrête i Ramenez vos soldats, et rendez-vous au camp, i (Tout le monde sort en silence. | FRANK, seul, 1

C'en est fait, — une soif ardente, inextinguible. Dévorera mes os tant que j'existerai. ;

O ùion Dieu ! tant d'efforts, un combat si terrible,! Un dévoûment sans borne, un corps tout balafré.. .1 Allons, un peu de calme, il n'est pas temps encore.) Qui vient de ce côté? n'est-ce pas Belcolore? | Ah ! ah ! nous allons voir ; — tout n'est pas fini là. (H remet son masque et recouvre la bière. — Entre Belcolore en grand deuil ; elle va s'agenouiller sur les marchés du catafalque.) C'est bien elle ; elle approche, elle vient, — la voilà. Voilà bien ce beau corps, cette épaule charnue. Cette gorge superbe et toujours demi-nue, Sous ces cheveux plaqués ce front stupide et fier. Avec ces deux grands yeux qui sont d'un noir d'enfer, Voilà bien la sirène et la prostituée ; — Le type de Tégout ; — la machine inventée Pour désopiler l'homme et pour boire son sang ; La meule de pressoir de r2J[)rutissement.

Quelle atmosphère étrange on respire autour d'elle ! Elle épuise, elle tue, et n'en est que plus belle. Deux anges destructeurs marchent à son côté ; Doux et cruels tous deux, — la mort, — la volupté.—

ACTE IV, SCKNE I

Je me souviens encor de ces spasmes terribles, De ces baisers muets, de ces muscles ardents. De cet être absorbé, blême et serrant les dents. S'ils ne sont pas divins, ces moments sont hor-

ribles. Quel magnétisme impur peut-il donc en sortir? Toujours en Tembrassant j'ai désiré mourir.

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche Planter le premier clou sous sa mamelle gauche ! Le cœur d'un homme vierge est un vase profond : Lorsque la première eau qu'on y verse est impure, La mer j passerait sans laver la souillure ; Car Tabime est immense, et la tache est au fond.

(Il s^ approche du tombeau.) Qui donc pleurez-vous là, madame ? ôtes-vous veuve ?

BELGOLORE

Veuve, vous l'avez dit, . — de mes seules amours.

FRANK

D'hier, apparemment, — car cette robe est neuve. Comme le noir vous sied !

BELGOLORE

D'hier, et pour toujours.

Toujours, avez-vous dit? — Ah ! Monna Belcolore, Toujours, c'est bien longtemps.

BELGOLORE

D'où me connaissez-vous?

FRANK

De Naple, où cet hiver je te cherchais encore. Naple est si beau, ma chère, et son ciel est si doux 1 Tu devrais bien venir

m'aider à m'y distraire.

BELGOLORE

Je ne vous remets pas.

LA COUPE ET LES LÈVRES FRANK

Bon ! tu m'as oublié !

Je suis masqué d'ailleurs, et que veux-tu, ma chère? Ton cœur est si peuplé, je m'y serai noyé.

BELCOLORE

Passez votre chemin, moine, et laissez-moi seale.

FRANK

Bon ! si tu pleures tant, tu deviendras bégueule. Voyons, ma belle amie, à parler franchement, Tu vas te trouver seule, et tu n*as plus d'amant. Ton capitaine Frank n'avait ni sou ni maille. C'était un bon soldat, charmant à la bataille ; Mais quel pauvre écolier en matière d'amour ! Sentimental la nuit, et persifleur le jour.

BELCOLORE

Tais-toi, moine insolent, si tu tiens à ton âme ; Il n'est pas toujours bon de me parler ainsi.

FRANK

Ma foi , les morts sontmorts ; — si vousvoulez , madame , Cette bourse est à vous, cette autre et celle-ci : Et voilà le papier pour faire l'enveloppe.

(Il couvre la bière d'or et de billeta.) BELCOLORE

Si je te disais oui, tu serais mal tombé.

FRANK, à part.

Ah ! voilà Jupiter qui tente Danaé.

(Haut.) Je vous en avertis, je suis très misanthrope ; Je vous enfermerai dans le fond d'un palais.

J'ai l'humeur bilieuse, et je bats mes valets. Quand je digère mal, j'entends qu'on m'obéisse. J'aime qu'on soit joyeux lorsque j'ai la jaunisse.

ACTE IV, SCÈNE I

Et quand je ne dors pas tout le monde est debout. Je suis capricieux, — êtes-vous de mon goût ?

BELCOLORE

Non, par la sainte croix!

FRANK

Si vous aimez les roubles, II m'en reste encor là, mais je n'ai que des doubles.. (72 jette une autre bourse sur la bière.) BELCOLORE

Tu me donnes cela?

FRANK, à part.

Voyez l'attraction !

Gomme la chair est faible à la tentation !

(Haut,) J'ai de plus un ulcère à côté de la bouche Qui m'a défiguré; — je suis maigre et je louche : Mais ces misères-là ne te dégoûtent pas.

BELCOLORE

Vous me faites frémir.

FRANK

J'ai là, Dieu me pardonne, Certain bracelet d'or qu'il faut que je vous donne. Il ira bien, je pense, avec ce joli bras.

{Il jette un bracelet sur la 6tôrc.) Cet ulcère est horrible, il m'a rongé la joue. Il m'a brisé les dents. — J'étais laid, je l'avoue, Mais, depuis que je l'ai, je suis vraiment hideux; J*ai perdu mes sourcils, ma barbe et mes cheveux.

BELCOLORE Dieu du ciel, quelle horreur !

FRANK

J'ai là, sousmasimarre.

LA COUPE ET LB8 LÈVRES

Un collier de rubis d'une espèce assez rare.

(Il jette un collier sur la bière.) BELGOLORE

Il est fait à Paris?

FRANK, à part.

Voyez-vous le poisson, Comme il vient à fleur d'eau reprendre T hameçon !

(Haut.) Si c'était tout, du moins ! Mais cette afireuse plaie Me donne l'air d'un mort traîné sur une claie ; Elle pompe mon sang, mes os sont cariés De la nuque du crâne à la plante des pieds...

BELGOLORE

Assez, au nom du ciel ! je vous demande grâce î

FRANK

Si tu t'en vas, rends-moi ce que je t'ai donné.

BELGOLORE Vous mentez à plaisir.

FRANK

Veux-tu que je t'embrasse?

BELGOLORE

Eh bien ! oui, je le veux.

FRANK, à part.

Tu pâlis, Danaé.

(Haut.) (Il lui prend la main.)

Regarde, mon enfant, cette rue est déserte.

Dessous ce catafalque est un profond caveau.

Descendons-y tous deux ; — la porte en est ouverte.

BELGOLORE Sous la maison de Frank !

ACTE IV, SCÈNE I

FRANK, à part.

(Haut.) — Pourquoi pas mon tombeau ?

—Au fait, nous sommes seuls; cette bière est solide.

Asseyons-nous dessus. — Nous serons en plein vent.

Qu'en dites-vous, mon cœur?

(Il écarte le drap mortuaire; la bière 8*ouvre.) BELCOLORE

Moine, la bière est vide.

FRANK, se démasquant, La bière est vide? alors c'est que Frank est vivant.

— Va-t'en, prostituée, ou ton heure est venue !

— Va- t'en, ne parle pas ! ne te retourne pas !

(11 la chasse f son poignarda la main.)

FRANK, seul.

Ta lame, 6 mon stylet, est belle toute nue Comme une belle vierge. O mon cœur et mon bras. Pourquoi donc tremblez-vous, et pourquoi l'un de

l'autre Vous approchez-vous donc, comme pour vous unir ? Oui, c'était ma pensée ; — était-ce aussi la vôtre, Providence de Dieu, que tout allait finir?

Et toi, morne tombeau, tu m'ouvres ta mâchoire. Tu ris, spectre affamé. Je n'ai pas peur de toi. Je rentrai l'amour, la fortune et la gloire ; Mais je crois au néant, comme je crois en moi. Le soleil le sait bien, qu'il n'est sous sa lumièi^e Qu'une immortalité, celle de la matière.

La poussière est à Dieu ; — le reste est au hasard. Qu'a fait le vent du nord des cendres de César? Une herbe, un grain de blé, mon Dieu, voilà la vie. Mais moi, fils du hasard, moi Frank, avoir été Un petit monde, un tout, nne forme pétrie.

Une lampe où brûlait l'ardente volonté,

Et que rien, après moi, ne reste sur le sable, Où l'ombre de mon corps se promène ici-bas, Rien ! pas môme un enfant, Un être périssable ! Rien qui puisse y clouer la trace de mes pas ! Rien qui puisse crier d'une voix éternelle A ceux qui tetteront la commune mamelle :

Moi, votre frère aîné, je m'y suis suspendu ! Je l'ai tetée aussi, la vivace marâtre; Elle m'a, comme à vous, livré son sein d'albâtre... — Et pourtant, jour de Dieu, si je l'avais mordu? Si je l'avais mordu, le sein de la nourrice?

Si je Tavais meurtri d'une telle façon Qu'elle en puisse à jamais garder la cicatrice, Et montrer sur son cœur les dents du nourrisson ? Qu*importe le moyen, pourvu qu'on s'en souvienne, Le bien a pour tombeau l'ingratitude humaine. Le mal est plus solide : Erostrate a raison.

Empédocle a vaincu les héros de l'histoire.

Le jour qu'en se lançant dans le cœur de l'Etna, Du plat de sa sandale il souffleta la gloire, Et la fit trébucher si bien qu'elle y tomba.

Que lui faisait le reste? Il a prouvé sa force. Les siècles maintenant peuvent se remplacer ; Il a si bien gravé son chiffre sur Técorce Que Tarbre peut changer de peau sans l'effacer. Les parchemins sacrés pourriront dans les livres ; Les marbres tomberont comme des hommes ivres, Et la langue d'un peuple avec lui s'éteindra. Mais le nom de cet homme est comme une momie, Sous les baumes puissants pour toujours endormie, Sur laquelle jamais l'herbe ne poussera.

Je ne veux pas mourir. — Regarde-moi, Nature. Ce sont deux bras nerveux que j'agite dans l'air. C'est dans tous tes néants que j'ai trempé l'armure Qui me protégera de ton glaive de fer.

ACTE IV, SCENE I

J'ai faim. — Je ne veux pas quitter l'hôtellerie. Allons, qu'on se remue et qu'on me rassasie.

Ou, sinon, je me fais l'intendant de ma faim. Prends-y garde ; je pars. — N'importe le chemin. — Je marcherai, — j'irai, —partout où l'âme humaine Est en spectacle, et souffre. — Ah I la haine ! la haine ! La seule passion qui survive à Tespoir !

Tu m'as déjà hanté, boiteuse au manteau noir. Nous nous sommes connus dans la maison de chaume; Mais je ne croyais pas que ton pâle fantôme, De tous ceux qui dans l'air voltigeaient avec toi, Dût être le dernier qui restât près de moi.

Eh bien ! baise-moi donc, triste et fidèle amie. Tu vois, j'ai soulevé les voiles de ma vie. — Nous partirons ensemble ; — et toi qui me suivras, Comme une sœur pieuse, aux plus lointains climats, Tu seras mon asile et mon expérience.

Si le doute, ce fruit tardif et sans saveur.

Est le dernier qu'on cueille à l'arbre de science, Qu'ai-je à faire déplus, moi qui le porte au cœur ? Le doute ! il est partout; et le courant l'entraîne, Ce linceul transparent, que l'incrédulité Sur le bord de la tombe a laissé par pitié Au cadavre flétri de l'espérance humaine !

O siècles à venir! quel est donc votre sort?

La gloire comme une ombre au ciel est remontée. L^amour n'existe plus ; — la vie est dévastée. Et l'homme, resté seul, ne croit plus qu'à la mort. Tels que dans un pillage, en un jour de colère, On voit, à la lueur d'un flambeau funéraire.

Des meurtriers, courbés dans un silence affreux, Egorger une vierge, et dans ses longs cheveux Plonger leurs mains de sang ; — la frêle créature Tombe comme un roseau sur ses bras mutilés : — Tels les analyseurs égorgent la nature

Silencieusement, sous les cieux dépeuplés.

Que vous restera-t-il, enfants de nos entrailles, Le jour où vous viendrez suivre les funérailles De cette moribonde et vieille humanité?

Ah ! tu nous maudiras, pâle postérité ! Nos femmes ne mettront que des vieillards au monde, Ils frapperont la terre avant de s'y coucher ; Puis ils crîront à Dieu : Père, elle était féconde. A qui donc as-tu dit de nous la dessécher ?

Mais vous, analyseurs, persévérants sophistes. Quand vous aurez tari tous les puits des déserts, Quand vous aurez prouvé que ce large univers N'est qu'un mort étendu sous les anatomistes ; Quand vous nous aurez fait de la création Un cimetière en ordre, où tout aura sa place, Où vous aurez sculpté, de votre main de glace. Sur tous les monuments la même inscription, Vous, que ferez- vous donc, dkns les sombres allées De ce jardin muet? — Les plantes désolées Ne voudront plus aimer, nourrir, ni concevoir ; — Les feuilles des forêts tomberont une à une.

Et vous, noirs fossoyeurs, sur la tête commune Pour ergoter encor vous viendrez vous asseoir ; Vous vous entretiendrez de l'homme perfectible ; — Vous galvaniserez ce cadavre insensible, Habiles vermisseaux, quand vous l'aurez rongé ; Vous lui commanderez de marcher sur sa tombe, A cette ombre d'un jour, — jusqu'à ce qu'elle tombe, Comme une masse inerte, et que Dieu soit vengé. Ah ! vous avez voulu faire les Prométhées ; Et vous êtes venus, les mains ensanglantées, Refondre et repétrir l'œuvre du Créateur !

Il valait mieux que vous, ce hardi tentateur, Lorsqu'ayant fait son homme, et le voyant sans &me, Il releva la tête et demanda le

feu.

ACTE IV, SCÈNE I

Vous, votre homme était fait! vous, vous aviez la

flamme !

Et vous avez soufflé sur le souffle de Dieu.

Le mépris, Dieu puissant, voilà donc la science ! L'éternelle sagesse est l'éternel silence ; Et nous aurons réduit, quand tout sera compté, Le balancier de l'âme à l'immobilité.

Quel hideux océan est-ce donc que la vie, Pour qu'il faille y marcher à la superficie, Et glisser au soleil en effleurant les eaux, Comme ce Fils do Dieu qui marchait sur les flots? Quels monstres effrayants, quels difformes reptiles Labourent donc les mers sous les pieds des nageurs. Pour qu'on trouve toujours les vagues si tranquilles, Et la p&leur des morts sur le front des plongeurs ! A-t-elle assez traîné, cette éternelle histoire Du néant de Tamour, du néant de la gloire, Et de l'enfant prodigue auprès de ses pourceaux î Ah ! sur combien de lits, sur combien de berceaux Elle est venue errer, d'une voix lamentable, Cette complainte usée et toujours véritable, De tous les insensés que l'espoir a conduit ! Pareil à ce Gygès, qui fuyait dans la nuit Le fantôme royal de la pâle baigneuse, Livrée un seul instant à son ardent regard, Le jeune ambitieux porte une plaie affreuse.

Tendre encor, mais profonde, et qui saigne à l'écart. Ce qu'il sait, ce qu'il voit des choses de la vie, Tout le porte, l'entraîne èi

son but idéal, Clarté fuyant toujours, et toujours poursuivie, Etrange idole, à qui tout sert de piédestal.

Mais, si tout en courant la force l'abandonne. S'il se retourne et songe aux êtres d'ici-bas, Il trouve tout à coup que ce qui l'environne Est demeuré si loin qu'il ne reviendra pas.

C'est alors qu'il comprend l'effet de son vertige, Et que, s'il ne regarde au ciel, il va tomber. Il marche ; — son génie à poursuivre l'oblige ; — Il marche, et le terrain commence à surplomber. — Enfin, — mais n'est-il pas une heure dans la vie Où le génie humain rencontre la folie ?

Ils luttent corps à corps sur un rocher glissant, Tous deux y sont montés, mais un seul redescend. O mondes, ô Saturne, immobiles étoiles.

Magnifique univers, en est-ce ainsi partout ? O nuit, profonde nuit, spectre toujours debout. Large création, quand tu lèves tes voiles Pour te considérer dans ton immensité.

Vois-tu du haut en bas la même nudité ? Dis-moi donc, en ce cas, dis-moi, mère imprudente. Pourquoi m'obsèdes-tu de cette soif ardente.

Si tu ne connais pas de source où l'étancher? Il fallait la créer, marâtre, ou la chercher. L'arbuste a sa rosée, et l'aigle a sa pâture. Et moi, que t*ai-je fait pour m'oublier ainsi? Pourquoi les arbrisseaux n'ont- ils pas soif aussi ? Pourquoi forger la flèche, éternelle Nature 1 Si tu savais toi-même, avant de la lancer, Que tu la dirigeais vers un but impossible.

Et que le dard, parti de ta corde terrible, Sans rencontrer l'oiseau, pouvait te traverser? Mais cela te plaisait. — C'était réglé

d'avance. Ah ! le vent du matin ! le souffle du printemps ! C'est le cri des vieillards. — Moi, mon Dieu, j'ai

vingt ans !

Oh! si tu vas mourir, ange de l'espérance.

Sur mon cœur, en partant, viens encor te poser; Donne-moi tes adieux et ton dernier baiser.

Viens à moi. — Je suis jeune, et j'aime encor la vie. Intercède pour moi ; — demande si les cieux

ACTE V, SCÈNE I

Ont une goutte d'eau pour une fleur flétrie. — Bel ange, en labuvant, nous mourrons tous les deux. (Il se jette à genoux; un bouquet tombe de son sein,) Qui me jette à mes pieds mon bouquet d'églantine ? As- tu donc si longtemps vécu sur ma poitrine, Pauvre herbe ! — C'est ainsi que ma Déidamia Sur le bord de la route à mes pieds te jeta.

LES FEMMES

Que ton visage est beau ! comme on y voit, ma chère, Le premier des attraits, la beauté du bonheur! Comme Frank va t'aimer! comme tu vas lui plaire, O ma belle Diane, à ton hardi chasseur !

DÉIDAMIA

Je souffre cependant. — Si vous me trouvez belle, Dites-le-lui, mes sœurs, il m'en aimera mieux. Mon Dieu, je voudrais l'être, afin qu'il fût heureux. Ne me comparez pas à la jeune immortelle :

Hélas ! de ta beauté, je n'ai que la pâleur, O Diane, et mon front la doit à ma douleur.

Ah ! comme j'ai pleuré ! comme tout sur la terre Pleurait autour de moi, quand mon Charle avait fui 1 Comme je m'assejais, à côté de ma mère, Le cœur gros de soupirs ! — Mes sœurs, dites-le-lui !

LES MONTAGNARDS

Ainsi Frank n'est pas mort : — c'est la fable éternelle Des chasseurs à l'affût d'une fausse nouvelle, Et ceux qui vendaient l'ours ne l'avaient pas tué. Comme il leur a fait peur, quand il s'est réveillé ! Mais,aujourd'huiqu'ilparle, ilfautbien qu'on se taise. On avait fait jadis, quand l'Hercule Farnèse Fut jeté dans le Tibre, un Hercule nouveau.

On le trouvait pareil, on le disait plus beau : Le modèle était mort, et le peuple crédule Ne sait que ce qu'il voit. - Pourtant le vieil Hercule Sortit un jour des eaux; l'athlète colossal Fut élevé dans l'air a côté de son ombre.

Et le marbre insensé tomba du piédestal. ,

ACTE V, SCÈNE II

Frank renaît : — ^ ce n'est plus cet homme au regard sombre, Au front blême, au cœur dur, et dont l'oisiveté Laissait sur ses talons traîner sa pauvreté.

C'est un gai compagnon, un brave homme de guerre, Qui frappe sur l'épaule aux honnêtes fermiers : Aussi, Dieu soit loué, ses torts sont oubliés ; Et nous voilà tous prêts à boire dans son verre. C'est aujourd'hui sa noce avec Déidamia.

Quel bon cœur de quinze ans ! et quelle ménagère ! S^il fut jamais aimé, c'est bien de celle-là. Un soldat m*a conté l'histoire de la bière.

Il parait que d'abord Frank s'était mis dedans. Deux de ses serviteurs, ses deux seuls confidents, Fermèrent le couvercle, et, dès la nuit venue. Le prêtre et les flambeaux traversèrent la rue. Après que sur leur dos les porteurs l'eurent pris, ' « Vous laisserez, dit-il, un trou pour que l'air passe; Puisque je dois un jour voir la mort face à face, Nous ferons connaissance, et serons vieux amis. » Il se fit emporter dans une sacristie ; Regardant par son trou le ciel de la patrie, Il s'en fut au saint lieu dont les chiens sont chassés, Sifflant dans son cercueil Thymne des trépassés. Le lendemain matin, il voulut prendre un masque, Pour assister lui môme à son enterrement.

Eh! quel homme ici-bâs n'a son déguisement?

Le froc du pèlerin, la visière du casque, Sont autant de cachots pour voir sans être vu. Et n'en est-ce pas un souvent que la vertu?

Vrai masque de bouffon, que l'humble hypocrisie Promène sur le vain théâtre de la vie, Mais qui, mal fixé, tremble, et que la passion Peut faire à chaque instant tomber dans l'action.

(Exeunt.)

SCÈNE III

Une petite chambre.

FRANK, DÉIDAMIA

FRANK

Et tu m*as attendu, ma petite Mamette !

Tu comptais jour par jour dans ton cœur et ta tôte ;

Tu restais là, debout, sur ton seuil entr'ouvert.

DÉIDAMIA

Mon ami, mon ami, Mamette a bien souffert !

Les heures s'envolaient, — et l'aurore et la brune Te retrouvaient toujours sur ce chemin perdu. Ton Charle était bien loin . — Toi , comme la fortune, Tu restais à sa porte, — et tu m'as attendu!

DÉIDAMIA

Comme vous voilà pâle et la voix altérée !

Mon Dieu 1 qu'avez-vous fait si loin et si longtemps ?

Ma mère, savez-vbus, était désespérée.

Mais vous pensiez à nous quand vous aviez le temps ?

FRANK

J'ai connu dans ma vie un pauvre misérable Que l'on appelait Frank, — un être insociable, Qui de tous ses voisins était Taversion.

La famine et la peur, sœurs de l'oppression, Vivaient dans ses yeux creux ; — la maigreur dévorante L'avait horriblement décharné jusqu^auz os.

Le mépris le courbait, et la honte souffrante 'Qui suit le pauvre était attachée à son dos. L'univers et ses lois le remplissaient de haine. Toujours triste, toujours marchant de ce pas lent

ACTE V, SCENE III

Dont un vieux pâtre suit son troupeau nonchalant,

Il errait dans les bois, par les monts et la plaine.

Et braconnant partout, et, partout rejeté,

II allait gémissant sur la fatalité ;

Le col toujours courbé comme sous une hache :

On eût dit un larron qui rôde et qui se cache,

Si ce n*est pis encore, — un mendiant honteux

Qui n'ose faire un coup, crainte d'être victime.

Et, pour toute vertu, garde la peur du crime,

Ce chétif et dernier lien des malheureux.

Oui, ma chère Mamette, oui, j'ai connu cet être.

DÉIDAMIA

Qui donc est là, debout, derrière la fenôti*e, Avec ces deux grands yeux, et cet air étonné ?

FRANK

Où donc? Je ne vois rien.

DÉIDAMIA

Si. : — Quelqu'un nous écoute,.

Qui vient de s^en aller quand tu t'es retourné.

FRANK

C'est quelque mendiant qui passe sur la route. Allons, Déidamia, cela t'a fait pâlir.

DÉIDAMIA

Eh bien ! et ton histoire, où veut- elle en venir?

FRANK

Une autre fois, — c'était au milieu des orgies, Je vis dans un miroir, aux clartés des bougies, Un joueur pris de vin, couché sur un sofa.

Une femme, ou du moins la forme d'une femme, Le tenait embrassé, comme je te tiens là.

Il se tordait en vain sous le spectre sans âme : Il semblait qu'un noyé l'eût pris entre ses bras.

Cet homme infortuné... Tu ne m'écoutes pas ?

Voyons, viens m'embrasser.

DÉIOAMIA

Oh ! non, je vous en prie.

(Il l'embrasse de force.)

Frank, mon cher petit Charle, attends qu'on nous

marie, Attends jusqu'à ce soir. — Ma mère va venir.

Je ne veux pas, monsieur. -—Ah ! tu me fais mourir !

FRANK

Lumière du soleil, quelle admirable fille !

DÉIDAMIA

Il faudra, mon ami, nous faire une famille ;

Nous aurons nos voisins, ton père, tes parents,

Et ma mère surtout. — Nous aurons nos enfants.

Toi, tu travailleras à notre métairie ;

Moi, j'aurai soin du reste et de la laiterie;

Et tant que nous vivrons, nouç serons tous les deux,

Tous les deux pour toujours, et nous mourrons

bien vieux.

Vous riez? Pourquoi donc ?

FRANK

Oui. je ris du tonnerre.

Oui ; le diable m'emporte ! il peut tomber sur moi.

Qu'est-ce que c'est, monsieur? voulez-vous bien vous taire ?

FRANK

Va toujours, mon enfant, je ne ris pas de toi.

DéiDAMIA

Qui donc est encor là? Je te dis qu'on nous guette.

ACTE V, SCENE III

Tu ne vois pas là-bas remuer une tôle ?

Là, — dans l'ombre du mur?

FRANK

Où donc ? de quel côté ?

Vous avez des terreurs, ma chère, en vérité.

{Il la prend dans ses bras.) Il me serait cruel de penser qu'une femme, O Mamette, moins belle et moins pure que toi, Dans des lieux étrangers, par un autre que moi, Pût être autant aimée. - Aht j'ai senti mon âme Qui redevenait vierge à ton doux souvenir, Comme l'onde où tu viens mirer ton beau visage Se fait vierge, ma chère, et dans ta chaste image Sous son cristal profond semble se recueillir ! C'est bien toi ! je te tiens, — toujours fraîche et jolie. Toujours comme un oiseau, prête à tout oublier. Voilà ton petit lit, ton rouet, ton métier.

Œuvre de patience et de mélancolie.

O toi qui tant de fois as reçu dans ton sein Mes chagrins et mes pleurs, et qui m'as en échange Rendu le doux repos d'un front toujours serein, Comment as-tu donc fait, dis-moi, mon petit ange, Pour n'avoir rien gardé de mes maux, quand mon

cœur A tant et si souvent gardé de ton bonheur?

DéiDAHiA

Ah ! vous savez toujours, vous autres hypocrites. De beaux discours flatteurs bien souvent répétés. Je les aime, mon Dieu! quand c'est vous qui les dites; Mais ce n'est pas pour moi qu'ils étaient inventés.

FRANK

Dis-moi, tu ne veux pas venir en Italie?

En Espagne ? à Paris ? Nous mènerions grand train.

Avec si peu de frais tu serais si jolie !

DÉIDAMIA

Est-ce que vous trouvez ce bonnet-là vilain ! Vous verrez tout à l'heure, avec ma robe blanche, Mes bas à coins brodés, mon bonnet du dimanche Et mon tablier vert. — Vous riez, vous riez?

FRANK

Dans une heure d'ici nous serons mariés.

Ce baiser que tu fuis, et que je te dérobe,

Tu me le céderas, Mamette, de bon cœur.

Dans une heure, ô mon Dieu I tu viendras me le

rendre. Mamette, je me meurs,

DÉIDAHU

Ah ! moi, je sais attendre !

Voyons, laissez-moi donc être un peu votre sœur. Une heure, une heure encore, et je serai ta femme. Oui, je vais te le rendre, et de toute mon âme, Ton baiser dévorant, mon Frank, ton beau baiser ! Et ton tonnerre alors pourra nous écraser.

FRANK

Oh î que cette heure est longue ! oh 1 que vous

êtes belle !

De quelle volupté déchirante et cruelle Vous me noyez le cœur, froide Déidamia !

DÉIDAMIA

Regardez, regardez, la tête est toujours là.

Qui donc nous guette ainsi ?

FRANK

Mamette, ô mon amante, Ne me détourne pas cette lèvre charmante.

Non I quand l'éternité devrait m'ensevelir I

ACTE V, SCÈNE III

DÉIDAMIA

Moo ami, mon amant, repectez votre femme.

FRANK

Non ! non 1 quand ton baiser devrait brûler mon âme ! Non ! quand ton dieu jaloux devrait nous en punir.

Eh bien ! oui, ta maîtresse, — eh bien ! oui, ton

amante, Ta Mamette, ton bien, ta femme et ta servante. Et la mort peut venir, et je t'aime, et je veux T'avoir là dans mes bras et dans mes longs cheveux, Sur ma robe de lin ton haleine embaumée.

Je sais que je suis belle, et plusieurs m*ont aimée ; Mais je t'appartenais, j'ai gardé ton trésor.

{Elle tombe dans ses bras,)

FRANK, se levant brusquement.

Quelqu'un est là, c'est vrai.

DÉIDAMIA

Qu'importe? Charle, Charle !

FRANK

Ah ! massacre et tison d'enfer? — C'est Belcolor ! Restez ici, Mamette, il faut que je lui parle.

(Il saute par la fenêtre.)

DÉIDAMIA

Mon Dieu ! que va-t-il faire, et qu'est-il arrivé? Le voilà qui revient. — Eh bien! l'as-tu trouvé?

FRANK, à la fenêtre en dehors.

Non, mais, par le tonnerre, il faudra qu'il y vienne. Je crois que c'est un spectre, et vous aviez raison. Attendez-moi. — Je fais le tour de la maison.

DÉIDAMIA, courant à la fenêtre.

Charle, ne t'en va pas! S'il s'enfuit dans la plaine, Laisse-le s'envoler, ce spectre de malheur.

{Belcolore parait de Vautre côté de la fenêtre et 8^ enfuit aussitôt.) Au secours ; au secours 1 on m'a frappée au cœur. (Déidamia tombe et sort en se traînant,) LES MONTAGNARDS, accourant du dehors.

Frank, que se passe-t-il? On nous appelle, on crie. Qui donc est là par terre étendu dans son sang ? Juste Dieu ! c'est Mamette ! Âh ! son Ame est partie. Un stylet italien est entré dans son flanc.

Au meurtre 1 Frank, au meurtre !

FRANK, rentrant dans la cabane avec JDéidamta morte dans ses bras.

toi, ma bien-aimée !

Sur mon premier baiser ton âme s'est fermée ; Pendant plus de quinze ans tu l'avais attendu, Mamette, et tu t'en vas sans me l'avoir rendu.

Juillet et août 1832.

SCÈNE PREMIKRE Une place devant le château

LE CHŒUR Doucement bercé sur sa mule fringante, messer Blazius s'avance dans les bluets fleuris, vêtu de neuf, l'écritoire au côté.

Comme im poupon sur Toreiller, il se ballotte sur son ventre rebondi, et, les yeux à demi fermés, il marmotte un Pater noster

dans son triple menton. Salut^ maître Blazius; vous arrivez au temps de la vendange, pareil à une amphore antique.

MAITRE BLAZIUS

Que ceux qui veulent apprendre une nouvelle d'importance m'apportent ici premièrement un verre de vin frais.

LE CHCEUR

Voilà notre plus grande écuelle; buvez, maître Blazius; le vin est bon; vous parlerez après.

MAITRE BLAZIUS

Vous saurez, mes enfants, que le jeune Perdican, fils de notre seigneur, vient d'atteindre à sa majorité, et qu'il est reçu docteur à Paris. Il revient aujourd'hui même au château, la bouche toute pleine de façons de parler si belles et si fleuries, qu'on ne sait que lui répondre les trois quarts du temps. Toute sa gracieuse personne est un livre d'or; il ne voit pas un brin d'herbe à terre, qu'il ne vous dise comment cela s'appelle en latin; et, quand . il iait du vent ou qu'il pleut, il vous dit \tout clairement pourquoi. Vous ouvrirez des yeux grands comme la porte que voilà, de le voir dérouler un des parchemins qu'il a coloriés d'encres de toutes couleurs de ses propres mains et sans en rien dire à personne. Enfin, c'est un diamant fin des pieds à la tête, et voilà ce que je viens annoncer à M. le baron. Vous sentez que cela me fait quelque honneur, à moi, qui suis son gouverneur depuis l'âge de quatre ans; ainsi donc, mes bons amis, apportez une chaise, que je descende un peu de cette mule-ci sans me casser le cou; la bête est tant soit peu rétive, et je ne serais pas

ACTE I, SCèNE I

fâché de boire encore une gorgée avant d'entrer.

LE CHŒUR

Buvez, maître Blazius, et reprenez vos esprits. Nous avons vu naître le petit Perdican, et il n'était pas besoin, du moment qu'il arrive, de nous en dire si lonç. Puissions-nous retrouver Tenf ant dans Te cœur de riiomme I

MAITRE BLAZIUS

Ma foi, l'écuelle est vide; je ne croyais pas avoir tout bu. Adieu; j'ai préparé, en

LE CHŒUR

Durement cahotée sur son âne essoufflé, dame Pluche gravit la colline ; son écuyer transi gourdine à tour de bras le pauvre animal, qui hoche la tête un chardon entre les dents. Ses longues jambes maigres trépignent de colère, tandis que de ses mains osseuses elle égratigne son chapelet.

Bonjour donc, dame Pluche; vous arrivez comme la fièvre, avec le vent qui fait jaunir les bois.

DAME PLUCHE

Un verre d'eau, canaille que vous ôtes I un verre d'eau et un peu de vinaigre l

LE CHŒUR

D'où venez- vous, Pluche, 91a mie? Vos «^u faux cheveux sont couverts de poussière, voilà un toupet de gâté, et votre chaste robe est retroussée jusqu'à vos vénérables jarretières.

DAME PLUCHE

'Sachez, manants, que la belle Camille,

la nièce de votre maître, arrive aujourd'hui au château. Elle a quitté le couvent sur l'ordre exprès de Monseigneur, pour venir en son temps et lieu recueilhr, comme faire se doit, le bon bien qu'elle a de sa mère. Son éducation, Dieu merci, est terminée, et ceux qui la verront auront la joie de respirer une glorieuse fleur de sagesse et de dévotion. Jamais il n'y a rien eu de si pur, de si ange, de si agneau et de si colombe que cette chère nonnaiii ; que le Seigneur Dieu du ciel la conduise î Ainsi soiMl ! Rangez- vous, canaille ; il me semble que j'ai les jambes enflées.

LE CHOEUR

Défripez-vous, honnête Pluche, et, quand vous prierez Dieu, demandez de la pluie; nos blés sont secs comme vos tibias.

DAME PLUCHE

Vous m'avez apporté de l'eau dans une écuelle qui sent la cuisine; donnez-moi la main pour descendre, vous êtes des butors et des malappris. (Elle sort)

LE CHŒUR

Mettons nos habits du dimanche, et attendons que le baron nous fasse appeler.

Ou je me trompe fort, ou quelque joyeuse bombance est dans l'air d'aujourd'hui.

(Ils i^ortent)

ACTE I, SCÈNE II

de mon ûis. Mon fils a eu hier matin, à midi huit minutes, vingt et un ans comptés ; il est docteur à quatre boules blanches.

Maître Blazius, je vous présente maître Bridaine, curé de la paroisse ; c'est mon ami.

MAITRE BLAZIUS, Saluant.

A quatre boules blanches, seigneur : littérature, philosophie, droit romain, droit canon.

LE BABON

Allez à votre chambre, cher Blazius, mon flls ne va pas tarder à paraître; faites un peu de toilette, et revenez au coup de la cloche. {Maître Blazius sort)

MAITRE BRIDAINE

Vous dirai-je ma pensée, Monseigneur?

le gouverneur de votre fils sent le vin à pleine bouche.

LE BARON

Cela est impossible.

MAITRE BRIDAINE

J'en suis sûr comme de ma vie ; il m'a parlé de fort près tout à Theure; il sent le vin à faire peur.

LE BARON

Brisons là; je vous répète que cela est impossible. (Entre dame Pluche.) Vous voilà, bonne dame Pluche? Ma nièce est sans doute avec vous?

DAME PLUCHE

Elle me suit, Monseigneur; je l'ai devancée de quelques pas.

LE BARON

Maître Bridaine, vous êtes mon ami. Je vous présente la dame Pluche, gouver-

nante de ma nièce. Ma nièce est depuis hier, à sept heures de nuit, parvenue à l'âge de dix-huit ans ; elle sort du meilleur couvent de France. Dame Pluche, je vous présente maître Bridaine, curé de la paroisse; c*est mon ami.

DAME PLUCHE, saltUtnt,

Du meilleur couvent de France, seigneur»

et je puis ajouter : la meilleure chrétienne du couvent.

LE BARON

Allez, dame Pluche, réparer le désordre OÙ vous voilà; ma nièce va bientôt venir, j'espère ; soyez prête à l'heure du dîner.

{Dame Pluche sort.)

MAITRE BRIDAINE

Cette vieille demoiselle paraît tout à fait pleine d'onction.

Pleine d'onction et de componction, maître Bridaine; sa vertu est inattaquable.

MAITRE BRIDAINE

Mais le gouverneur sent le vin, j'en ai la certitude.

LE BARON

Maître Bridaine, il y a des moments où je doute de votre amitié. Prenez-vous à tâche de me contredire? Pas un mot de plus là-dessus. J'ai formé le dessein de marier mon fils avec ma nièce; cest un couple assorti : leur éducation me coûte six mille écus.

MAITRE BRIDAINE

Il sera nécessaire d'obtenir des dispenses,

LE BARON

Je les ai, Bridaine; elles sont sur ma

ACTE I, SCÈNE II

table, dans mon cabinet. O mon ami \ apprenez maintenant que je suis plein de loie. Vous savez que j'ai eu de tout temps la plus profonde horreur pour la solitude.

Cependant la place que j'occupe et la gravité de mon habit me forcent a rester dans ce château pendant trois mois d'hiver et trois mois d'été. Il est impossible de faire le bonheur des hommes en général, et de ses vassaux en particulier, sans donner parfois à

son valet de chambre Tordre rigoureux de ne laisser entrer personne.

Qu'il est austère et difficile le recueillement de l'homme d'Etat ! et quel plaisir ne trouverai-! e pas à tempérer, par la présence de mes deux enfants réunis, la sombre tristesse à laquelle je dois nécessairement être en proie depuis que le roi m'a nommé receveur I

MAITRE BRIDAINE

Ce mariage se fera-t-il i<îi ou à Paris

LE BARON

Voilà OÙ je vous attendais, Bridaine j'étais sûr de cette question. Eh bien ! mon ami, que diriez- vous si ces mains que voilà, oui, Bridaine, vos propres mains, — ne les regardez pas d'une manière aussi piteuse, — •étaient destinées à bénir solennellement l'heureuse confirmation de mes rêves le»

plus chers? Hé?

MAITRE BRIDAINE

Je me tais : la reconnaissance me ferme la bouche.

LE BARON

Regardez par cette fenêtre; ne voyezvous pas que mes gens se portent en foule à la grille? Mes deux enfants arrivent en même temps; voilà la combinaison la plus

heureuse. J'ai disposé les choses de manière à tout prévoir. Ma nièce sera introduite par cette porte à gauche, et mon fils par cette porte a droite. Qu'en dites- vous ? Je me fais une fête de voir comment ils s'aborderont, ce qu'ils se diront. Six mille écus ne sont pas une bagatelle, il ne faut pas s'y tromper. Ces enfants s'aimaient d'ailleurs fort tendrement dès le berceau.— Bridaine, il me vient \me idée

MAITRE BRIDAINE

Laquelle ?

LE BARON

Pendant le dîner, sans avoir l'air d'y toucher, — vous comprenez, mon ami, — tout en vidant quelques coupes joyeuses, vous savez le latin, Bridaine?

MAITRE BRIDAINE

Ità œdepol, pardieu, si je le sais l

LE BARON

Je serais bien aise de vous voir entreprendre ce garçon, — discrètement, s'entend, — devant sa cousine; cela ne peut produire qu'un bon effet; — faites-le parler un peu latin, ~ non pas précisément pendant le dîner, cela deviendrait fastidieux, et, quant à moi, je n'y comprendrais rien; — mais au dessert, entendez-vous?

• MAITRE BRIDAINE

Si VOUS n'y comprenez rien. Monseigneur, il est probable que votre nièce est dans le même cas.

LE BARON

Raison de plus ; ne voulez-vous pas qu'une femme admire ce qu'elle comprend? D'où, sortez-vous, Bridaine? Voilà un raisonnement qui fait pitié.

ACTE I, SCÈNE II

MAITRE BRIDAINE

Je connais peu les femmes ; mais il me semble qu'il est difficile qu'on admire ce qu'on ne comprend pas.

LE BARON

Je les connais, Bridaine, je connais ces êtres charmants et indéfinissables. Soyez persuadé qu'elles aiment à avoir de la i - .

poudre dans les yeux, et que plus on leur /. - " en jette, plus elles les éc arquillen t, afin d'en ' , " gobe r davantage. (Perdimn entre d'un côté y -«'^ Camille de Vautre.) Bonjour, mes enfants; bonjour, ma chère Camille, mon cher Perdicanl embrassez-moi, et embrassez- vous.

PERDIGAN

Bonjour, mon père, ma sœur bien-aimée !

Quel bonheur! que je suis heureux l

CAMILLE

Mon père et mon cousin, je vous salue.

PERDIGAN

Comme te voilà grande, Camille I et belle comme le jour.

LE BARON

Quand as-tu quitté Paris, Perdican?

PERDIGAN

Mercredi, je crois, ou mardi. Comme te voilà métamorphosée en femme! Je suis donc un homme, moi? Il me semble que c'est hier que je t'ai vue pas plus haute que cela.

Vous devez être fatigués; la route est longue, et il fait chaud.

PERDIGAN

Oh ! mon Dieu, non. Regardez donc, mon père, conmie Camille est jolie !

LE BARON

Allons, Camille, embrasse ton cousin.

CAMILLE

Excusez-moi.

LE BARON

Un compliment vaut un baiser ; embrassela, Perdican.

PERDICAN

Si ma cousine recule quand je lui tends , la main, je vous dirai à mon tour : « Excusez-moi; » Tamour peut voler un baiser, mais

non pas Famitié.

CAMILLE

L'amitié ni l'amour ne doivent recevoir que ce qu'ils peuvent rendre.

LE BARON, à maître Bridaine.

Voilà un commencement de mauvais augure, hé?

MAITRE BRIDAINE, au baron.

Trop de pudeur est sans doute un défaut; mais le mariage lève bien des scrupules.

LE BARON, à maître Bridaine,

Je suis choqué, — blessé. — Cette réponse m'a déplu. — Excusez moi! Avez-vous vu gu'elle a fait mine de se signer? — Venez ici que je vous parle. — Cela m'est pénible au dernier point. Ce moment, qui devait m'être si doux, est complètement gâté. — Je suis vexé, piqué. — Diable I voilà qui est fort mauvais.

MAITRE BRIDAINE

Dites-leur quelques mots; les voilà qui se tournent le dos.

LE BARON

Eh bien! mes enfants, à quoi pensez-

ACTE I, SCÈNE II

VOUS donc ? Que fais-tu là, Camille, devant cette tapisserie ?

CAMILLE, regardant un tableau.

Voilà un beau portrait, mon oncle ! N*estce pas une grand'-tante à nous?

LE BARON ; \ <A* r» Vt,

Oui, mon enfant, c'est ta bisaïeule , — ou du moins la sœur de ton bisaieui, — car la chère dame n'a jamais concouru, — pour sa part, je crois, autrement qu'en prières, — à l'accroissement de la famille. — C'était, ma foi, une sainte femme.

CAMILLE

Oh ! oui, une sainte ! c*est ma grand'tante Isabelle. Comme ce costume religieux lui va bien!

LE BARON

Et toi, Perdican, que fais-tu là devant ce pot de fleurs?

PERDICAN

Voilà une fleur charmante, mon père.

C'est xm héliotrope.

LE BARON

Te moques-tu? elle est grosse comme une mouche.

PERDICAN

Cette petite fleur grosse comme une mouche a biefi son prix.

MAITRE DRIDAINE

Sans doute ! le docteur a raison. Demandez-lui à quel sexe, à quelle classe elle appartient, de quels éléments elle se forme doù lui viennent sa sève et sa couleur; i vous ravira en extase en vous détaillam les phénomènes de ce brin d'herbe, depuis la racine jusqu'à la fleur.

80 ON MB BADINE PAS AVEC L'AUOUB

PERDICAN

Je n'en sais pas si long, mon révérend.

Je trouve qu'elle sent bon, voilà tout.

SCÈNE III

Devant le ch&teau.

LE CHŒUR, entrant.

Plusieurs choses me divertissent et ex-' citent ma curiosité. Venez, mes amis, et asseyons-nous sous ce noyer. Deux formidables dîneurs sont en ce moment en présence au château, maître Bridaine et mîutre Blazius. N'avez- vous pas fait une remarque?

C'est que, lorsque deux hommes à peu près pareils, également gros, également sots, ayant les mêmes vices et les mêmes pas> sions, viennent par hasard à se rencontrer, il faut nécessairement

qu'ils s'adorent ou qu'ils s'exècrent. Par la raison que les contraires s'attirent, qu'un homme grand et desséché aimera un homme petit et rond, que les blonds rechenhent les bruns, et réciproquement, je prévois une lutte secrète entre le gouverneur et le curé. Tous deux sont armés d'une égale impudence ; tous deux ont pour ventre un tonneau; non seulement ils sont gloutons, mais ils sont gourmets; tous deux se disputeront, à dîner, non seulement la quantité, mais la qualité. Si le poisson est petit, comment faire? et dans tous les cas une langue de carpe ne peut se partager, et une carpe ne peut avoir deux langues. Itemy tous deux sont bavards; mais à la rigueur ils peuvent

Farler ensemble sans s'écouter ni l'un ni autre. Déjà maître Bridaine a voulu adresser au jeune Perdican plusieurs questions

ACTE I, SCÈNE III

pédantes, et le gouverneur a froncé le sourcil. Il lui est désagréable qu'un autre que lui semble mettre son élève à l'épreuve.

Item, ils sont prêtres tous deux ; ' l'un jsep^ * '* ; targuera de sa cure, l'autre se rengorgera c^yi^»^^ aâns sa charge de gouverneur. Maître Blazius confesse- le fils, et maître Brldaine le

Î>ère. Déjà je les vois accoudés sur la table, es joues enflammée-, les yeux à fleur de tête, secouer pleins de haine leurs triples mentons. Ils se regardent de la tête aux < , pieds, ils préludent par de légères .gscar- ^ ' mouches ; l)ientôt la guerre se déclaré ; les cuistreries de toute espèce se croisent et s'échangent, et, pour

comble de malheur, entre les deux ivrognes s'agite dame Pluche, qui les repousse l'un» et l'autre de ses coudes affilés.

Maintenant que voilà le dîner flni, on ouvre la grille du château. C'est la compagnie qui sort, retirons-nous à l'écart. (Ils sortent — Entrent le baron et dame Pluche,)

LE BARON

Vénérable Pluche, je suis peiné.

DAME PLUCHE

Est-il possible, Monseigneur?

LE BARON

Oui, Pluche, cela est possible. J'avais compté depuis longtemps, — j'avais même écrit, noté, sur- mes tablettes de poche, — que ce jour devait être le plus agréable de mes jours, — oui, bonne dame, le plus agréable. — Vous n'ignorez pas que mon dessein était de marier mon flls avec ma nièce ; — cela ^tait résolu, — convenu, — j'en avais parlé à Bridaine, — et je vois, je crois voir, que ces enfants se parlent froidement; ils ne se sont pas dit un mot.

DAME PLUCHE

Les voilà qui viennent, Monseigneur.

Sont-ils prévenus de vos projets ?

LE BARON

Je leur en ai touché quelques mots en particulier. Je crois qu'il serait bon, puisque les voilà réunis, de nous asseoir sous cet ombrage propice, et de les laisser ensemble un instant. [H se retire avec dame Pluche. — Entrent Camille et Perdican.)

PERDICAN

Sais-tu que cela n'a rien de beau, Camille, de m'avoir refusé un baiser?

CAMILLE

Je suis comme cela; c'est ma manière.

PERDICAN

Veux -tu mon bras pour faire un tour dans le village?

CAMILLE

Non, je suis lasse. - / /» ^/'

PERDICAN

Cela ne te ferait pas plaisir de revoir la

Î)rairie ? Te souviens-tu de nos parties sur e bateau? Viens, nous descendrons jusqu'aux moulins; je tiendrai les rames, et toi le gouvernail.

CAMILLE

Je n'en ai nulle envie.

Tu me fends l'âme. Quoil pas un souvenir, Camille? pas un battement de cœur pour notre enfance, pour tout ce pauvre

temps passé, si bon, si doux, si plein de niaiseries délicieuses ? Tu ne veux pas

ACTE I, SCÈNE III

venir voir le sentier par où nous allions à la ferme?

CAMILLE

Non, pas ce soir.

PERDICAN

Pas ce soir I quand donc? Toute notre vie est là.

CAMILLE

Je ne suis pas assez jeune pour m'amuser de mes poupées, ni assez vieille pour aimer le passé.

PBRDICAN

Comment dis-tu cela?

CAMILLE

Je dis que les souvenirs d'enfance ne sont pas de mon goût.

PERDICAN

Cela t'ennuie?

Oui, cela m'ennuie.

PERDICAN

Pauvre enfant I Je te plains sincèrement.

{lia sortent chacun de leur côté.) LB BARON, rentrant avec dame Pluche.

Vous le voyez et vous Ten tendez, excellente Pluche; je m'attendais à la plus suave harmonie, et il me semble assister à un concert où le violon joue Mon cœur soupire, pendant que la flûte joue Vive Henri IV.

Songez à la discordance affreuse qu'une pareille combinaison produirait. Voilà pourtant ce qui se passe dans mon cœur.

DAME PLUCHE

Je l'avoue; il m'est impossible de blâmer

Camille, et rien n'est de plus mauvais ton, à mon sens, que les parties de bateau.

LE BARON

Parlez-vous sérieusement?

DAME PLUGHE

Seigneur, une jeune fllle qui se respecte ne se hasarde pas sur les pièces d'eau.

LE BARON

Mais observez donc, dame Pluche, que son cousin doit Épouser, et que dès lors...

DAME PLUCHE

Les convenances défendent de tenir un gouvernail, et il est malséant de quitter la terre ferme seule avec un jeime homme.

LE BARON

Mais je répète... je vous dis...

DAME PLUCHE

C'est là mon opinion.

LE BARON

Êtes-vous folle? En vérité, vous me feriez dire... Il y a certaines expressions que je ne veux pas... qui me répugnent... Vous me donnez envie... En vérité, si je ne me retenais... Vous êtes une pécore, Pluche !

Je ne sais que penser de vous. (Il sort.)

ACTE I, SCÈNE IV

PERDICAN

N'est-ce pas vous qui m'avez porté sur votre dos pour passer les ruisseaux de vos.

prairies, vous qui m'avez fait danser sur vos genoux, qui m'avez pris en croupe sur vos Chevaux robustes, qui vous êtes serrés quelquefois autour de vos tables pour me faire une place au souper de la ferme?

LE CHŒUR

Nous nous en souvenons, seigneur. Vous étiez bien le plus mauvais ^rnement et le meilleur garçon de la terre. -

PERDICAN

Et pourquoi donc alors ne m'embrassezvous pas, au lieu de me saluer comme un étranger?

LE CHŒUR

Que Dieu te bénisse, enfant de nos entrailles I Chacun de nous voudrait te prendre dans ses bras, mais nous sommes vieux, Monseigneur, et vous êtes un homme.

PERDICAN

Oui, il y a dix ans que je ne vous ai vus, et en im jour tout cnange sous le soleil.

Je me suis élevé de quelques pieds vers le ciel, et vous vous êtes courbés de quelques

gouces vers le tombeau Vos têtes ont lanchi, vos pas sont devenus plus lents, vous ne pouvez plus soulever de terre votre enfant d'autrefois. C'est donc à moi d'être votre père, à vous qui avez été les miens.

LE CHŒUR

Votre retour est un jour plus heureux que votre naissance. Il est plus doux de retrouver ce qu'on aime que d'embrasser un nouveau-né.

<" ey>

PERDICAN

Voilà donc ma chère vallée ! mes noyers, mes sentiers verts, ma petite fontaine I voilà mes jours passés encore tout pleins ' de vie, voilà le monde mystérieux des rêves de mon enfance 1 O patrie l patrie, mot incompréhensible! Thomme n'est-il donc né que pour un coin de terre, pour y bâtir son nid et pour y vivre un jour?

LE CHŒUR

On nous a dit que vous êtes im savant, Monseigneur.

PERDICAN

Oui, on me Ta dit aussi. Les sciencs sont xme belle chose, mes enfants ; ces arbres et ces prairies enseignent à haute voix la plus belle de toutes, l'oubli de ce qu'on sait.

LE CHŒUR

Il s'est fait plus d'un changement pendant votre absence. Il y a des filles mariées et des garçons partis pour l'armée.

PERDICAN

Vous me conterez tout cela. Je m'attends bien à du nouveau ; mais, en vérité, je n*en .veux pas encore. Comme ce lavoir est petit ! autrefois il me paraissait immense ; j'avais emporté dans ma tôte un océan et des forêts, et je retrouve une goutte d'eau et des brins d'herbe. Quelle est donc cette jeune ûlle qui chante à sa croisée, derrière ces arbres ?

LE CHOEUR

C'est Rosette, la sœur de lait de votre cousine Camille.

PERDiGANf 8'auançant.

Descends vite, Rosette, et viens ici.

ACTE I, SCENE IV

ROSETTE, entrant.

Oui, Monseigneur.

PERDICAN

Tu me voyais de ta fenêtre, et tu ne venais pas, méchante fllle ! Donne-moi vite cette main-là, et ces joues-là, que je t'embrasse.

ROSETTE

Oui, Monseigneur.

PERDICAN

Es-tu mariée, petite? on m'a dit que tu rétais.

ROSETTE

Oh I non.

PERDICAN

Pourquoi? il n'y a pas dans le village de plus jolie fllle que toi. Nous te marierons, mon enfant.

LE CHŒUR

Monseigneur, elle veut mourir fllle.

PERDICAN

Est-ce vrai. Rosette?

ROSETTE

Oh! non.

PERDICAN

Ta sœur Camille est arrivée. L'as-tu vue?

• ROSETTE

Elle n'est pas encore venue par ici.

* PERDICAN

Va-t'en vite mettre ta robe neuve, et viens souper au château.

SCÈNE

Une salle.

LE BARON et MAITRE BLAZIUS, entrant.

MAITRE BLAZIUS

Seigneur, j'ai un mot à vous dire ; le curé de la paroisse est un ivrogne.

LE BARON

Fi donc I cela ne se peut pas.

J'en suis certain; il a bu à dîner trois bouteilles de vin.

LE BARON

Cela est exorbitant.

MAITRE BLAZIUS

Et, en sortant de taj)le, il a marché sur les plates-bandes. /^ J, . \ ^ • ^ '

LE BARON

Sur les plates-bandes ! — Je suis confondu.

Voilà qui est étrange ! — Boire trois bouteilles de vin à dîner ! marcher sur les platesbandes ! c'est incompréhensible. Et pourquoi ne marchait-il pas dans l'allée?

MAITRE BLAZIUS

Parce qu'il allait de travers.

LE BARON, â part.

Je recommence à croire que Bridaine avait iison ce matin. Ce Blazius sent le vin d'une amure horrible.

MAITRE BLAZIUS

Ba plus il a mangé beaucoup; sa parole était embarrassée.

ACTE t, SCÈNE V

LE BARON

Vraiment, je l'ai remarqué aussi.

Il a lâché quelgues mots latins ; c'étaient autant de soiéciames; seigneur, c'est un^ homme dépravé.

LE BARON, à part

Pouah! ce Blazius a une odeur qui est intolérable. Apprenez, gouverneur, que j'ai bien autre chose en tête, et que je ne me mêle jamais de ce qu'on boit ni de ce qu'on mange. Je ne suis pas un majordome.

MAITRE BLAZIUS

A Dieu ne plaise que je vous déplaise, :v monsieur le baron. Votre vin est bon.

LE BARON

Il y a de bon vm dans mes caves.

MAITRE BRIDAINE, entrant.

Seigneur, votre fils est sur la place, suivi de tous les polissons du village, j^^t; ^ ..

LE BARON

Cela est impossible.

MAITRE BRIDAINE

Je l'ai vu de mes propres yeux. Il ramassait des cailloux pour faire des ri^^chets.Sl

LE BARON

Des ricochets ! ma tête s'égare ; voilà mes idées qui se bouleversent, vous me faites un rapport insensé, Bridaine. Il est inouï qu'un docteur fasse des ricochets.

MAITRE BRIDAINE

Mettez-vous à la fenêtre. Monseigneur, vous le verrez de vos propres yeux.

LE BARON, à part.

O Ciel ! Blazius a raison; Bridaine va de travers.

MAITRE BRIDAINE

Regardez, Monseigneur, le voilà au bord du lavoir. Il tient sous- le bras une jeune paysanne.

LE BARON

Une jeune paysanne ! Mon flls vient-il ici pour débaucher mes vassales? Une paysanne sous le bras ! et tous les gamins du village autour de lui ! Je me sens hors de moi.

MAITRE BRIDAINE

Cela crie vengeance.

LE BARON

Tout est perdu I — perdu sans ressource I — Je suis perdu : Bridaine va de travers, Blazius sent le vin à faire horreur, et mon fils séduit toutes les filles du village en faisant des ricochets 1 (H sort.)

ACTE II, SCENE I 9t

PERDICAN

Eh bien ? — Je ne demande pas mieux.

MAITRE BLAZIUS

Cependant le baron croit remarquer que^ vos caractères ne s'accordent pas.

PERDICAN

Cela est malheureux; je ne puis refaire le mien.

MAITRE BLAZIUS

Rendrez-vous par là ce mariage impossible ?

PERDICAN

Je vous répète que je ne demande pas mieux que d'épouser Camille. Allez trouver le baron et dites-lui cela.

Seigneur, je me retire : voilà votre cousine qui vient de ce côté. iU sort — Entre Camille,)

PERDICAN

Déjà levée, cousine? J'en suis toujours pour ce que je t'ai dit hier : tu es jolie comme un cœur I

CAMILLE

Parlons sérieusement, Perdican; votre père veut nous marier. Je ne sais ce que vous en pensez; mais je crois bien faire en vous prévenant que mon parti est pris là-dessus.

PERDICAN

Tant pis pour moi si je vous déplais.

CAMILLE

Pas plus qu'un autre, je ne veux pas me marier; il n'y a rien là dont votre orgueil puisse souffrir.

PERDICAN

L'orgueil n'est pas mon fait ; je n'en estime ni les joies ni les peines.

CAMILLE

Je suis venue ici pour recueillir le bien de ma mère, je retourne demain au couvent.

Il V a de la franchise dans ta démarche ; touche là, et soyons bons amis.

CAMILLE ' ' ^

Je n'aime pas les attouchements. '^ ^

PERDICAN, lut prenant la main, '

Donne-moi ta main, Camille, je t'en prie.

Que crains-tu de moi? Tu ne veux pas qu'on nous marie? eh bien! ne nous marions pas ; est-ce une raison pour nous haïr? ne sommes-nous pas le frère et la sœur? Lorsque ta mère a ordonné ce mariage dans son testament, elle a voulu que notre amitié fût éternelle, voilà tout ce qu'elle a voulu. Pourquoi nous marier? voilà ta main et voilà la mienne: et, pour qu'elles restent unies ainsi jusqu^au dernier soupir, crois-tu qu'il nous faille un prêtre? Nous n'avons besoin que de Dieu.

CAMILLE

Je suis bien aise que mon refus vous soit indifférent.

PERDICAN

Il ne m'est point indifférent, Camille. Ton amour m'eût donné la vie, mais ton amitié m'en consolera. Ne quitte pas le château demain; hier, tu as refusé de faire un tour de jardin, parce que tu voyais en moi im mari dont tu ne voulais pas. Reste ici quelques jours, laisse-moi espérer que notre

ACTE II, SCÈNE I

vie passée n'est pas morte à jamais dans notre cœur.

Je suis obligée de partir.

PERD IC AN

Pourquoi ?

CAMILLE

C'est mon secret.

PERDIGAN

En aimes-tu un autre que moi ?

CAMILLE

Non ; mais je veux partir.

PEBDIGAN

Irrévocablement ?

CAMILLE

Oui, irrévocablement.

PERDIGAN

Eh bien ! adieu. J'aurais voulu m^asseoir avec toi sous les marronniers du petit bois, et causer de bonne amitié une heure ou deux. Mais, si cela te déplaît, n'en parlons plus ; adieu, mon enfant. {U sort.)

CAMILLE « é. dame Pluche^ qui entre.

Dame Pluche, tout est-il prêt? Partironsnous demain? Mon tuteur a-t-il fini ses comptes ?

DAME PLUCHE

Oui, chère colombe sans tache. Le baron m'a traitée de pécore hier soir, et je suis enchantée de partir.

CAMILLE

Tenez, voilà un mot d'écrit que vous porterez avant dîner, de ma part, à mon cousin Perdican.

OAHB PLUGHE

Seigneur, mon Dieu! est-ce possible?

Vous écrivez un billet à un homme ?

CAMILLE

Ne dois-je pas être sa femme? Je puis bien écrire à mon fiancé.

DAME PLUCHE

Le seigneur Perdican sort d'ici. Que pouvez -vous lui écrire? Votre fiancé, miséricorde I Serait-il vrai que vous oubliiez Jésus?

CAMILLE

Faites ce que je vous dis, et disposez tout pour notre départ. (Elles sortent)

SCÈNE II

La salle à manger. — On met le couvert.

MAITRE BRIDAINE, entrant.

Cela est certain, on lui donnera encore aujourd'hui la place d'honneur. Cette chaise que j'ai occupée si longtemps à la droite

du baron sera la proie du gouverneur. O malheureux que je suisi Un âne bâté, un ivrogne sans pudeur, me relègue au bas bout de la table ! Le majordome lui versera le premier verre de malaga, et, lorsque les plats arriveront à moi, ils seront à moitié iroids, et les meilleurs morceaux déjà avalés : il ne restera plus autour des perdreaux ni choux ni carottes. O sainte Eglise catholique ! Qu'on lui ait donné cette place hier, cela se concevait; il venait d'arriver; c'était la première fois, depuis nombre d'années, qu'il s'asseyait à cette table. Dir comme il dévorait l Non, rien ne me restera que des os et des pattes de poulet. Je

ACTE II, SCÈNE III

ne souffrirai pas cet affront. Adieu, vénèrable fauteuil où je me suis renversé tant de fois, gorgé de meis succulents ! Adieu, bouteilles cachetées, fumet sans pareil devenaisons cuites à point ! Adieu, table splendide, noble salle a manger, je ne dirai , plus le bénédicité ! Je retourne à ma cure; iC' a^ • on ne me verra pas confondu parmi la foule des convives, et j'aime mieux, comme César, être le premier au village que le se- *• cond dans Rome. (i/ sort)

scfiNE m

Un champ devant une petite maison.

ROSETTE et PERDICAN, entrant.

PERDICAN

Puisque ta mère n'y est pas, viens faire un tour de promenade.

ROSETTE

Croyez-vous que cela me fasse du bien, tous ces baisers que vous me donnez ?

Quel mal y trouves-tu ? Je t'embrasserais devant ta mère. N'es-tu pas la sœur de Camille ? ne suis-je pas ton frère comme je suis le sien ?

ROSETTE

Des mots sont des mots et des baisers ' sont des baisers. Je n'ai guère d*esprit, et je m'en aperçois bien sitôt que je veux dire quelque chose. Les belles dames savent ' ?ur affaire, selon qu'on leur baise la main droite ou la main gauche; leurs pères les embrassent sur le front, leurs frères sur la joue, leurs amoureux sur les lèvres ; moi,

tout le monde m'embrasse sur les deux joues, et cela me chagrine.

PERDIGAN

Que tu es jolie, mon enfant !

ROSETTE

' Il ne faut pas non plus vous fâclier pour cela. Comme vous paraissez triste ce matin !

votre mariage est donc manqué ?

PERDIGAN

Les paysans de ton village se souviennent de m'avoir aimé; les chiens de la basse-cour et les arbres du bois s'en souviennent

aussi ; mais Camille ne s'en souviens pas. Et toi, Rosette, à quand le mariage?

ROSETTE

Ne parlons pas de cela, voulez-vous? Parlons du temps qu'il fait, de ces fleurs que voilà, de vos chevaux et de mes bonnets.

PERDIGAN

De tout ce qui te plaira, de tout ce qui peut passer sur tes lèvres sans leur ôter ce sourire céleste que je respecte plus que ma vie. (/(Cembrasse,)

ROSETTE

Vous respectez mon sourire, mais vous ne respectez guère mes lèvres, à ce qu'il me semble. Regardez donc ; voilÀ ime goutte de pluie qui me tombe sur la main, et cependant le ciel est pur.

PERDIGAN

Pardonne-moi.

ROSETTE

Que vous ai-je fait pour que vous pleuriez? (Ils sortent.)

SCÈNE Vf

Au château.

MAITRE BLAZIUS et LE BARON, entrant.

Seigneur, j'ai une chose singulière à vous dire. Tout à l'heure, l'étais par hasard dans l'offlce, je veux dire dans la galerie ; qu'aurais-je été faire dans l'office? j'étais donc dans la galerie. J'avais trouvé par accident une bouieiile, je veux dire une carafe d'eau : comment aurais-je trouvé 'une bouteille dans la galerie? J'étais donc en train de boire un coup de vin, je veux dire un verre d'eau, pour passer le temps, et je regardais par la fenêtre, entre deux vases de fleurs qui me paraissaient d'un goût moderne, bien qu'ils soient imités de rétrusque,

LE BARON

Quelle insupportable manière de parler vous avez adoptée, Blazius! vos discours sont inexplicables.

MAITRE BLAZIUS

Ecoutez-moi, seigneur, prêtez-moi un moment d'attention. Je regardais donc par la fenêtre. Ne vous impatientez pas, au nom du ciel ! il y va de l'honneur de la famille,

LE BARON

De la famille! voilà qui est incompréhensible. De l'honneur de la famille, Blazius I Savez-vous que nous sommes trentesept mâles, et presque autant de femmes, tant à Paris qu'en province?

MAITRE BLAZIUS

Permettez-moi de continuer. Tandis que je buvais un coup de vin, je veux dire un

verre d'eau, pour hâter la digestion taxdive, imaginez que j'ai vu passer sous la fenêtre dame Pluche hors d'haleine.

LE BARON

Pourquoi hors d'haleine, Blazius? ceci est u/' insolite.

MAITRE BLAZITJS

Et, à côté d'elle, rouge de colère, votre nièce Camille.

LE BARON

Qui était rouge de colère, ma nièce ou dame Pluche?

MAITRE BLAZIUS

Votre nièce, seigneur.

LE BARON

Ma nièce rouge de colère l Cela est inouï I Et comment savez-vous que c'était de colère? Elle pouvait être rouge pour mille raisons; elfe avait sans doute poursuivi / quelques papillons dans mon parterre.

MAITRE BLAZIUS

Je ne puis rien affirmer là-dessus; cela se peut; mais elle s'écriait avec force :

i* Aflez-y I trouvez-le I faites ce qu'on vous dit! vous êtes une sotte! je le veuxl » Et elle frappait avec son éventail sur le coude de dame Pluche, qui faisait un soubresaut dans ^ luzerne à chaque exclamation.

Dans la luzerne?... Et que répondait la gouvernante aux extravagances de ma nièce? car cette conduite mérite d'être qualifiée ainsi.

MAFTRE BLAZIUS

La gouvernante répondait : « Je ne veux pas y aller I Je ne l'ai pas trouvé. Il fait la

ACTE II, SCÈNE IV

cour aux fllles du village, à des gardeuses de çlindons. Je suis trop vieille pour commiencer à porter des messages d'amour; grâce à Dieu, j'ai vécu les mains pures jusqu'ici ; » — et, tout en parlant, elle froissait dans ses mains un petit papier plié en quatre.

LA BARON

Je n'y comprends rien ; mes idées g'^mll^ouillent tout à fait. Quelle raison pouvait avoîr"dâme Pluche pour froisser un papier

S lié en quatre en faisant des soubresauts ans une luzerne ? Je ne puis ajouter foi à de pareilles monstruosités.

MAITRE BLAZIUS

Ne comprenez-vous pas clairement, seigneur, ce que cela signifiait?

LE BARON

Non, en vérité, non, mon ami, Je n'y comprends absolument rien. Tout cela me paraît une conduite désordonnée, il est vrai, mais sans motif comme sans excuse.

Cela veut dire que votre nièce a ime correspondance secrète.

LE BARON

Que dites-vous? Songez-vous de qui vous parlez? Pesez vos paroles, monsieur l'abbé.

MAITRE BLAZIUS

Je les pèserais dans la balance céleste c[ui doit peser mon âme au jugement dernier, que je n'y trouverais pas un mot qui sente la fausse monnaie. Votre nièce a une correspondance secrète.

LE BARON

Mais songez donc, mon ami, que cela est impossible.

iOO ON NE BADINE PAS AVEC L' AMOUR MAITRE BLAZIUS

Pourquoi aurait-elle chargé sa gouvernante d'une lettre? Pourquoi avirait-elle crié : Trouvez le ! tandis que Tautre boudait_ et rechignait ? ^ï ,v '

LE BARON ^

£t à qui était adressée cette lettre ?

MAITRE BLAZIUS

Voilà précisément le hic, Monseigneur, hic jacet lepus. A qui était adressée cette lettre ? à un homme qui fait la cour à une gar-

deuse de dindons. Or, un homme gui recherche en public \me gardeuse de dindons peut être soupçonné violemment d'être né pour les garder lui-même. Cependant il est impossible que votre nièce, avec l'éducation qu'elle a reçue, soit éprise d'un pareil homme ; voilà ce que je dis, et ce qui fait que je n'y comprends rien non plus que vous, révérence parler.

LE BABON

O ciel I ma nièce m'a déclaré ce matin même qu'elle refusait son cousin Perdican.

Aimerait-elle im eardeur de dindons ? Passons dans mon cabinet ; j'ai éprouvé depuis hier des secousses si violentes, que je ne puis rassembler mes idées, [lis sortent)

SCÈNE

Une fontaine dans un bois.

PERDICAN, entrant, lisant un billet.

« Trouvez-vous à midi à la petite fontaine. » Que veut dire cela ? tant de froideur, un refus si positif, si cruel, im orgueil si insensible, et un rendez-vous par-dessus tout? Si c'est pour me parler d'affaires, pourquoi choisir un pareil endroit ? Est-ce

une coquetterie? Ce matin, en me promenant avec Rosette, j'ai entendu remuer dans les broussailles, et il m'a semblé que c'était un pas de biche. Y a-t-il ici quelque intrigue ?

CAMILLE, entrant.

Bonjour cousin; j'ai cru m'apercevoir, à tort ou à raison, que vous me quittiez tristement ce matin. Vous m'avez pris la main malgré moi, je viens vous demander de me donner la vôtre. Je vous ai refusé un baiser, le voilà. {Klle l'embrasse.) Maintenant, vous m'avez dit que vous seriez bien aise de causer de bonne amitié. Asseyezvous là, et causons. (Elle s'assoit)

PERDICAN

Avais-je fait un rêve, ou en fais-je un autre en ce moment ?

CAMILLE

Vous avez trouvé singulier de recevoir un billet de moi, n'est-ce pas ? Je suis d'humeur changeante; mais vous m'avez dit ce matin un mot très ;uste : « Puisque nous nous quittons, quittons-nous bons amis. » Vous ne savez pas la raison pour laquelle je pars, et je viens vous la dire :

je vais prendre le voile.

PERDICAN

Est-ce possible? Est-ce toi, Camille, que je vois dans cette fontaine, assise sur les marguerites comme aux jours d'autrefois ?

CAMILLE

Oui, Perdican, c'est moi. Je viens revivre un quart d'heure de la vie passée. Je vous ai paru brusque et hautaine ; cela est tout simple, j'ai renoncé au monde. Cependant, avant de le quitter, je serais bien aise d'à-

voir votre avis. Trouvez-vous que j'aie raison de me faire religieuse ?

Ne m'interrogez pas là-dessus, car je ne me ferai jamais moine.

CAMILLE

Depuis près de dix ans que nous avons vécu éloignés Tun de l'autre, vous avez commencé l'expérience de la vie. Je sais quel homme vous êtes, et vous devez avoir beaucoup appris en peu de temps avec un cœur et un esprit comme les vôtres. Ditesmoi, avez-vous eu des maîtresses ?

PERDICAN

Pourquoi cela?

CAMILLE

Répondez-moi, je vous en prie, sans modestie et sans fatuité.

PERDICAN

J'en ai eu.

CAMILLE

Les avez-vous aimées?

PERDICAN

De tout mon cœur?

CAMILLE

Où sont-elles maintenant? Le savez-vous?

PERDICAN

Voilà, en vérité, des questions singulières. Que voulez- vous que je vous dise?

Je ne suis iii leur mari ni leur frère ; elles sont allées où bon leur a semblé.

Il doit nécessairement y en avoir une que vous ayez préférée aux autres. Combien

ACTE II, SCÈNE V

de temps avez-vous aimé celle que vous avez aimée le mieux ?

PERDICAN

Tu es une drôle de fille ! Veux-tu te faire mon confesseur?

CAMILLE

C'est une grâce que je vous demande, de me répondre sincèrement. Vous n'êtes point un libertin, et je crois que votre cœur a de la probité. Vous avez dû inspirer l'amoiur, car vous le méritez,

et vous ne vous seriez pas livré à un caprice. Répondez-moi* je vous en prie.

PERDICAN

Ma foi, je ne m'en souviens pas.

Camille Connaissez-vous un homme qui n'ait aimé qu'une femme?

PERDICAN

Il y en a certainement.

CAMILLE

Est-ce un de vos amis? Dites-moi son nom.

Je n'ai pas de nom à vous dire, mais je crois qull y a des hommes capables de n'aimer qu'une fois.

CAMILLE

Combien de fois un honnête homme peutil aimer?

PERDICAN

Veux-tu me faire réciter xme litanie, ou récltes-tu toi-même un catéchisme ?

CAMILLE

Je voudrais m'instruire et savoir si j'ai tort ou raison de me faire religieuse. Si je

T:uâ épou.'î;!!^, ce deTTlez-vr^^is pris reçondT'i avili fiviji-viiiiie à w;*û.-d5 nie:5- ij'^esTLL-jas^ en me ni'>aa:ôr Taure oœ-

tit i ii;i- Je voias es'ume beaiiccap ei je voiis crot5. p-xr votre eiL^catLoa et p;ir vù^re navire. 5'içerleiir à ûeaiicnnp d'cuitres iuimrneîy^ Je à^iïs fâcâèe çfie Toiii ne vons s^Di-^eniex p-l-is de ce c^rie je v-i'Hâ «iem.-in'le> Peiii:-:ècre ':r^ ea tous cqqnai-déacû rnieux je meWharciirais^

O-l veTix-tcL ea venir "î Parle; je répondraL

FipoTidez doTic à ma première qnestioiu Ai- je* raiâoa de rester aa. cou. vent!

<:4¥TT,rgr Je ferais donc mieox de tous épouser*

PEaDIili3P

Si le curé de Totre paroisse soufflait sur un verre d'eau et vous disait que c'est un verre de vin. Le boinez-vous comme tel?

perdeca:? Non.

c^vrrr.r.K

Si le curé de votre pan'>isse soufCait sur vous et me disait que vous m'aimerez toute voire vie, aurais-je raison de le croire ?

PERDICAX

Oui et non.

CAMILLE

Que me conseilleriez-vous de faire le jour où je verrais que vous ne m'aimez plus?

ACTE 11, SCÈNE V

PERDIGAN

De prendre un amant.

CAMILLE

Que ferai-je ensuite le jour où mon amant ne m'aimera plus ?

PERDIGAN

Tu en prendras un autre.

CAMILLE

Combien de temps cela durera-t-il?

PERDIGAN

Jusqu'à ce que tes cheveux soient gris, et alors les miens seront blancs.

Savez-vous ce que c'est que les cloîtres, Perdican? Vous êtes-vous jamais assis un jour entier sur le banc d'un monastère de femmes?

PERDIGAN

Oui, je m'y suis assis.

CAMILLE

J'ai pour amie une sœur qui n'a que trente ans, et qui a eu cinq cent mille livres de revenu à l'âge de quinze ans. C'est la plus belle et la plus noble créature qui ait marché sur terre. Elle était

pairesse du parlement et avait pour mari un des hommes les plui distingués de France. Aucune des nobles facultés humaines n'était restée sans culture en elle, et, comme un arbrisseau d'une sèv(choisie, tous ses bourgeons avaient donne des ramures. Jamais l'amour et le bonheur ne poseront leur couronne fleurie sur un front plus beau. Son mari l'a trompée; elle a aimé un autre homme, et elle se meurt de désespoir.

Gela est possible.

CAMILLE

Nous habitons la même cellule, et j'ai passé des nuits entières à parler de ses malheurs; ils sont presque devenus les miens ; cela est singulier, n'est-ce pas ? Je ne sais trop comment cela se fait. Quand elle me pariait de son mariage, quand elle me peignait d'abord l'ivresse des premiers jours, puis la tranquillité des autres, et comme enfin tout s'éiait envolé; comme elle était assise le soir au coin du feu, et lui auprès de la fenêtre, sans se dire un seul mot; comme leur amour avait langui, et comme tous les efforts pour se rapprocher n'aboutissaient qu'à des querelles ; comme une figure étrangère est venue peu à peu se placer entre eux et se glisser dans leurs souffrances ; c'était moi que je voyais agir tandis qu'elle parlait. Quand elle disait: « Là, j'ai été heureuse, » mon cœur bondissait; et quand elle ajoutait : « Là, j'ai pleuré, » mes larmes coulaient. Mais figurez-vous quelque chose de plus singulier encore :

j'avais fini par me créer une vie imaginaire; cela a duré quatre ans ; il est inutile de vous dire par combien de réflexions, de retours sur moi-même tout cela est venu. Ce que je voulais vous ra-

conter comme une curiosité, c'est que tous les récits de Louise, toutes les fictions de mes rêves portaient votre ressemblance.

PERDICAN

Ma ressemblance, à moi?

CAMILLE

Oui, et cela est naturel : vous étiez le

ACTE II, SCÈNE V

seul homme que j'eusse connu. En vérité, je vous ai aimé, Perdican.

pebdicân

Quel âge as-tu, Camille ?

CAMILLE

Dix-huit ans.

PERDICAN

Continue, continue ; j'écoute.

CAMILLE

Il y a deux cents femmes dans notre couvent ; un petit nombre de ces femmes ne connaîtra jamais la vie, et tout le reste attend la mort. Plus d'une parmi elles sont sorties du monastère comme j'en sors aujourd'hui, vierges et pleines d'espérances.

Elles sont revenues, peu de temps après, vieilles et désolées. Tous les jours il en meurt dans nos dortoirs, et tous les jours il en vient de nouvelles prendre la place des mortes sur les matelas de crin. Les étran-

fers qui nous visitent adrhirent le calme et ordre de la maison; ils regardent attentivement la blancheur de nos voiles; mais ils se demandent pourquoi nous les rabaissons sur nos yeux. Que pensez-vous de ces femmes, Perdican? Ont-elles tort, ou ontelles raison?

; PERDICAN

Je n'en sais rien.

CAMILLE

Il s'en est trouvé quelques-unes qui m'ont conseillé de rester vierge. Je suis bien aise ,*de vous consulter Croyez-vous que ces femmes-là auraient mieux fait de prendre un amant et de me conseiller d'en faire autant?

Je n'en sais rien.

CAMILKE

Vous aviez promis de me répondre.

PERDICAN

J'en suis dispensé tout naturellement : je ne crois pas que ce soit toi qui paries.

CAMILLE

Cela se peut; il doit y avoir dans toutes mes idées des choses très ridicules. Il se peut bien qu on m'ait fait la leçon, et que je ne sois qu'un perroquet malappris. Il y a dans la galerie un petit tableau qui représente un moine courbé sur un missel; à travers les barreaux obscurs de sa cellule glisse un faible rayon de soleil, et on aperçoit une locanda italienne, devant laquelle danse un chevrier. Lequel de ces deui^ hommes estimez-vous davantage?

p'erdican

Ni l'un ni l'autre et tous les deux. Ce sont deux hommes de chair et d'os ; il y en a un qui lit et un autre qui danse; je n'y vois pas autre chose. Tu as raison de te faire religieuse.

CAMILLE

Vous me disiez non, tout à l'heure.

PERDICAN

Ai-je dit non? Cela est possible.

Ainsi vous me le conseillez !

PERDICAN

Ainsi tu ne crois à rien?

GT^ II, SCÈNE /,<f

ACT^E II, SCÈNE /,<r 109

CAMILLE

Lève la tête, Perdican? Quul est rhomme qui ne croit à rien?

PERDICAN, 5e levant.

En voilà un; je ne crois pas à la vie immortelle. — Ma .iieur cliérie, les religieuses t'ont donné leur ex^ience; mais, crois-moi, ce n'est pas la tienne; tu ne mourras pas sans aimer.

CAMILLE

Je veux aimer, mais je ne veux pas souf^ frir; je veux aimer d'un amour éternel, et faire des serments qui ne se violent pas.

Voilà mon amant. {Elle montre son crucifix.)

PERDICAN

Cet amant-là n'exclut.pas les autres.

CAMILLE

Pour moi, du moins, il les exclura. Ne souriez pas, Perdican I II y a dix ans que ne je vous ai vu, et je pars demain. Dans dix autres années, si nous nous revoyons, nous en reparlerons. J'ai voulu ne pas rester dans votre souvenir comme une froide statue; car Tinsensibilité mène au point où j'en suis. Ecoutez-moi : retournez à la vie, et, tant que vous serez heureux, tant que vous aimerez comme on peut aimer sur la terre, oubliez votre sœur Camille; mais, s'il vous arrive jamais d'être oublié ou d'oublier vous-même, si l'ange de l'espérance vous abandonne, lorsque vous serez seul avec le vide dans le cœur, pensez à moi qui prierai pour vous.

PERDICAN

Tu' es une orgueilleuse; prends garde à toi.

Pourquoi ?

PERDICAN

TU as dix-huit ans, et tu ne crois pas à l'amour !

^ CAMIiTLE

Y croyez-VBus, vous qui parlez? vous voilà courba près de moi avec des genoux "-<illise,^nt usés sur les tapis de vos maîtressos, et vous n'en savez plus le nom.

Vous avez pleuré des larmes de joie et de* larmes de désespoir; mais vous saviez que l'eau des sources est plus constante que vos larmes» et qu'elle serait toujours là pour laver vos paupières gonflées. Vous faites votre métier de jeune homme, et vous souriez quand on vous parle de femmes désolées; vous ne croyez pas qu'on puisse mourir d'amour, vous qui vivez et qui avez' aimé. Qu'est-ce donc que le monde? Il me semble que vous dev^z cordialement mépriser les femmes qui vous prennent tel que vous êtes, et qui chassent leur dernier amant pour vous attirer dans leurs bras avec les baisers d'un autre sur les lèvres.

Je vous demandais tout à l'heure si vous aviez aimé ; vous m'avez répondu comme un voyageur à qui l'on demanderait s'il a été en Italie ou en Allemagne, et qui dirait : « Oui, j'y ai été; » puis qui penserait à aller en Suisse, ou dans le premier pays venu. Est-ce donc une monnaie que votre amour pour qu'il puisse passer ainsi de main en main jusqu'à la mort? Non, ce n'est pas même une monnaie; car la plus mince pièce d'or vaut mieux que vous, et dans quelques mains qu'elle passe, elle garde son effigie.

ACTB II, SCENE y

^ERDIGAN

Que tu es belle, Camille, lorsque ^ ,

s'animent l ^s prend

Oui, je suis belle, je le sais. Lc^ç .--.

menteurs ne m'apprendront rien;^|lif^;;", ncnne qui coupera mes cheveu ^g":^^^^ peut-être de sa mutilation; mais * *v?m?* changeront pas en bagues et en ir^rAv pour courir les boudoirs ; il n'en man5„ pas un seul sur ma tête lorsque le îtJc .

passera; je ne veux qu'un coup de ciseau, et, quand le prêtre qui me bénira me mettra aa doigt l'anneau d'or de mon époux écleste, la in^fibeLde cheveux que je lui donnerai .

pourra lui servir de manteau.

PERDICAN

Tu es en colère, en vérité.

CAMILLE

J'ai eu tort de parler; j'ai ma vie entière sur mes lèvres. Perdican ! ne raillez pas, tout cela est triste à mourir.

PERDICAN

Pauvre enfant, je te laisse dire, et j'ai bien envie de te répondre un mot. Tu me parles d'une religieuse qui paraît avoir eu sur toi une influence funeste ; tu dis qu'elle a été trompée, qu'elle a trompé elle-même et qu'elle est désespérée. Es-tu sûre que, si son

mari ou son amant revenait lui tendre la main à travers la grille du parloir, elle ne lui tendrait pas la sienne?

CAMILLE

Qu'est-ce que vous dites? J'ai mal entendu.

,,o^*^^ ont

ilO ON A NE BADINE PAS AVEC L' AMOUR PERDICAN

PourauOi*^® que, si son mari ou son amant lui dire de souffrir encore, elle t non?

TU as di> CAMILLE

Tamour I)is.

PERDICAN

Y croy^ deux cents femmes dans ton movoilà cro, et la plupart ont au fond du cœir ^li^se jlessures profondes; elles te les oat toucher, et elles ont coloré ta pensée virginale des gouttes de leur sang. ElUs ont vécu, n'est-ce pas? et elles t'ont mont]jé avec horreur la route de leur vie; tu V^ signée devant leurs cicatrices comme devant les plaies de Jésus ; elles t'ont fait une place dans leur procession lugubre, et tu te serreg contre ces corps décharnés avec une crainte religieuse, lorsque tu vois passer un homme.

Es-tu sûre que si Thomme qui passe était celui qui les a trompées, celui pour qui elles pleurent et elles souffrent, celui qu'elles maudissent en priant Dieu, es-tu sûre qu'en le voyant elles ne briseraient pas leurs chaînes pour courir à leurs malheurs passés, et pour presser leurs poitrines sanglantes sur le poignard qui les a meurtries?

O mon enfant! sais-tu les rêves de ces femmes qui te disent de ne pas rêver?

Sais-tu quel nom elles murmurent quand les sanglots qui sortent de leurs lèvres font trembler Thostie qu'on leur présente? Elles qui s'asseoient près de toi avec leurs têtes branlantes pour verser dans ton oreille leur vieillesse flétrie, elles qui sonnent dans les ruines de ta jeunesse le tocsin de leur désespoir, et font sentir à ton sang vermeil la fraîcheur de leurs tombes, sais-tu qui elles Sont

ACTE II JSCÈWE V

CAMILLE

Vous me faites pew; la colère vous prend * aussi. ; i

PE3K>ICAN

Sais-tu ce que c'efit que des nonnes, mjgi-^ heureuse fille? Elijls qui te représen^nt Tamour des hommes comme un menso;nge^ savent-elles qu'il y} a pis encore, le ihensonge de Tamouf divin? Savent-elle^ que c'est un crime qu'elles font, de venir chuchoter à une vierge des paroles de femme?

Ah I comme elles t'ont fait la leçon ! Comme j'avais prévu tout cela quand tu t'es arrêtée devant le portrait de notre vieille tante I Tu voulais partir sans me serrer la main ; tu ne voulais revoir ni ce bois, ni cette pauvre petite fontaine qui nous regarde tout en larmes; tu reniais les jours de ton enfance, et le masque de plâtre que les nonnes t'ont placé sur les joues me refusait un baiser de

frère; mais ton cœur a battu; il a oublié sa leçon, lui qui ne sait pas lire, et tu es revenue t'asseoir sur l'herbe où nous voilà. Eh bien! Camille, ces femmes ont bien parlé, elles t'ont mise dans le vrai chemin; il pourra m'en coûter le bonheur de ma vie ; mais disleur cela de ma part : le ciel n'est pas pour elles.

CAMILLE

Ni pour moi. n'est-ce pas?

Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et, lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds-leur ce que je vais te dire : « Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont per-

Mes, artificieuses, vabiteuses, curieuses et

dépravées ; le mondé n'est qu'un égout

sans fond où les phoqt^es les plus informes

rampent et se torden • sur des montagnes

de fange; mais il y a^âu monde ime chose

iéifgtote et sublime, c'e^ l'union de deux de

ce^êtres si imparfaits pt si affreux. On est

souvent trompé en anlour, souvent blessé

et souvent malheure u^; mais on aime, et,

{ quanv on est sur le bbrd de sa tombe, on

\ se reôpurne pour regarder en arrière, et on

; se ditYOl^ souffert souvent, je me suis

» tronipé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est

•. » moi qui ai vécu, et non pas im être fac-

» tice créé par mon orgueil et mon ennui. »

^ (Il sort.)

CAMILLE

Je leur dirai.

ACTE TROISIEME

SCËNE PREMIÈRE

Deyant le château.

LE BARON et MAITRE BLAZIUS, entï-aîte.

LE BARON

Indépendamment de votre ivrognerie, vous êtes un bélître, maître Blazius. Mes valets vous volent entrer furtivement dans l'office, et, quand vous êtes convaincu d'avoir volé mes bouteilles de la manière la plus pitoyable, vous croyez vous justifier en accusant ma nièce d'une correspondance secrète.

MAITRE BLAZIUS

Mais, Monseigneur, veuillez vous rappeler...

ACTE Iir, SCÈNE II

LE BARON

Sortez, monsieur l'abbé, et ne reparaissez

jamais devant moi; il est déraisonnable

d'agir comme vous le faites, et ma gravité

m'oblige à ne vous pardonner de ma vie.

(Il sort; maître Blazius le suit,)

PERDIGAN, entrant.

Je voudrais bien savoir si je suis amoureux. D'un côté, cette manière d'interroger tant soit peu cavalière, pour une fille de dix-huit ans ; d'un autre, les idées que ces nonnes lui ont fourrées dans la tête auront de la peine à se corriger. De plus, elle doit partir aujourd'hui. Diable! je l'aime, cela est sûr. Après tout, qui sait? peut-être elle répétait une leçon, et d'ailleurs il est clair cnrelle ne se soucie pas de moi. D'une autre part, elle a beau être jolie, cela n'empêche pas qu'elle n'ait des manières beaucoup trop décidées, et un ton trop brusque. Je n'ai qu'à n'y plus penser; il est clair que je ne l'aime pas. Cela est certain qu'elle est jolie; mais pourquoi cette conversation d'hier ne veut-elle pas me sortir de la tête? En vérité, j'ai passé la nuit à radoter. Où vais-je donc?— Ah I je vais au village. [Il sort,)

SCÈNE n

Un chemin.

MAITRE BRIDAINE, entrant.

Que font-ils maintenant? Hélas! voilà midi. — Ils sont à table. Que mangent-ils?

Que ne mangent-ils pas ? J'ai vu la cuisinière traverser le village avec un énorme dindon. L'aide portait les truffes, avec un panier de raisin.

MAITRE BLAZIUS, entrant,

O disgrâce imprévue ! me voilà chassé du château, par conséquent de la salle à manger. Je ne boirai plus le vin de l'office,

MAITRE BRIDAINE

Je ne verrai plus fumer les plats; je ne chauit'erai plus au feu delà noble cheminée mon ventre copieux.

MAITRE BLAZIUS

Pourquoi une fatale curiosité m'a-t-elle poussé a écouter le dialogue de dame Pluche et de la nièce ? Pourquoi ai-je rapporté au baron tout ce que j'ai vu ?

MAITRE BRIDAINE

Pourquoi un vain orgueil m'a-t-il éloigné de ce dîner honorable, où l'étais si bien accueilli ? Que m'importait d'être à droite ou à gauche?

MAITRE BLAZIUS

Hélas ! j'étais gris, il faut en convenir, lorsque j'ai fait cette folie.

ILAITRE BRIDAINE

Hélas ! le vin m'avait monté à la tête quand j'ai conmiis cette imprudence,

MAITRE BLAZIUS

Il me semble que voilà le curé.

MAITRE BRIDAINE

C'est le gouverneur en personne.

MAITRE BLAZIUS

Oh! ohl monsieur le curé, que faitesvous là?

MAITRE BRIDAINE

Moi! je vais dîner. N'y venez-vous pas?

ACTE III, SCÈNE II

MAITRE BLAZIUS

Pas aujourd'hui. Hélas ! maître Bridaine, intercédez pour moi ; le baron m'a chassé.

J'ai accusé faussement M"« Camille d'avoir une correspondance secrète, et cependant Dieu m'est témoin que j'ai vu ou que j'ai cru voir dame Pluche dans la luzerne. Je suis perdu, monsieur le curé.

MAITRE BRIDAINE

Que m'apprenez -vous là?

MAITRE BLAZIUS

Hélas I hélas I la vérité. Je suis en disgrâce complète pour avoir volé une bouteille.

MAITRE BRIDAINE

Que parlez-vous, messire, de bouteilles volées a propos d'ime luzerne et d'une correspondance ?

MAÎTRE BLAZIUS

Je vous supplie de plaider ma cause. Je suis honnête, seigneur Bridaine. O digne seigneur Bridaine, je suis votre serviteur I

MAITRE BRIDAINE, à part.

O fortune ! est-ce un rêve ? Je serai donc assis sur toi, ô chaise bienheureuse !

Je vous serai reconnaissant d'écouter mon histoire, et de vouloir bien m'excuser, brave seigneur, cher curé.

MAITRE BRIDAINE

Cela m'est impossible, monsieur; il est \ midi sonné, et je m'en vais dîner. Si le ^ baron se plaint de vous, c'est votre affaire. Je

n'intercède point pour im ivrogne. (i part) Vite, volons à la grille ; et toi, mon ventre, arrondis -toi. (Il sort en courant.)

118 ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOu'r MAITRE BLAZIUS, Seul.

Misérable Pluche, c'est toi qui ^payeras pour tous ; oui, c'est toi qui es la cause de ma ruine, femme déhontée, vile entt-emet-/ teuse, c'est à toi que je dois cette disgrâce./ G sainte Université de Paris I on me traite d*ivrogne! Je suis perdu si je ne saisis une lettre, et si je ne prouve au baron que sa nièce a une correspondance. Je l'ai vue ce matin écrire à son bureau. Patience ! voici du nouveau. {Passe dame Pluche portant une lettre.) Pluche, donnez-moi cette lettre.

DAME PLUCHE

Que signifie cela? C'est une lettre de ma maîtresse que je vais mettre à la poste au village.

MAITRE BLAZIUS

Donnez-la-moi, ou vous êtes morte.

DAME PLUCHE

Moi, morte 1 morte I Marie, Jésus, vierge et martyr!

MAITRE BLAZIUS

Gui, morte, Pluche; donnez-moi ce papier. {Ils se battent.)

PERDICAN, entrant.

Qu'y a-t-il? Que faites -vous, Blaziusî Pourquoi violenter cette femme ?

DAME PLUCHE

Rendez-moi la lettre. Il me Ta prise, seigneur, justice l

MAITRE BLAZIUS

C'est ime entremetteuse, seigneur. Cette lettre est un billet doux.

ACTE III, SGÈNE II

DAME PLUCHE

C'est une lettre de Camille, seigneur, de votre fiancée.

MAITRE BLAZIUS

C'est un billet doux, à un gardeur de dindons.

DAME PLUCHE

Tu en as menti, abbé. Apprends cela de moi.

PERDICAN

Donnez-moi cette lettre; je ne comprends rien à votre dispute; mais, en qualité de fiancé de Camille, je m'arroge le droit de la lire. {Il lit.) « A la sœur Louise, au couvent de ***. » (.4 part.) Quelle maudite curiosité me saisit malgré moi ! Mon cœur bat

avec force, et je ne sais ce que j'éprouve. — Retirez-vous, dame Pluche; vous êtes une digne femme et maître Blazius est un sot.

Allez dîner; je me charge de remettre cette lettre à la poste.

(Maître Blazius et dame Pluche sortent)

PERDICAN, seul.

Que ce soit un crime d'ouvrir une lettre, je le sais trop bien pour le faire. Que peut dire Camille à cette sœur? Suis-je donc amoureux? Quel empire a donc pris sur moi cette singnilière fille, pour que les trois mots écrits sur cette adresse me fassent trembler la main? Cela est singulier; Blazius, en se débattant avec la dame Pluche, a fait sauter le cachet. Est-ce un crime de rompre le pli? Bon, je n'y changerai rien.

(Il ouvre la lettre et lit.) « Je pars aujour- » d'hui, ma chère, et tout est arrivé comme » je l'avais prévu. C'est une terrible chose; » mais ce pauvre jeune homme a le poi- » gnard dans le cœur; il ne se consolera

» pas de m'avoir perdue. Cependant j'ai -> fait tout au monde pour le dégoûter de » moi. Dieu me pardonnera de l'avoir ré- » duit au désespoir par mon refus. Hélas !

» ma chère, que pouvais-je y faire? Priez » pour moi ; nous nous reverrons demain, » et pour toujours. Toute à vous du meil- » leur de mon âme. — Camille. »

Est-il possible? Camille écrit cela? C'est de moi qu'elle parle ainsi 1 Moi au désespoir de son refus ! Eh ! bon Dieu ! si cela était vrai, on le verrait bien; quelle honte peut-il y avoir à aimer? Elle a fait tout au monde pour me dégoûter, dit-elle, et j'ai le poignard

dans le cœur? Quel intérêt peutelle avoir à inventer un roman pareil?

Cette pensée que j'avais cette nuit est-elle donc vraie? O femmes! Cette pauvre Camille a peut-être une grande piété ! c'est de bon cœur qu'elle se donne à Dieu, mais elle a résolu et décrété qu'elle me laisserait au désespoir. Cela était convenu entre les bonnes amies avant de partir du couvent.

On a décidé que Camille allait revoir son cousin, qu'on le lui voudrait faire épouser, qu'elle refuserait, et que le cousin serait désolé. Cela est si intéressant, une jeune fille qui fait à Dieu le sacrifice du bonheur d'un cousin! Non, non, Camille, je ne t'aime pas, ie ne suis pas au désespoir, je n'ai pas le poignard dans le cœur, et je te le prouverai. Oui, tu sauras que j'en aime une autre avant de partir d'ici. Hoîàl brave homme! (Entre un paysan.) Allez au château; dites à la cuisine qu'on envoie un valet porter à M»i« Camille le billet que voici. Jl écrit.)

LE PAYSAN

Oui, monseigneur, {il sort.)

ACTE III, SCÈNE III

PSRDIGâN

Maintenant à l'autre. Ah ! je suis au désespoir ! Holà ! Rosette, Rosette I (Il ftappe à une porte.)

ROSETTE, ouvrant.

C'est vous, Monseigneur ! Entrez, ma mère y est.

PERDIGAN

Mets ton plus beau bonnet. Rosette, et viens avec moi.

ROSETTE

Où donc?

PERDIGAN

Je te le dirai ; demande la permission à ta mère, mais dépêche-toi.

ROSETTE

Oui, Monseigneur. {Elle entre dans la maison.)

PERDIGAN

J'ai demandé un nouveau rendez-vous à Camille, et je suis sûr qu'elle y viendra ; mais, par le ciel, elle n'y trouvera pas ce qu'elle compte y trouver. Je veux faire la cour àk Rosette devant Camille elle-même.

SC&NE III

Le petit bois.

CAMILLE et LE PAYSAN, entrant.

LE PAYSAN

Ohl Mademoiselle, je vais au château porter une lettre pour vous; faut-il que ie vous la donne, ou que je la remette à la cuisine, comme l'a dit le seigneur Perdican?

CAMILLE

Donne-la-moi,

LE PAYSAN

Si VOUS aimez mieux que je la porte au château, ce n'est pas la peme de m'attarder?

CAMILLE

Je te dis de me la donner.

LE PAYSAN

Ce qui vous plaira. {Il donne la lettre.)

CAMILLE

Tiens, voilà pour ta peine.

LE PAYSAN

Grand merci; je m'en vais, n'est-ce pas?

CAMILLE

Si tu veux.

LE PAYSAN

Je m'en vais, je m'en vais. (Il sort.) CAMILLE, lisant.

Perdican me demande de lui dire adieu, avant de partir, près de la petite fontaine où je l'ai fait venir hier. Que peut-il avoir à me dire ? Voilà justement la fontaine, et je suis toute portée. Dois-je accorder ce second rendez-vous ? Ah I [Elle se cacke derrière un arbre.) Voilà Perdican qui approche avec Rosette, ma sœur de lait. Je suppose qu'il va la quitter; je suis bien aise de ne pas avoir l'air d arriver la première. {Entrent Perdican et Rosette, qui s'assoient.) CAMILLE, cachée^ à part.

Que veut dire cela ? Il la fait asseoir près de lui? Me demande-t-il un rendez-vous pour y venir causer avec une autre? Je suis curieuse de savoir ce qu'il lui dit.

PERDICAN, à haute voix, de manière que Camille l'entende.

Je t'aime. Rosette I toi seule au monde tu

ACTE III, SCÈNE III

n'as rien oublié de nos beaux jours passés; toi seule tu te souviens de la vie qui n'est

§lus ; prends ta part de ma vie nouvelle ; onne-moi ton cœur, chère enfant ; voilà le gage de notre amour. (Il lui pose sa chaîne sur le cou.)

ROSETTE

Vous me donnez votre chaîne d'or?

PERDICAN

Regarde à présent cette bague. Lève-toi et approchons-nous de cette fontaine. Nous vois- tu tous les deux, dans la source, appuyés l'vn sur l'autre? Vois tu tes beaux yeux près des miens, ta main dans la mienne? Regarde tout cela s'effacer. [Il jette sa bague dans Veau.) Regarde comme notre image a disparu; la voilà qui revient peu à peu ; l'eau qui s'était troublée reprend son équilibre ; elle tremble encore ; de grands cercles noirs courent à sa surface ; patience, nous reparaissons; déià je distingue de nouveau tes bras enlacés dans les miens; encore une minute, et il n'y aura plus une ride sur ton joli visage ; regarde ! c'était une bague que m'avait donnée Camille.

CAMILLE, à part.

Il a jeté ma bague dans l'eau I ^ '

PERDICAN

Sais-tu ce que c'est que l'amour. Rosette?

Ecoute I le vent se tait ; la pluie du matin roule en perles sur les feuilles séchées que le soleil ranime. Par la lumière du ciel, par le soleil que voilà, je t'aime ! Tu veux bien de moi, n est-ce pas? On n'a pas flétri ta jeunesse. On n'a pas infiltré dans ton sang vermeil les restes d'un sang affadi I Tu ne veux pas te faire religieuse; te voilà jeune et belle dans les bras d'un jeune homme.

O Rosette, Rosette ! sais-tu ce que c'est que Tamour?

ROSETTE

Hélas! monsieur le docteur, je vous aimerai comme je pouiTai.

PERDIGAN

Oui, comme tu pourras ; et tu m'aimeras mieux, tout docteur que je suis et toute paysanne que tu es, que ces ï)âles statues, fabriquées par les nonnes, qui ont la tête à la place du cœur, et qui sortent des cloîtres pour venir répandre dans la vie l'atmosphère humide de leurs cellules; tu ne sais rien; tu ne lirais pas dans un livre la

Frière que ta mère rapprend, comme elle a apprise de sa mère; tu ne comprends même pas le sens des paroles que tu ré-

Sètes quand tu t'agenouilles au pied de ton t; mais tu comprends bien que tu pries, et c'est tout ce qu'il faut à Dieu.

ROSETTE

Comme vous me parlez, Monseigneur!

PERDIGAN

Tu ne sais pas lire, mais tu sais ce aue disent ces bois et ces prairies, ces tièaes rivières, ces beaux champs couverts de moissons, toute cette nature splendide de jeunesse. Tu reconnais tous ces milliers de frères, et moi pour l'un d'entre eux ; lèvetoi, tu seras ma femme; et nous prendrons racine ensemble dans la sève du monde tout-puissant. {IL sort avec Rosette,)

SGfiNE IV

LE CHŒUR, entrant.

Il se passe assurément quelque chose d'étrange au château ; Camille a refusé d'é-

ACTE m, SCÈNE IV

pouser Perdican ; elle doit retourner aujourd'hui au couvent dont elle est venue.

Mais je crois que le seigneur son cousin s'est consolé avec Rosette. Hélas ! la pauvre fille ne sait pas quel danger elle court en écoutant les discours d'un Jeune et galant seigneiu*.

DAME PLUCHE, entrant. , .

Vite, vite, qu'on selle mon âne! •' ^ -'^ '

LE CHŒUR

Passerez-vous comme un songe léger, ô vénérable dame? Allez-vous si promptement enfpurçtier derechef cette pauvre> bête qm est si triste de vous porter 7

DAME PLUCHE

Dieu merci, chère canaille, je ne mourrai pas ici.

LE CHOBUR

Mourez au loin, Pluche, ma mie ; mourez inconnue dans un caveau malsain. Nous ferons des vœux pour votre respectable résurrection.

DAME PLUCHE

Voici ma maîtresse qui s'avance. (A Camille, qui entre.) Chère Camille, tout est nrêt pour notre départ ; le baron a rendu ses comptes, et mon âne est bâté«

CAMILLE

Allez au diable, vous et votre âne I je ne partirai pas aujourd'-hui. {Elle sort.)

LE CHGEUR

Que veut dire ceci? Dame Pluche est

Sale de terreur ; ses faux cheveux tentent e se hérisser, sa poitrine siffle avec force et ses doigts s'allongent en se crispant.

DAME PLUCHE

Seigneur Jésus I Camille a iurél [Elle sort.)

SCÈNE Y LE BARON et MAITRE BRIDAINE, entrant

MAITRE BBIDAINE

Seigneur, il faut que je vous parle en

garticulier. Votre fils fait la cour à une lie du village.

LE BARON

C'est absurde, mon ami.

MAITRE BRIDAINE

Je rai vu distinctement passer dans la bruyère en lui donnant le bras; il se penchait à son oreille et lui promettait de répouser.

LE BARON

Cela est monstrueux.

MArrRE BRIDAINE

Soyez-en convaincu ; il lui a fait im présent considérable, que la petite a montré à sa mère.

LE BARON

O ciel! considérable, Bridaine? En quoi considérable ?

MAITRE BRIDAINE

Pour le poids et pour la conséquence.

C'est la chaîne d'or qu'il portait à son bonnet.

LE BARON

Passons dans mon cabinet; je ne sais à quoi m'en tenir. {Ils sortent,)

ACTE m, SCÈNE VI

DAME PLUGHE

Oui, mon enfant! il s'est chargé de la mettre à la poste.

CAMILLE

Allez au salon, dame Pluche, et faitesmoi le plaisir de dire à Perdican que je l'attends ici. (Dame Pluche sort) Il a lu ma lettre,

cela est certain; sa scène du bois est une vengeance, comme son amour pour Rosette. Il a voulu me prouver qu'il en aimait une autre que moi, et jouer Tindifférence malgré son dépit. Est-ce qu'il m'aimerait, par hasard? {Elle lève la tapisserie.) Es-tu là, Rosette?

ROSETTE, entrant

Oui, puis-je entrer?

CAMILLE

Ecoute-moi, mon enfant; le seigneur Perdican ne te fait-il pas la cour?

ROSETTE

Hélas 1 oui.

Que penses-tu de ce qu'il t'a dit ce matin?

ROSETTE

Ce inatin? Où donc?

CAMILLE

Ne fais pas l'hypocrite. — Ce matin, à la fontaine, dans le petit bois.

ROSETTE

Vous m'avez donc vue ?

CAMILLE

Pauvre innocente I Non, je ne t'ai pas vue. Il t'a fait de beaux discours, n'est-ce pas? Gageons qu'il t'a promis de t'épouser.

Comment le savez-vous?

CAMILLE

Qu'importe comment, je le sais ! Crois-tu à ses promesses, Rosette ?

BOSETTE

Comment n'y croirais-jepas? Il me tromperait donc? Pourquoi faire?

CAMILLE

Perdican ne t*épousera pas, mon enfant.

ROSETTE

Hélas ! je n'en sais rien.

CAMILLE

Tu l'aimes, pauvre fille ; il ne t'épousera pas, et la preuve, je vais te la donner; rentre derrière ce rideau, tu n'auras qu'à

Î)rêter l'oreille et à venir quand je t'appelerai. (Rosette sort.)

CAMILLE, seule.

Moi qui croyais faire \m acte de vengeance, ferais-je un acte d'humanité? La ëauvre fille a le cœur pris. (Entre Perdican.) lonjour, cousin, asseyez- vous.

PERDICAN

Quelle toilette, Camille I A qui en voulezvous?

CAMILLE

A vous, peut-être ; je suis fâchée de n'avoir pu me rendre au-rendez-vousque vous m'avez demandé ; vous aviez quelque chose à me dire ?

PERDICAN, à part.

Voilà, sur ma vie, un petit mensonge assez gros, pour un agneau sans tache;

ACTE m, SGÈKB Yl

je l'ai vue derrière un arbre écouter la conversation. {Haut.) Je n'ai rien à vous dire qu'un adieu, Camille; je croyais que vous partiez; cependant votre cheval est â. récurie, et vous n'avez pas Tair d'être en robe de voyage.

CAMILLE

J'aime la discussion; Je ne suis pas bien sûre de ne pas avoir eu envie de me quereller encore avec vous»

PERDICAN

A quoi sert de se quereller, qnand le raccommodement est impossible? Le plaisir des disputes, c'est de faire la paix»

camùle

Êtes-vous convaincu que Je ne veuille pas la faire?

PEBDIGAS

Ne raillez pas ; Je ne suis pas de force à vous répondre.

CAMILLE

Je voudrais qu'on me fît la cour ; je ne sais si c'est parce que j'ai une robe neuve, mais j'ai envie de m'amuser. Vous m'avez proposé d'aller au village, allons-y, Je veux jbien; mettons-nous en bateau; J'ai envie d'aller dîner sur l'herbe, ou de faire une

Î promenade dans la forêt. Fera-t-il clair de une, ce soir ? Cela est singulier, vous n'avez plus au doigt la bague que Je vous ai donnée?

PEBDIGAN

Je l'ai perdue.

C'est pour cela que Je l'ai trouvée ; tenez, Perdican, la voilà.

on xfi BADmx PAS Avsc l'amoub. 5

130 ON NE BADINE PAS AVEC L'aMOUR PERDICAN

Est-ce possible ? Où Tavez-vous trouvée?

CAMILLE

\ Vous regardez si mes mains sont mouil-

^ lées, n*est-ce pas ? En vérité, j'ai gât^ ma

^^robe de couvent pour retirer ce petit fcgLChet

■c "d'enfant de la fontaine. Voilà pourquoi Xen

ai mis une autre, et, je vous dis, cela m*a

changée ; mettez donc cela à votre doigt.

PERDICAN

Tu as retiré cette bague de Teau, Camille, au risque de te précipiter? Est-ce un songe?

La voilà ; c'est toi qui me la mets au doigt ! Ah I Camille, pourquoi me le rends-tu, ce triste gage d'un bonheur qui n'est plus?

Parle, coquette et imprudente fllle, pourquoi '^ars-tu? pourquoi restes- tu ? Pourquoi, dune leure à l'autre, changes-tu d'apparence et de couleur, comme la pierre de cette bague à chaque rayon du soleil ?

Connaissez-vous le cœur des femmes, ^erdican? Etes- vous sûr de leur incons- ;ance, et savez-vous si elles changent réellement de pensée en changeant quelquefois de langage ? Il y en a qui disent que non.

Sans doute, il nous faut souvent jouer un rôle, souvent mentir; vous voyez que je suis franche ; mais êtes-vous sûr que tout mente dans une femme, lorsque sa langue ment ? Avez- vous bien réfléchi à la nature de cet être faible et violent, à la riguemavec laquelle on le juge, aux principes qu'on lui impose ? Et qui sait si, forcée à tromper par le monde, la tête de ce petit être sans cervelle ne peut pas y prendre plaisir, et mentir quelquefois par passe-

hi

temps, par folie, comme elle ment par nécessité?

PERDICAN

Je n'entends rien à tout cela, et je ne mens jamais. Je t'aime, Camille, voila tout ce que je sais.

CAMILLE

Vous dites que vous m'aimez, et vous ne mentez jamais?

PERDICAN

Jamais.

En voilà une qui dit pourtant que cela vous arrive quelquefois. (Elle lève la tapisserie. — Rosette paniit au fond, évanouie sur une chaise.) Que répondrez-vous à cette enfant, Perdican, lorsqu'elle vous demandera •ompte de vos paroles ? Si vous ne mentez jamais, d'où vient donc qu'elle s'est évanouie en vous entendant dire que vous m'aimez? Je vous laisse avec elle; tâchez de la faire revenir. {Elle veut sortir.)

PERDICAN

Un instant, Camille, écoutez-moi.

CAMILLE

Que voulez- vous me dire ? c'est à Rosette qu'il faut parler. Je ne vous aime pas, moi ; je n'ai pas été chercher par dépit cette malheureuse enfant au fond de sa chaumière, pour en faire un appât, un jouet; je n'ai pas répété imprudemment devant elle des

paroles brûlantes adressées à une autre , je n'ai pas feint de jeter au vent pour elle le souvenir d'une amitié chérie; je ne lui ai pas mis ma chaîne au cou; je ne lui ai pas dit que je l'épouserais.

Écoutez-moi, écoutez-moi I

CAMILLE

N'as-tu pas souri tout à Theure quand je t'ai dit que je n'avais pu aller à la fontaine? Eh bien! oui, j'y étais et j'ai tout entendu; mais, Dieu m'en est témoin, le ne voudrais pas y avoir parlé comme toi. Que feras-tu de cette tUle-là, maintenant, quand elle viendra, avec tes baisers ardents sur les lèvres, te montrer en pleurant la blessure que tu lui as faite? Tu as voulu te venger de moi, n'est-ce pas, et me punir d'une lettre écrite à mon couvent? tu as voulu me lancer à tout prix quelque trait qui pût m'atteindre, et tu comptais pour rien que ta fiLôche empoisonnée travers&t cette enfant, pourvu qu'elle me frapp&t derrière elle. Je m'étais vantée de t'avoir inspiré quelque amour, de te laisser quelque regret. Cela t'a blessé dans ton noble orgueil ? Eh bien I apprendsle de moi, tu m'aimes, entends-tu : mais tu 'ipouseras cette fUle, ou tu n'es qu'un lâche!

PERDIGAN

Oui, je l'épousjerai.

CAMILLE

Et tu feras bien.

PERDIGAN

Très bien, et beaucoup mieux qu'en t'épousant toi-même. Qu'y a-t-il, Camille, qui t'échauffe si fort? Cette enfant s'est évanouie ; nous la ferons bien revenir, il ne faut pour cela qu'\m flacon de vinaigre; tu as voulu me prouver que j'avais menti une fois dans ma vie; cela est possible, mais je te trouve hardie de décider à quel instant. Viens, aide-moi à secourir Rosette. (Ils sortent.)

ACTE in, SCÈNE YII

Sd^KE YII

LE BARON ei CAMILLE

LE BAROM

Si cela se fait, je deviendrai Xou,

CAUlhLZ

Employez votre autorité.

LE BAROS

Je deviendrai fou ^ je refuserai mon consentement, voilà qui est certan.

CAMIIXS

Vous devriez lui parler et lui faire entendre raison.

LE BARON

Cela me jettera dans le désespoir pour tout le carnaval, et je ne paraîtrai paa une fois à la cour. C'est un mariage disproportion-

né. Jamais on n'a entendu parler d'épouser la sœur de lait de sa cousine; cela passe toute espèce de l)omes.

CAMILLE

Faites-le appeler, et dites-lui nettement que ce mariage vous déplaît. Croyez-moi, c^est ime folie, et il ne résistera pan.

LE BARON

Je serai vêtu de noir cet Ixiver, tenez-le pour assiu-é.

GAMn^LE

Mais parlez-lui, au nom du cleK Cest un coup de tète qu'il a fait; peut-être n'est-il déjà plus temps; s'il en a parlé, il le fera.

LE BARON

Je vais m'enfermer pour m'abandonner à ma douleur. Dites-lui, s'il me demande, que

je suis enfermé, et que je m'abandonne à ma douleur de le voir épouser une fille sans nom. {Il sort)

CAMILLE

Ne trouverai-ie pas ici un homme de cœur? En vérité, quand on en cherche, on est effrayé de sa solitude. (Entre Perdican.) £h bien ! cousin, à quand le mariage ?

PERDIGAN

Le plus tôt possible; j'ai déjà parlé au notaire, au curé et à tous les paysans.

CAMILLE

Vous comptez donc réellement que vous épouserez Rosette?

PERDIGAN

Assurément.

CAMILLE

Qu'en dira votre père ?

PEBDICAN

Tout ce qu'il voudra; il me plaît d'épouser cette fille : c'est une idée que je vous dois, et je m'y tiens. Faut-il vous répéter les lieux communs les plus rebattus sur sa naissance et sur la mienne? Elle est jeune et jolie, et elle m'aime ; c'est plus qu'il n'en faut pour être trois fois heureux. Quelle ait de l'esprit ou qu'elle n'en ait pas, j'aurais pu trouver pire. On criera, on raillera ; je m'en lave les mains.

CAMILLE

Il n'y a rien là de risible : vous faites très bien de l'épouser. Mais je suis fâchée pour vous d'une chose : c'est qu'on dira que vous l'avez fait par dépit.

PERDIGAN

Vous êtes fâchée de cela? Oh! que non.

ACTE III, SCÈNE Vil

CAMILLE

Si! j'en suis vraiment fâchée pour vous.

Cela fait du tort à un jeune homme, de ne pouvoir résister à un moment de dépit.

PERDICAN

Soyez-en donc fâchée ; quant à moi, cela m'est bien égal.

CAHILLE

Mais vous n'y pensez pas; c'est une fille de rien.

PERDICAN

Elle sera donc de quelque chose lorsqu'elle sera ma femme.

CAMILLE

Elle vous ennuiera avant que le * notaire ait mis son habit neuf et ses souliers pour venir ici; le cœur vous lèvera au repas de noces, et le soir de la fête vous lui ferez couper les mains et les pieds, comme dans tous les contes arabes, parce quelle sentira le ragoût. ^ > / co"

' PERDICAN

Vous verrez que non. Vous ne me connaissez pas ; quand une femme est douce et sensible, fraîche, bonne et belle, je suis capable de me contenter de cela, oui, en vérité, jusqu'à ne pas me soucier de savoir si elle parle latin.

CAMILLE

Il est à regretter qu'on ait dépensé tant d'argent pour vous l'apprendre ; c'est trois mille écus de perdus.

PERDICAN

Oui ; on aurait mieux fait de les donner aux pauvres.

136 ON NE BADINB PAS ATBC L'AHOUR CAMILLE

Ce sera vous qni yous en chargerez, du moins pour les pauvres d'esjnrit.

PENBlGAN

Et ils me donneront en échange le royaume des cieux, car il est k eux.

CAMnXB

Combien de temps durera cette plaisanterie?

PEBDIGAN

Quelle plaisanterie ?

Votre mariage avec Rosette.

PEBDIGAN

Bien peu de temps; Dieu n*a pas fait de rhomme une œuvre de durée : trente ou quarante ans» tout au plus.

Je suis curieuse de danser à vos noces l

PBBDIGAll

Écoutez-moi, Camille, voilà trn ton de nçc^ :sifli^e qui est hors de propos.

CAMILLE

Il me plaît trop pour que je le quitte.

PEBDIGAN

Je vous quitte donc vous-même, car j'en ai tout & Fheure assez.

GAMILLB

Allez- vous chez votre épousée?

PBRDICAN

Oui, j*y vais de ce pas.

ACTE m, 8cèHC Tn

CAMILLE

DoBBez-moi do&c le bras ; j*y vais aussi.

(Entre Rosette.)

PEBDXGAN

Te voilà, mon enfant I Viens, Je yeux te présenter â. mon père*

BOSETTBy te mettttni A genoux.

Monseigneur, je viens vous demander mie gr&ce. Tous les gens du village ^ qui j'ai parlé ce matin m'ont dit que vous aimiez votre cousine, et que vous ne m^'avez fait la cour que pour vous divertir tous deux; on se moque de moi quand je passe, et je ne pourrai plus trouver de mari dans le pays, après avoir servi de risée à tout le monde. Permettez-moi de vous rendre le collier que vous m'avez donné, et de vivre en paix chez ma môre.

CAMILLE

Tu es une bonne fllle, Rosette; garde ce ooUier, c*est moi qui te le donne, et mon cousin prendra le mien à la place. Quant à un mari, n'en sois pas embarrassée, je me obarge de t'en trouver un.

PERDIGAN

Cela n'est pas difflelie, en effet. Allons, Rosette, viens, que je te mène à mon père.

CAMILLE

Pourquoi? Cela est inutile.

PEROIGASr

Oui« vous avez raison, mon père nous x»ceirrait mal; il faut laisser passer le pre^ amer moment de eurprise qu'il a éprouvée.

Viens avec moi, nous retoumeroiis sur la place, le trouve plaisant qu*on dise que je

ne Vaime pas quand je t*épouse. Pardieu I nous les ferons l>ien taire.

(Il sort avec Rosette.)

CAMILLE

Que se passe-t41 donc en moi? n remmène d*un air bien tranquille. Cela est singulier : il me semble que la tête me tourne.

Est-ce qu'il Tépouserait tout de bon? Holà!

dame Pluche, dame Pluche! N'y a-t-il donc personne ici? (En're wn valet.) Courez après le seigneur Perdican; dites-lui vite qu'il remonte ici, j'ai à lui parler. (Le valet sort) Mais qu'est-ce donc que tout cela? je n'en puis plus, mes pieds refusent de me soutenir. [Rentre Perdican.)

PERDICAN

Vous m'avez demandé, Camille?

CAMILLE

Non, — non.

PERDICAN

En vérité, vous voilà pâle ; qu'avez-vous à me dire ? Vous m'avez fait rappeler pour me parler?

CAMILLE

Non, non ! — O Seigneur Dieu ! (Elle sort.)

SCENE YIII

Un oratoire.

CAMILLE entre; elle 8e jette au pied de V autel. M'avez-vous abandonnée, ô mon Dieu?

Vous le savez, lorsque je suis venue, l'avais juré de vous être fidèle; quand J'ai refuse de devenir l'épouse d'im autre que vous, j'ai cru parler sincèrement devant vous et ma conscience ; vous le savez, mon père; ne voulez-vous donc plus de moi?

ACTE III, SCÈNE YIII

Oh I pourquoi faites vous mentir la vérité elle-même? Pourquoi suis- je si faible? Ah!

malheureuse, je ne puis plus prier.

PEBDICAN, entrant.

Orgueil I le plus fatal des conseillers humains, qu'es-tu venu faire entre cette fille et moi? La voilà pâle et effrayée, qui presse sur les dalles insensibles son cœur et son visage. Elle aurait pu m'aimer, et nous étions nés Fim pour Fautre ; qu'es-tu venu faire sur nos lèvres, orgueil, lorsque nos mains allaient se joindre?

CAMILLE

Qui m'a suivie? Qui parle sous cette voûte? Est-ce toi, Perdican?

PERDICAN

Insensés que nous sommes! nous nous , aimons. Quel sûnge avons-nous fait, Ca- , mille ? Quelles vaines paroles, quelles mi-

sérables folies ont passé comme un vent funeste entre nous deux! Lequel de nous a voulu tromper l'autre? Hélas! cette vie est elle-même un si pénible rêve ! pourquoi encore y mêler les nôtres? O mon Dieu!

le bonheur est une perle si rare dans cet océan d'ici bas! Tu nous l'avais donné,

Sêcheur céleste, tu l'avais tiré pour nous es profondeurs de l'abîme, cet inestimable joyau; et nous, comme des enfants gâtés que nous sommes, nous en avons fait un jouet. Le vert sentier qui nous amenait l'un vers l'autre avait une pente si douce, il était entouré de buissons si fleuris, il se

gerdait dans un si tranquille horizon I il a ien fallu que la vanité, le bavardage et la colère vinssent jeter leurs rochers informes sur cette route céleste, qui nous aurait conduits à toi dans un baiser! Il a bien fallu

140 ON NE BADIKE PAS AVEC L*AMOtR

que noi2s nous fissions du ma!, dar mm»

sommes des hommes! O i&sensôsl nous nous aimons. {Il la prend dans ses ffras.)

GAMILLS

Ouif nous nous aimons, Perdican; laissemoi le sentir sur ton cœur. Ce Dieu qui nous regarde ne s'en offensera pas ; il veut bien que je t*aime ; il y a quinze ans qull le sait.

FBRDIGAK

Chère eréature, tu es à moi! (Il Vembrassê;^ on entend un grand cri derrière tmUel)

GAHILLE

Cest la voix de ma sœur de lait.

PERDICAN

Comment est-elle ici? Je Tavais laissée dans rescalier, lorsque tu m'as fait rappeler. II faut donc qu'elle m'ait suivi sans que je m'en sois aperçu.

Entrons dans cette galerie; c*est là qu'on a crié.

PERDICAN

Je ne sais ce que j'éprouve; il me semble que mes mains sont couvertes de sang.

CAMILLE

La pauvre enfant nous a sans doute épiés; elle s'est encore évanouie; viens, portons-lui secours. Hélas I tout cela est cruel.

PERDICAN

Non, en vérité, je n'entrerai pas; je sens un froid mortel qui me paralyse. Vas-y, Camille, et tâche de la ramener. (Camille sort.) Je vous en supplie, mon Dieul ne

ACTE in, SCÈNE VIII

faites pas de moi un meurtrier 1 Nous sommes deux enfants insensés, et nous avons joué avec la vie et la mort ; mais notre cœur est pur ; ne tuez pas Rosette, Dieu juste ! Je lui trouverai un mari, je réparerai ma faute; elle est jeune, elle sera heureuse; ne faites pas cela, 6 Dieu I vous pouvez bénir encore quatre de vos enfants. {CamiUe rentre,) Eh bien! Camille, qu'y a-t-il?

CAMILLE

Elle est morte. Adieu, Perdican I

SCÈNE PREMIÈRE MATHILDE, seule, travaillant au filet

Encore un point, et j'ai fini. (Elle sonne; un domestique entre) Est-on venu de chez Jânisset ?

LE DOMESTIQUE

Non, madame, pas encore.

MATHILDE

C'est insupportable ; qu'on y retourne ; dépêchez-vous. {Le domestique sort) J'aurais dû prendre les premiers glands venus ; il est huit heures; il e^t à sa toilette ; je suis sûre qu'il va venir ici avant que tout soit prêt. Ce sera encore un jour de retard. {Elle se lève.) Faire une bourse en cachette à son mari, cela passerait aux yeux de bien des gens pour un peu plus que romanesque.

Après un an de mariage 1 Qu'est-ce que M""» de Léry, par exemple, en dirait si elle

SCÈNE I

le savait? Et lui-même, qu'en pensera-t-il?

Bon ! il rira peut-être du mystère, mais il ne rira pas du cadeau. Pourquoi ce mystère, en effet? Je ne sais; il me semble que je n*aurais pas travaillé de si bon cœur devant lui ; cela aurait eu l'air de lui dire : « Voyez comme je pense à vous » ; cela ressemblerait à un reproche; tandis qu'en lui montrant mon petit travail flni, ce sera lui qui se dira que j'ai pensé à lui.

LE DOMESTIQUE, rentrant.

On apporte cela à madame de chez le bijoutier, lu donne un i>etit paquet à Mathilde,)

MATHILDE

Enfin I {Elle se rassoit) Quand M. de Chavigny viendra, prévenez-moi. {Le domestique sort.) Nous allons donc, ma chère petite bourse, vous faire votre dernière toilette.

Voyons si vous serez coquette avec ces glands-là? Pas mal. Comment serez-vous reçue maintenant? Direz-vous tout le plaisir qu on a eu à vous faire, tout le soin qu'on a pris de votre petite personne? On ne s'attend pas à vous, mademoiselle. On n'a voulu vous montrer que dans tous vos atours. Aurez-vous un baiser pour votre peine ? {Elle baise sa bmrse et s'arrête.) Pauvre petite!

tu ne vaux pas grand'chose; on ne te vendrait pas deux louis. Comment s(fait-il qu'il me semble triste de me séparei de toi? N'as-tu pas été commencée poui être finie le plus vite possible ? Ah I tu at été commencée plus gaiement que ^e ne t'achève. Il n'y a pourtant que qumze jours de cela ; que quinze jours, es^ce possible ?

Non, pas davantage; et que de choses en quinze jours! Arrivons -nous trop tard, . petite?... Pourquoi de telles idées? On vient, je crois; c'est lui; il m'aime encore.

UN DOMESTIQUE, entr&nt.

Voilà M. le comte, madame.

MATHILDB

Ah! mon Dieui je n'ai mis qu'un gland et j'ai oublié Tautre. Sotte que je suis I Je ne pourrai nas encore la lui donner aujourd'hui! Qu'il attende un instant, une minute, au salon; vite, avant qu'il entre..*

LE DOMESTIQUE

Le voilà, madame. (Il sort. Mathilde cache sa bourse.)

SGËNE U

MATHILDE, CHAVIGNY

CHAVIGNY

Bonsoir, ma chère; 6st-<^ que je vous dérange? (Il s'assoit.)

HATHnj)K

Moi, Henri ? quelle question I

CHAVIGNY

Vous avez Fair troublé, préoccupé. J'oublie toujours, quand j'entre chez vous, que je suis votre mari, et je pousse la porte trop vite.

U y a là im peu de méchanceté ; mais, comme il y a aussi un peu d'amour, je ne vous en embrasserai pas moins. iEUe l'embrasse.) Qu'est-ce que vous croyez donc être, monsieur, quand vous oubliez que vous êtes mon mari?

CHAVIflNY

Ton amant, ma belle; est-ce que je me trompe?

SCÈNE II

MATHILDE

Amant et ami, tu ne te, trompes pas. {A part) J'ai envie de lui dctoner la nourse comme die est.

CHAVIQNY

Quelle robe as-tu donc? Tu ne sors pas?

MATHILDE

Non, je voulais... j'espérais que peutêtre...

CHAVIGNY

Vous espériez ?... Qu'€st-ce que c'est donc ?

MATHILDE

Tu vas au bal? tu es superbe.

CHAVIGNY

Pas trop; je ne sais si c'est ma faute ou celle du tailleur, mais je n'ai plus ma tournure du régiment.

MATHJLINS

Inconstant ! vous ne pensez pas à moi en vous mirant dans cette glace.

CHAVIGNY

Bahl à qui donc? Est-ce que je vais au bal pour danser? Je vous jure bien que c'est une -corvée, et que je m'y traîne sans savoir pourquoi.

MATHILDE

Eh bieni restez, je vous en supplie. Nous serons seuls, et je vous dirai...

CHAVIGNY

Il me semble que ta pendule avance ; il ne pmxt être si tard.

MATHILDE

On ne va pas au bal à cette heure-ci»

quoi que puisse dire la pendule. Nous sortons de tstble il y a un instant.

CHAVIGNY

J'ai dit d'atteler; j'ai une visite à faire.

MATHILDE

Ah! c'est différent. Je... je ne savais pas... j'avais cru...

Eh bien?

MATHILDE

J'avais supposé... d'après ce que tu disais... Mais la pendule va bien ; il n'est que huit heiu'es. Accordez-moi un petit moment.

J'ai une petite surprise à vous faire.

CHAVIGNY, se levant.

Vous savez, ma chère, que je vous laisse libre et que vous sortez quand il vous plaît. Vous trouverez juste que ce soit réciproque.

Quelle surprise me destinez-vous ?

MATHILDE

Rien; je n'ai pas dit ce mot-là, je crois.

CHAVIGNY

Je me trompe donc, j'avais cru l'entendre.

Avez- vous là ces valses de Strauss ? Prêtezles-moi, si vous n'en faites rien.

MATHILDE

Les voilà; les voulez-vous maintenant?

CHAVIGNY

Mais, oui, si cela ne vous gêne pas. On me les a demandées pour un ou deux jours.

Je ne vous en priverai pas pour longtemips.

MATHILDE

Est-ce pour M">« de BlainviUe ?

fy-

SCENE II

GHAVIGNY, prenant les valses.

Plaît-il? ne parlez-vous pas de M™« de Blainville ?

MATHILDB

Moi ! non. Je n'ai pas parlé d'elle.

CHAVIONY

Pour cette fois j'ai bien entendu. [Il se rassoit.) Qu'est-ce que vous dites de M™« de Blainville ?

MATHILDB

Je pensais que mes valses étaient pour elle.

GHAVIGNY

Et pourquoi pensiez- vous cela?

MATHILDE

Mais parce que... parce qu'elle les aime.

CHAVIONY

Oui, et moi aussi ; et vous aussi, je crois.

Il y en a une surtout ; comment est-ce donc?

Je l'ai oubliée... Commeat dit-elle donc ?

MATHILDE

Je ne sais pas si je m'en souviendrai.

{Elle se met au piano et. joue.)

GHAVIGNY

C'est cela même I C'est charmant, divin, et vous la jouez comme un ange, ou, pour mieux dire, comme une vraie valseuse.

MATHILDE

Esirce aussi bien qu'elle, Henri?

CHAVIONY

Qui, elle? M™« de Blainville? Vous y tenez, à ce qu'il paraît.

MATHILDE

Oh ! pas beaucoup. Si .j'étais homme, ce n'est pas elle qui me tournerait la tête.

CHA\IGNY

Et VOUS aimez raison, madame. Il ne faut jamais qu'un homme se laisse tourner la tête, ni par une femme ni par une valse.

MATHILDE

Comptez-vous jouer ce soir, mon ami?

CHAViaWY

Eh! ma chère, quelle idée avez-vousî On Joue, mais on ne compte pas jouer.

MATHILDE

Avez-vous de l'or dans vos poches ?

Peut-être bien. Est-ce que vous en voulez ?

MATHILDE

Moi, grand Dieu! que voulez-vous que j'en fasse?

CHAVIONY

Pourquoi pas? Si j'ouvre votre porte trop vite, je n'ouvre pas du moins vos tiroirs, et c'est peut-être un double tort que j'ai.

MATHILDE

Vous mentez, monsieur, il n'y a pas longtemps que je me suis aperçue que vous les aviez ouverts, et vous me laissez beaucoup trop riche.

CHAVIONY

Non pas, ma chère, tant qu'il y aura des pauvres. Je sais quel usage vous faites de votre fortune, et je vous demande de me permettre de faire la charité par vos mains.

MATHILDE

Cher Henri I que tu es noble et bon I Dismoi im peu, te souviens-tu d'un jour où tu avais une petite dette à payer, et où tu te plaignais de n'avoir pas de bourse?

scèNB II 149

CHAYiGirr Quand donc ? Ah l c'est juste. Le fait est que, quand on sort, c'est une chose insupportable de se fier à des poches qui ne tiennent à rien...

MATEHiDE

Aimerais-tu une bourse rouge avec un^ filet noir?

CHAVICNY

Non, je n*aime pas le rouge. Parbleu I tu me fais penser que j'ai justement là imebourse toute neuve d'hier ; c'est un cadeau.

Qu'en pensez- vous ? {Il tire une bourse de sa poche.) Est-ce de bon goût ?

MATHILDB

Voyons; voulez-vous me la montrer?

CHAVIGNY

Tenez. (Il la lui donne; elle Ux regarde, puis la lui rend.)

MATHILDE

C'est très Joli. D$ quelle couleur est-elle?

CHAVIGNY, riant.

De quelle couleur? La question est excellente.

MATHILDE

Je me trompe... Je veux dire... Qui est-ce qui vous l'a donnée?

CHAVIGNY

Ah! c'est trop plaisant! sur man honneur!

vos distractions sont adorables.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame de Léry l

J'ai défendu ma porte en bas.

CHAVIGNY

Non, non, qu'elle entre. Pourquoi ne pas recevoir ?

UATBILDE

Eh bien! enfin, monsieur, cette bourse, peut-on savoir le nom de l'auteur?

MATHILDE, CHAVIGNY

MADAME DE LÉRY, en toilette de bal.

CHAVIGNY

Venez, madame, venez, je vous en prie; on n'arrive pas plus à propos. Matnilde vient de me faire une étourderie qui, en en vérité, vaut son pesant d'or. Figurezvous que je lui montre cette bourse...

MADAME DE LÉRY

Tiens ! c'est assez gentil. Voyons donc.

CHAVIGNY

Je lui montre cette bourse ; elle la regarde, la tâte, la retourne, et, en me la rendant, savez vous ce qu'elle me dit? Elle me demande de quelle couleur elle est !

Eh bien I elle est bleue.

CHAVIGNY

Eh oui! elle est bleue... c'est bien certain... et c'est précisément le plaisant de l'affaire... Imaginez-vous qu'on le demande ?

MADAME DE LÉRY

C'est parfait. Bonsoir, chère Mathilde; venez-vous ce soir à l'ambassade ?

MATHILDE

Non, je compte rester.

SCÈNE III

CHA VIGNY

Mais vous ne riez pas de mon histoire?

MADAME DE LÉRY

Mais si. Et qui est-ce qui a fait cette bourse? Ahl je la reconnais, c'est M™« de Biainville. Comment! vraiment vous ne bougez pas?

CHAVIGNY, brusquement.

A quoi la reconnaissez-vous, s'il vous plaît?

MADAME DE LÉRY

A ce qu'elle est bleue, justement. Je l'ai vue tramer pendant des siècles ; on a mis sept ans à la faire, et vous jugez si pendant ce temps-là elle a changé de destination.

Elle a appartenu en idée à trois personnes de ma connaissance. C'est un trésor que vous avez là, monsieur de Chavigny ; c'est un vrai héritage que vous avez fait.

CHAVIGNY

On dirait qu'il n'y a qu'une bourse au monde.

MADAME DE LÉRY

Non, mais il n'y a qu'une bourse bleue.

D'abord, moi, le bleu m'est odieux; ça ne veut rien dire, c'est une couleur bête. Je ne peux pas me tromper sur une chose pareille; il suffit que je l'aie vue une fois. Autant j'adore le lilas, autant je déteste le bleu.

MATHILDE

C'est la couleur de la constance.

MADAME DE LÉRY

Bah ! c'est la couleur des perruquiers. Je ne viens qu'en passant, vous voyez, je suis en grand uniforme ; il faut arriver de bonne

ISt UN CAPRICE

heure dans ce pays-là ; c'est une cohue à se ca.&ser le cou. Pourquoi donc n'y venezvous pas ? Je n*y manquerais pas pour un monde.

UATHILDE

Je n*y ai pas pensé, et il est trop tard & présent.

MADAME DE LÉRY

Laissez donc, vous avez tout le temps.

T«OLez, chère, je vais sonner. Demandez une robe. Nous mettrons M. de Chavigny & la porte avec son petit meuble. Je vous coiffe.

Je vous pose deux brins de fleurettes, et le vous enlève dans ma voiture. AUons, voilà une afl'Alra bâclée.

MATHILDE

Pas pour ce soir; je reste, décidément.

MADAME DE LÉRY

Décidément? est-ce un parti pris? Monsieur de Chavigny, emmenez donc Mathilde.

GHATIONY, sèchement.

Je ne me mêle des affaires de persoime*

MADAME DE LÉRT

Oh ! ohf vous aimez le bleu, à ce qu'il paraît. Eh bien ! écoutez, savez-vous ce que je vais faire? Donnez-moi du thé, je -vaiB rester ici.

MATHILDE

Que vous êtes gentille, chère Emestine!

Non, je ne veux pas priver le bal do sa reine. Allez me faire un tour de valse, et revenez à onze heures, si vous y pensez; nous causerons seules au coin du feu, puisque M. de Chavigny nous abandonne.

CHAVIGNY

Moi ? pas du tout ; je ne sais 8i je sortirai.

scfafE m 153:

MADAME DE LÉRY

Eh bien I c'est convenu, je vous quitte. A propos, vous savez mes malheurs : j'ai été volée comme dans un bois.

MATHILDE

Volée I qu'est-ce que vous voulez dire ?

MADAME DE LÉRY

Quatre robes, ma chère, quatre amaarai de robes qui me venaient de Londres, per^ dues à la douane. Si vous les aviez vues, c'est à en pleurer ; il y en avait une perse et une puce; on ne fera jamais rien de pareil.

MATHILDE

Je VOUS plains bien sincèrement. On vous les a donc confisquées ?

MADAME DE LÉRY

Pas du tout. Si ce n'était que cela, je crierais tant qu'on me les rendrait, car c'est un meurtre. Me voilà nue pour cet été. Imaginez qu'ils m'ont lardé mes robes ; ils ont fourré leur sonde je ne sais par où dans ma caisse ; ils m'ont fait des trous à y mettre un doigt. Voilà ce qu'on m'apporte mer à déjeuner,

CHAVIGNY

Il n'y en avait pas de bleue, par hasard?'

MADAME DE LÉBT

Non, monsieur, pas la moindre. Adieu^ belle; je ne fais qu'une apparition. J'en suis, jie crois, à ma douzième grippe de l'hiver; ie vais attraper ma treizième. Aussitôt fait, l'accours, et me plonge dans vos fauteuils.

Pîous causerons douane, chiffons, pas vrai T Non, je suis toute triste, nous ferons du sentiment Enfin, n'importe ! Bonsoir, moti-

Sieur de l'azur... Si vous me reconduisez, je ne reviens pas. (Elle sort.)

SCÈNE IV CHAVIGNY, MATHILDE

CHAVIGNY

Quel cerveau fêlé que cette femme ? Vous choisissez bien vos amies.

mathildb C'est vous qui avez voulu qu'elle montât.

CHAVIGNY

Je parierais que vous croyez que c'est M"»« de Blainville qui a fait ma bourse.

MATHILDE

Non, puisque vous me dites le contraire.

CHAVIGNY

Je suis sûr que vous le croyez.

MATHILDE

Et pourquoi en êtes-vous sûr?

Parce que je connais votre caractère :

M«« de Léry est votre oracle ; c'est une idée qui n'a pas le sens commim.

MATHILDE

Voilà un beau compliment que Je ne mérite guère.

CHAVIGNY

Oh I mon Dieu, si ; et j'aimerais tout autant vous voir franche là-dessus que dissimulée.

MATHILDE

Mais, si je ne le crois pas, je ne puis feindre de le croire pour vous paraître sincère.

SCÈNE IV

CHAVIGNY

Je VOUS dis que vous le croyez ; c'est écrit sur votre visage.

MAIHILDE

S'il faut le dire pour vous satisfaire, eh bien I j'y consens ; je le crois.

CHAVIGNY

Vous le croyez? et, quand cela serait vrai, quel mal y aurait-il?

MATHILDE

Aucun, et par cette raison je ne vois pas pourquoi vous le nieriez.

Je ne le nie pas ; c'est elle qui Ta faite.

{Il se lève.) Bonsoir : ie reviendrai peut-être tout à l'heure prendre le thé avec votre amie.

MATHILDE

Henri, ne me quittez pas ainsi.

CHAVIGNY

Qu'appelez-vous ainsi? Sommes-nous fâchés? Je ne vois là rien que de très simple : on me fait une bourse, et je la porte; vous me demandez qui, et je vous le dis. Rien ne ressemble moins à une querelle.

MATHILDE

Et, si je vous demandais cette bourse, m'en feriez- vous le sacrifice?

CHAVIGNY

Peut-être ; à quoi vous servirait-elle ?

MATHILDE

Il n'importe; je vous la demande.

CHAVIGNY

Ce n'est pas pour la porter, je suppose ?

Je veux savoir ce que vous en feriez.

MATHILDE

C'est pour la porter.

CHAVIONY

Quelle plaisanterie ! Vous porteriez une bourse faite par M"« de Blain ville?

MATHILDS

Pourvoi non? Vous la portez bien.

CHAVIGHT

La belle raison ? Je ne suis pas femme.

MATHILDE

Eh bien! si je ne m*en sens pas, je la Jetterai au feu.

CHAVIGNY

Ahl th! vous Yoilà donc enfin sincèra.

Eh bien ! très sineèrement aussi, je la gar* ^erai, si vous le permettez.

MATHILDE

Vous en êtes libre assurément; mais je vous avoue qu'il m*est cruel de penser que tout le monde sait qui vous Ta faite, et que

TOUS ailes la montrer partout

CBAVIGNT

La montrer! Ne dirait-on pas gue c'est

un trophée f

MATHILDE

Éeoutez-moi, je vous en prie, et laissezmoi votre main dans les miennes. {EUe l'embrasse.) M'aimez-vous, Henri? répondez.

CHAVIGNT

Je vous aime, et je vous écoute.

MATmLDE

Je vous jure que je ne suis pas jalouse; mais, si vous me donnez cette bourse de bonne amitié, je vous remercierai de tout

SCÈNE V

mon cœur. Cest un petit échange que je vous propose, et je crois, j'espère du moins, que vous ne trouverez pas que vous y perdez.

CHA VIGNY

Voyons votre échange ; qu'est-ce que c'est?

MATHILDE

Je vais vous le dire, si vous y tenez; mais, si vous me donniez la bourse auparavant, sur parole, vous me rendriez bien heureuse.

CHA VIGNY

Je ne donne rien sur parole.

MATHILDE

Voyons, Henri, je vous en prie.

CHA VIGNY

Non.

MATHILDE

Eh bien! je t'en supplie à. genoux.

Levez-vous, Mathilde, je vous en conjure à mon tour: vous savez que je n*aime pas ces manières-là. Je ne peux pas souffrir qu'on s'abaisse, et je le comprends moins ici que jamais. C'est trop insister sur un enfantillage ; si vous l'exigiez sérieusement, je jetterais cette bourse au feu moi-même, et Je n'aurais que faire d'échange pour cela. Allons, levez- vous, et n'en parlons plus.

Adieu; à ce soir; je reviendrai. [Il sort^

MATHILDE, seule.

Puisque ce n'est pas celle-là, ce sera doiie l'autre que je brûlerai. (Elle va à son secrétaire et en tire la bourse quelle a faite^) Pauvre

petite, je te baisais tout à l'heure; et te souviens-tu de ce que ie te disais? Nous arrivons trop tard, tu le vois. Il ne veut pas de toi, et ne veut plus de moi. (Elle s'approche de la cheminée.) Qu'on est folle de faire des rêves! ils ne se réalisent jamais. Pourquoi cet attrait, ce charme invincible qui nous fait caresser une idée?

Pourquoi tant de plaisir à la suivre, à l'exécuter en secret? A quoi bon tout cela ? A pleurer ensuite. Que demande donc l'impitoyable hasard ? Quelles précautions, quelles prières faut-il donc pour mener à bien le souhait le plus simple, la plus chétive espérance? Vous avez bien dit, monsieur le comte, j'insiste sur un enfantillage, mais il m'était doux d'y insister; et vous, si fier ou si infidèle, il ne vous eût pas coûté beaucoup de vous prêter à cet

enfantillage. Ah ! il ne m'aime plus, 11 ne m'aime plus. Il vous aime, M"»« de Blainville I {Elle pleure."* Allons I il n'y faut plus

penser. Jetons au feu ce hochet d'enfant qui n'a pas su arriver assez vite; si je le lui avais donné ce soir, il l'aurait peut-être perdu demain. Ah ! sans nul doute, il l'aurait fait ! il laisserait ma bourse traîner sur sa table, je ne sais où, dans ses rebuts, tandis que l'autre le suivra partout, tandis qu'en jouant, à l'heure qu'il est, il la tire avec orgueil; je le vois l'étaler sur le tapis, et faire résonner l'or qu'elle renferme.

Malheureuse! je suis jalouse; il me manquait cela pour me faire haïr ! (Elle va jeter sa bourse au feu, et s arrête.) Mais qu'as-tu fait! Pourquoi te détruire, triste ouvrage de mes mams ? Il n'y a pas de ta faute ; tu attendais, tu espérais aussi ! Tes fraîches couleurs n'ont point pâli durant cet entretien cruel; tu me plais, je sens que je

SCÈNE VI

t'aime ; dans ce petit réseau fragile, il y a quinze jours de ma vie; ahî non, non, la main qui fa faite ne te tuera pas; je veux te conserver, je veux t'achever; tu seras pour moi une relique, je te porterai sur mon cœur; tu m'y feras en même temps du bien et du mal; tu me rappelleras mon amour pour lui, son oubli, ses caprices ; et qui sait? cachée à cette place, il reviendra peut-être t'y chercher. (Elle s'assoit et attache le gland qui manquait)

SCÈNE VI MATHIDE, MADAME DE LÉRY

MADAME DE LÉRT, derrière la scène.

Personne nulle part! qu'est-ce que cela veut dire? on entre ici comme dans un moulin. (Elle ouvre la porte et crie en riant.) Madame de Léry ! (Elle entre, Mathilde se lève,) Rebonsoir, chère; pas de domestiques chez vous ; je cours partout pour trouver quelqu'un. Ah ! je suis rompue I (Elle s'assoit,)

MATHILDE

Débarrassez-vous de vos fourrures.

MADAME DE LÉRY

Tout à l'heure ; je suis gelée. Aimez-vous ce reiiard-là ? on dit que c'est de la martre d'Ethiopie, je ne sais quoi; c'est M. de Léry qui me l'a apporté de Hollande. Moi, je trouve cela laid, franchement : je le porterai trois fois, par politesse, et puis je le donnerai à Ursule.

MATHILDE

Une femme de chambre ne peut pas mettre cela.

MADAME DE LÉRY

C'est vrai ; je m'en ferai un petit tapis.

MATHILDE

Eh bien ! ce bal était-il beaut

MADAME DE LÉRY

Ah ! mon Dieu, ce bai ! mais je n'en viens pas. Vous ne croiriez jamais ce qui m'arrive.

MATHILDE

Vous nY êtes donc pas allée?

MADAME DE LÉRY

Si fait, j'y suis allée, mais je n'y suis pas entrée. C'est à mourir de rire. Figurez- vous une queue... une queue... (Elle éclate de rire.) Ces choses-là vous font-elles peur, à vous ?

MATHILDE

Mais oui; je n'aime pas les embarras de voitures.

MADAME DE LÉBT

C'est désolant quand on est seule. J'avais beau crier au cocher d'avancer, il ne bou-

§eait pas ; j'étais d'une colère I j'avais envie 6 monter sur le siège; je vous réponds bien que j'aurais coupé leur queue. Mais c'est si bête d'être là, en toilette, vis-à-vis d'un carreau mouillé ; car, avec cela, il pleut à verse. Je me suis divertie une demiheure à voir patauger les passants, puis l'ai dit de retourner. Voilà mon bal. — Ce leu me fait un plaisir! je me sens renaître!

{Elle Ole sa fourrure. Mathilde sonne, et un domestique entre.)

Le thé. (Le domestique sort).

MADAME DE LÉRY

M. de Chavigny est donc parti?

MATHILDE

Oui ; je pense qu'il va à ce bal, et il sera plus obstiné que vous.

SCÈNE VJ i

MADAME DE LERY

Je erol9 au*U ne xn^aime guère, soit ^t entre uous.

MATHILDE

Vous vous trompez, je vous assure; 11 m'a dit cent fois qu'à ses yeux vous étiez une des plus jolies lemmes de Paris.

MADAME DE LERY

Vraimentt &tsi très poli de sa part ; mais Je le mérite, car je le trouve fort bien.

Voulez- vous 036 prêter une épingle ?

MATHILDE

Vous en aves & côté de vous.

MADAME DE LERY

Cette Palmire vous fait des robes, on ne se sent pas des épaules; on croit toujours que tout va tomber. Est-ce elle qui vous fait ces manches-là?

MATHaDE

Oui.

MADAME DE LÉRY

Très jolies, très bien, très jolies. Décidément il n'y a que les manches plates; mais j'ai été longtemps à m'y faire ; et puis je trouve qu'il ne faut pas être trop grasse pour les porter, parce que sans cela on a Tair d'une cigale» avec un gros corps et de petites pattes.

MATHILDE

J'aime assez la comparaison. [On apporte le thé.)

MADAME DE LÉRY

N'est-ce pas? Regardez M"« SaintrAnge.

Il ne faut pourtant pas être trop maigre non plus, parce qu'alors il ne reste plus

UN CAPBIOB. 6

rien. On se récrie sur ia marquise d'Ermont; moi, je trouve qu'elle a l'air d'une potence. C'est une belle tête, si vous voulez, mais c'est une madone au bout d'im b&ton.

MATHILDE, riant.

Voulez-vous que je vous serve, ma chère?

MADAME DE LÉRY

Rien que de l'eau chaude, avec un soupçon de thé et un nuage de lait.

MATHILDE, versant le thé.

Allez-vous demain chez M"»« d'Égly? Je vous prendrai, si vous voulez.

MADAME DE LÉRY

Ah I M"*» d'Égly I en voilà une autre ! avec sa frisure et ses jambes, elle, me fait TefTet de ces grands balais pour épousseter les araignées. (EUe boit) Mais, certainement, j'irai demain. Non, je ne peux pas; je vais au concert.

MATHILDE

Il est vrai qu'elle est un peu drôle.

MADAME DE LERY

Regardez-moi donc, je vous en prie.

MATHILDE

Pourquoi?

MADAME DE LÉRY

Regardez-moi en face, là, franchement.

MATHILDE

Que me trouvez-vous d'extraordinaire?

Eh! certainement, vous avez les yeux rouges, vous venez de pleurer, c'est clair comme le jour. Qu'est-ce qui se passe donc, ma chère Mathilde?

SCÈNE VI

MATHILDE

Rien, je vous jure. Que voulez-vous qu'il se passe ?

MADAME DE LÉRY

Je n'en sais rien, mais vous venez de pleurer; je vous dérange, je m'en vais.

MATHILDE

Au contraire, chère; je vous supplie de

rester.

MADAME DE LÉRY

Est-ce bien franc? Je reste, si vous voulez ; mais vous me direz vos peines. [Mathilde secoue la tête.) Non? Alors je m'en vais, car vous comprenez que du moment que je ne suis bonne à rien, je ne peux que nuire involontairement.

kestez, votre présence m'est précieuse, votre esprit m'amuse, jet, s'il était vrai que j'eusse quelque souci, votre gaieté le chasserait.

MADAME DE LEBY

Tenez, je vous aime. Vous me croyez peut-être légère; personne n'est si sérieux que moi pour les choses sérieuses. Je ne comprends pas qu'on loue avec le cœur, et c'est pour cela que j'ai l'air d'en manquer.

Je sais ce que c est que de souffrir, on me l'a appris bien jeune encore. Je sais aussi ce que c'est que de dire ses chagrins. Si ce qui vous afflige peut se confier, parlez hardiment : ce irest pas la curiosité qui me pousse,

MATHILDE

Je vous crois bonne, et surtout très sincère ; mais dispensez-moi de vous obéir.

MADAME DE LÉRY

Ah, mon Dieu ! j'y suis l c'est la bourse

bleue. J*ai fait une sottise affreuse en ne mant M*"* do BlalJiviUe. J'y ai pensé en voirâl quittant ; est-ce que M. de Chavigny

lui faitj la courî MaUùlde se iévt^ ne pouvant n' dre, se déloume et pùrte êon mouchoir < veux.)

MATHILDl

Est^U possible? {Vn long xilence. Mat^ 9ê promena quelque temps, puis va fdssett Vautre bout de la nhnmbre. A^™* d^ Ury se$ rifléctiir. Elle se Ime et s'approche de MaU4 ccUù*çi lui imd la main.)

MAI»AU£ DB LéftY

Vous savez, ma chère, que les dentistes] vous disent de crier quand ils vous foni 1 mal. Moi^ je vous dis : • Pleurez! pîi Douces ou amères, les larmes soi toujours.

HATHXLBB

Ahl mon Dieu!

MADAHË DE tiSY

Mais c*ost incroyable, une ch*-- r"^ on ne peut pas aimer M»* dr c'eïit une coquettt3 à moitié per«U , .

ni ««prit ai beauté. Elle ne vaut pas petit doijyft; on ne quitte pas un auge un diable.

ltATOItJ)E, «mngtofunl.

|o «nia 8Ûre qu'il Falme, J'en euis

MADAME DE LÉHV

pîrr. -M ,M , >: ':^ni, i*a ne t-r M- i .:. un i mtaisie i

MAT^tLDB

Ob[ntin. Jamais!

SCÈNE vr

MADAME DE LÉRY

Vous avez bien fait ; 11 ne m'ôtonnerait pas qu'il en fût bien aise.

Bien aise? bien aise de me voir pleurer?

MADAME DE LÉRY

Ehl mon Dieu, oui. J'ai vingt-cing ans d'hier, mais je sais ce qui en est sur bien des choses. Comment tout cela est-il venu?

MATHILDE

Mais... je ne sais...

MADAME DE LÉRY

Parlez. Avez- vous peur de moi? je vais vous rassurer tout de suite; si, pour vous mettre à votre aise, il faut m'engager de mon côté, je vais vous prouver que j'ai confiance en vous et vous forcer à l'avoir en moi; est-ce nécessaire? je le ferai. Qu'estce qu'il vous plaît de savoir sur mon compte ?

MATHILDE

Vous êtes ma meilleure amie; je vous dirai tout, je me fie à vous. !1 ne s agit de rien de bien grave; mais j'ai une folle tête qui m'entraîne. J'avais fait à M. de Chavigny une petite bourse en ca-

chette que je comptais lui offrir aujourd'hui; depuis quinze jours, je le vois à peine; il passe ses journées chez M°»« de Blainville. Lui offrir ce petit cadeau, c'était lui faire un doux reproche de son absence et lui montrer gu'il me laissait seule. Au moment où j'allais lui donner ma bourse, il a tiré ï'aaitre.

MADAME DE LÂRY

Il n'y a pas là de quoi pleurer.

MATHILDE

Oh ! si ! il y a de quoi pleurer, car j'ai fait une grande folie; je lui ai demandé Tautre bourse.

MADAME DE LÉRY

Aie ! ce n*est pas diplomatique.

MATHn.DE

Non, Ernestine, et il m'a refusé... Et alors... Ah! j'ai honte...

MADAME DE LERY

Eh bien?

MATHILDE

Eh bien ! je l'ai demandée À genoux. Je voulais qu'il me fit ce petit sacrifice, et le lui aurais donné ma bourse en échange de la sienne. Je l'ai prié... je l'ai supplié...

MADAME DE LÉRY

Et il n'en a rien fait; cela va sans dire!

Pauvre innocente! il n'est pas digne de vous.

MATHILDE

Ah! malgré tout, je ne le croirai jamais !

MADAME DE LÉBY

Vous avez raison, je m'exprime mal. Il est digne de vous et vous aime, mais il est homme, et orgueilleux. Quelle pitié ! Et où donc est votre bourse?

MATHILDE

La voilà, ici, sur la table.

MADAME DE LÉRY, prenant U bourse.

Cette bourse-là? Eh bien! ma chôre, elle est quatre fois plus jolie que la sienne.

D'abord elle n'est pas bleue, ensuite elle est charmante. Prêtez-la-moi, je me charge bien de la lui faire trouver de son goût.

SCÈNE VI

MATHILDE

Tâchez. Vous me rendrez la vie.

MADAME DE LÉRY

En être là après un an de mariage, c'est inouï. Il faut qu'il y ait de la sorcellerie làdedans. Cette Blainville, avec son indigo, je la déteste des pieds à la tête. Elle a les yeux battus jusqu'au menton. Mathilde, voulez- vous faire une chose? Il ne nous en coûte rien d'essayer. Votre mari viendrat-il ce soir?

MATHILDE

Je n'en sais rien, mais il me l'a dit.

MADAME DE LÉRY

Comment étiez- vous quand il est sorti?

Ah! j'étais bien triste, et lui bien sévère.

MADAME DE LERY

Il viendra. Avez-vous du courage? Quand j'ai une idée, je vous en avertis, il faut que je la saisisse au vol; je me connais, je réussirai.

MATHILDE

Ordonnez donc, je me soumets.

MADAME DE LÉRY

Passez dans ce cabinet, habillez-vous à la hâte et jetez-vous dans ma voiture. Je ne veux pas vous envoyer au bal, mais il faut qu'en rentrant vous ayez l'air d'y être allée, vous vous ferez mener où vous voudrez, aux Invalides ou à la Bastille ; ce ne seta peut-être pas très divertissant, mais vous serez aussi bien là qu'ici pour ne pas dormir. Est-ce convenu? Maintenant prenez votre bourse, et enveloppez-la dans ce papier, je

vais mettre l'adresse. Bien, voilà qui est fait. Au coin de la rue, vous ferez arrêter ; vous direz à mon groom d'apporter ici ce petit paquet, de le remettre au premier domestique qu'il rencontrera, et de s'en aller sans autre explication.

MATHILDE

Dites*moi du moins ce que vous voulez faire.

MADAME DB I^RY

Ce que Je veux faire, enfant, est impossible a dire, et je vais voir si c*est possible à faire. Une fois pour toutes, vous fiez-vous à moi?

MATHILDB

Oui» tout au monde pour l'amour de lui.

MADAME DE LÉRY

Allons, preste ! Voilà une voiture.

MATHILDB

C'est lui; j'entends sa voix dans la cour.

MADAME DE LÉRY

Sauvez-vous I Y a-t-il un escalier dérobé parla?

MATHILDE

Oui, heureusement. Mais je ne suis pas coiffée, comment croira-t-on à ce bal ?

MADAME DE LÉRY, étant Ut guirlande qu'êUe r sur la tête et la donnant à MatfUlde.

Tenez, vous arrangerez cela en route.

[Mathilde sort.)

SGËNE VII

MADAME DE LÉRY, seule.

A genoux I une telle femme à genoux! Et ce monsieur-là qui la refuse ! une femme de

SCENE VIII 1B

vingt ans, belle comme un ange et fidèle comme un lévrier l Pauvre enfant, qui demande en grâce qu'on daigne accepter une bourse faite par elle, en échange d'un car deau de M"»» de Blainville l Mais quel abîme est donc le cœur de Thomme 1 Ah, ma foi !

nous valons mieux qu'eux. {Elle s'assoit et prend une brochure sur la table. Un instant après ^ on frappe à la porte.) Entrez.

SCÈNE Vlii

MADAME DE LÉRY, CHAVIGNY MADAMB DE LÉRY, lisant (Vun air distrait.

Bonsoir, comte. Voulez-vous du thé ?

CHAVIGNY

Je vous rends grâces, je n'en prends jamais. {H s'assoit et regarde autour de lui.)

MADAME DE LÉRY

Etait-il amusant, ce bal?

CHAVIGNY

Comment cela ? N'y étiez-vous pas ?

MADAME DE LÉRY

Voilà une question qui n'est pas galante.

Non, je n'y étais pas; mais j'y ai envoyé Mathilde, que vos regards semblent chercher.

CHAVIGNY

Vous plaisantez, à ce que je vois ?

Plaît-il? je vous demande pardon, je tiens un article d'une Revue qui m intéresse beaucoup. {Un silence. Chavigny, inquiet, se lève et se promène.)

CHAVIGNY

Est-ce que vraiment Mathilde est à ce bal?

MADAME DE LERY

Mais oui; vous voyez que je Tattends.

GHAVIQNY

C'est singulier; elle ne voulait pas sortir lorsque vous le lui avez proposé.

MADAME DE LKBY

Apparemment qu'elle a changé d'idée.

CUAYIONY

Pourquoi n'y est-elle pas allée avec vous ?

MADAME DE L^RY

Parce que je ne m'en suis plus souciée.

CH A VIGNY

Elle s'est donc passée de voiture ?

MADAME DE LERY

Non, je lui ai prêté la mienne. Avez-vous lu ça, monsieur de Chavigny?

Quoi?

MADAME DE LERY

C'est la Bévue des Deux-Mondes ; un article très joli de M»« Sand sur les orangsoutangs.

CHAYIGNY

Sur les?...

MADAME DE LÉRY

Sur les orangs-outangs. Ah I je me trompe, ce n'est pas d'elle, c'est celui d'à côté ; c'est très amusant.

CHAVIGNY

Je ne comprends rien à cette idée d'aller au bal sans m'en prévenir. J'aurais pu du moins la ramener.

MADAME DE LÉRY

Aimez- vous les romans de M™« Sand?

SCÈNE YIIl

CHAVIGNY

Non, pas du tout. Mais, si elle y est, comment se fait-il que je ne Taie pas trouvée ?

ICADAME DE LÉRY

Quoi? la Revue? Elle était là-dessus.

Vous moquez- vous de moi, madame?

MADAME DE LERY

Peut-être ; c'est selon à propos de quoi.

CHAVIGNY

C'est de ma femme que je vous parle.

MADAME DE LÉRY

Est-ce que vous me l'avez donnée à garder?

CHAVIGNY

Vous avez raison; je suis très ridicule; je vais de ce pas la chercher.

MADAME DE LÉRY

Bah ! vous allez tomber dans la queue.

CHAVIGNY

C'est vrai ; je ferai aussi bien d'attendre»

et j'attendrai. {Il s'approcke du feu et s'assoit.) MADAME DE LÉRY, quittant sa lecture.

Savez- vous, monsieur de Chavigny, que vous m'étonnez beaucoup ? Je croyais vous avoir entendu dire que vous laissiez Mathilde parfaitement libre, et qu'elle allait où bon lui semblait.

CHAVIGNY

Certainement; vous en voyez la preuve.

Pas tant; vous avez l'air furieux.

CHAVIGNY

Moi? par exemple! pas le moins du monde.

MADAMK DE LÉRY

Vous ne tenez pas sur votre fauteuil. Je vous croyais un tout autre homme, je l'avoue; et, pour parler sérieusement, je n'aurais pas prêté ma voiture à Mathilde, si j'avais su ce qui en est.

CHAVIGNY

Mais je vous assure que je le trouve tout simple, et je vous remercie de l'avoir fait.

MADAME DE LÉRY

Non, non, vous ne me remerciez pas; je vous assure, moi, que vous êtes fâché. A vous dire vrai, je crois que, si elle est sortie, c'était un peu pour vous rejoindre.

CHAVIGNY

J'aime beaucoup cela! Que ne m'aecom" pagnait-elle?

MADAME DE LERY

Eh oui! c'est ce que je lui ai dit. Mais voilà comme nous sommes, nous autres :

nous ne voulons pas, et puis nous voulons.

Décidément, vous ne prenez pas de thé ?

Non, il me fait mal.

MADAME DE LÉRY

Eh bien ! donnez-m'en.

CHAVIGNY

Plaît-il, madame?

MADAME DE LÉRY

Donnez-m'en. {Chavigny se lève et remplit une tasse qu'il offre à M^'^ de Léry.)

SCÈNE Vin

MADAME DE L^RT

C'est bon; mettez ça là. Avons-nous un ministère ce soir?

CHAVI6NY •

Je n*en sais rien.

MADAMB DE LÉBY

Ce sont de drôles d'auberges que ces m^ nistères. On j entre et on en sort sans savoir pourquoi; c'est une prœessioa cie marionnettes.

CHAYIQKT

Prenez donc ce thé à votre tour; il est déjà à moitié froid.

Vous n*y avez pas mis assez de sucre* Mettez-m'en un ou deux morceaux.

GBATIGNY

Comme tous youdrez ; il ne vaudra rien.

UADAMB DB LÉRY'

Bien; maintenant, encore un peu de lait.

CBAVIONY

Êtes-vous satisfaite?

MADAME DE LÉRY

Une goutte d^eau chaude à présent. Est-ce fait? Donnez-moi la tasse.

CHAVIGNY^ lui présentant la tmue.

La voilà ; mais il ne vaudra rien.

MADAME DE LÉRY

Vous croyez? En êtes-vous sûr?

CHA VIGNY

Il n'y a pas le moindre doute.

174 UN CA^PRIGE

MADAME DE LERT

Et pourquoi ne vaudrait-il rien?

GHAYIGNY

Parce qu'i^ est froid et trop sucré.

MADAME DE L^RY

Eh bien! s'il ne vaut rien, ce thé, jetez-le. {Chavigny est debout, tenant la tasse; M^* de Léry le regarde en riant.) Ah, mon Dieu! que vous m'amusez ! Je n'ai jamais rien vu de si maussade.

GHAYIGNY, impatienté^ vide la tasse dans le feu,

puis il se promène à grands pas, et dit avec

humeur :

Ma foi, c'est vrai, je ne suis qu'un sot.

MADAME DE LÉRY

Je ne vous avais jamais vu jaloux, mais vous Têtes comme un Othello.

GHAYIGNY

Pas le moins du monde; je ne peux pas souffrir qu'on se gêne, ni qu'on gêne les autres en rien. Comment voulez-vous que je sois jaloux?

MADAME DE LÉRY

Par amour-propre, comme tous les maris.

GHAYIGNY

Ba h! propos de femme. On dit : « Jaloux par amour-propre », parce que c'est une phrase toute faite, comme on dit : « Votre très humble serviteur ». Le monde est bien sévère pour ces pauvres maris.

MADAME DE LÉRY

Pas tant que pour ces pauvres femmes.

GHAYIGNY

Oh ! mon Dieu, si I Tout est relatif. Peut-on

SCENE VIII

permettre aux femmes de vivre sur le même pied que nous? C'est une absurdité qui saute aux yeux. Il y a mille choses très graves pour elles, qui n'ont aucune importance pour un homme.

MADAME DE LÉRY

Oui, les caprices, par exemple.

CHA VIGNY

Pourquoi pas? Eh bien! oui, les caprices.

Il est certain qu'un homme peut en avoir, et qu'une femme...

MADAME DE LÉRY

En a quelquefois. Est-ce que vous croyez qu'une robe est im talisman qui en préserve?

CHAVIGNY

C'est une barrière qui doit les arrêter.

MADAME DB LÉRY

A moins que ce ne soit un voile qui les couvre. J'entends marcher. C'est Mathilde qui rentre.

CHAVIGN Y

Obi que non; il n'est pas minuit. (JUn domestique entre^ et remet un petit paquet à M. de Chavigny.) Qu'est-ce que c'est? Que me veut-on?

LE DOMESTIQUE

On vient d'apporter cela pour monsieur le comte. {Il sort Chavigny défait le paquet, qui renferme la bourse de Mathilde.)

MADAME DB LERY

Est-ce encore un cadeau qui vous arrive?

A cette heure-ci, c'est un peu fort.

CHAVIGNY

Que diable est-ce que ça veut dire ? Hé !

Hé ttK CAPtltCg ^

LE ï>ô^ËSTtQUlE, feiiifàfit Monsieur?

CHA VIGNY

Qui est-ce qui a apporté ee paquet?

LE DOMBSTK^UB

Monsieur, c'est le porttet qui vient de monter.

CHAVIGNY

Il n'y a rien avôo? pas d» lettre?

LE DOMESTIQUA

iVôîi, ïïioiisieur.

CHAVIGNY

Est-ce qu'il avait ça depuis^ longtemps, ce portier?

Lif liiOMESTlQUÉ'

j^on, monsieur; on vient de le Mi remettre.

CHAVIGNY

Qui le lui a remis ?

LE DOMlîâtîOÛft

Monsieur, il ne sait paB.

CHAVIGNY

Il ne sait pas! Perdez-vous la tête? Est-ce utk homme ou une femme?

LE DOMESTIQUE

C'est un domestique en livrée, mais il ne le connaît pas.

CHAVrONY

Est-ce qu'il est en bas, ce dôiftéstique?

LE DOMESTIQUE

ïbn, nlohsieur : il est partt ôui'-le-ôhamp.

gctWt Tiit 177

CtfAVIGNt

Il ii*a rien dit?

LE DOMESTIQUE

Non, monsieur.

GHAVIONY

C'est hott. {Le d&mesti^ue éùH.)

MADAME tJi LÉRY

J'espère qti'ôn VOUS gâte, momsfeur de Chavigny. 8i vous laisses^ tomber votre argent, ce ne sera pas la faute de ces dames.

chaVigny

Je veux être pendu si j'y comptênds rteïi.

MADAME DE L^RY

Laissez donc ! vous faites l'enfant.

CHAVIGNY

Non; je vous donne ma parole d'honneur que je ne devine pas. Ce ne peut être qu'une méprise.

MADAME DE LÉRY

Est-ce que l'adresse n'est pas dessus?

CHAVIGNY

Ma foi ! si ! vous avez raison. C'est singulier; je connais l'écritui'e.

MADAME DE LÉllY

Peut-on voir?

CHAVIGNY

C'est peut-être une indiscrétion à moi de vous la montrer ; maiô tant pis pour qui s'y expose. Tene*. J'ai certainement vu cette écriture-là quelque part.

Et moi aussi, très certainement.

CHAViGNY

Attendez-donc... Non, je me trompe.

Est-ce en bâtarde ou en coulée ?

MADAME DE LÉRY

Fi donc! c'est une anglaise pur sang, Regardez-moi comme ces lettres-là sont unes ! Oh I la dame est bien élevée.

CHA VIGNY

Vous avez Tair de la reconnaître.

MADAiiE DE LÉRY, avec une confusion feinte.

Moi ! pas du tout. {Chavigny, étckné, la regarde, puis contirim à se promener.) Où en étions-nous donc de notre conversation ? — Ehl mais il me semble que nous parlions caprice. Ce petit poulet rouge arrive à propos.

ÇHA VIGNY

Vous êtes dans le secret, convenez-en.

MADAME DE LÉRY

Il y a des gens qui ne savent rien faire si j'étais de vous, j'aurais déjà deviné.

CHA VIGNY

Voyons I soyez franche; dites-moi qui c'est.

Je croirais assez que c'est M°^«de Blain ville.

CHAVIGNY

Vous êtes impitoyable, madame; savezvous bien que nous nous brouillerons I

MADAME DE LÉRY

Je l'espère bien, mais pas cette fois-ci.

CHAVIGNY

Vous ne voulez pas m'alder à trouver l'énigme ?

SCÈNE VIII

MADAIUS DE LÉRY

Belle occupation I Laissez donc cela ; on dirait que vous n*y êtes pas fait. Vous ruminerez lorsque vous serez couché, quant ce ne serait que par politesse.

CHA VIGNY

Il n'y a donc plus de thé? J'ai envie d'en prendre.

MADAME DE LERY

Je vais vous en faire; dites donc que je ne suis pas bonne 1 (Un silence,)

GH AVION Y, se promenant toujours.

Plus je cherche, moins je trouve.

Ah çàî dites donc, est-ce un parti pris de ne penser qu'à cette bourbe? Je vais vous laisser à vos rêveries.

CHA VIGNY

C'est qu'en vérité je tombe des nues.

MADAME DE LÉRY

Je vous dis que c'est M«»« de Blainville.

Elle a réfléchi sur la couleur de sa bourse, et elle vous en envoie une autre par repentir. Ou mieux encore : elle veut vous tenter, et voir si vous porterez celle-ci ou la sienne.

CHAVIGNY

Je porterai celle-ci sans aucun doute.

C'est le seul moyen de savoir qui l'a faite.

MADAME DE LÉRY

Je ne comprends pas ; c'est trop profond pour moi.

CHAVIGNY

Je suppose que la personne qui me l'a

envoyée me la voie demain entre les mains ; croyez-vouB que Je m'y tromperais ?

MADAME DE L^RT, écUtant de rire.

Ah I c'est trop fort; je n*y tiens pas.

Est-ce que ce serait vous, par hasard ?

{Un silence.)

MADAME DE L^RY

Voilà votre thé, fait de ma blanche main, et il sera meilleur que celui gue vous m'avez fabriqué tout à l'heure. Mais finissez donc de me regarder. Est-ce que vous me prenez pour une lettre anonyme ?

CHAVfGNY

C'est vous, c^est quelque plaisanterie. Il y a un complot là-dessous.

MADAME DE LÉRY

C'est un petit complot assez bien tricoté.

CHAYIGNY

Avouez donc que vous en êtes.

MADAME DE LBRY

Non.

CHAVIGNY

Je vous en prie.

MADAME DE LÉRY

Pas davantage.

CHAVIGNY

Je vous en supplie.

Demandez-le à genoux, je vous le dirai.

CHAVIGNY

A genoux? tant que vous voudrez.

SCÈNE Yni

MADAME DE LERY

Allons! Voyons!

CBAVIGNY

Sérieusement? {Il se met à genoux en riant devant M^^ de Léry.)

MADAME DE LÉRY, sèchement.

J'aime cette posture, elle vous va à merveille ; mais je vous conseille de vous relever, afin de ne pas trop m'attendrir.

CH A VIGNY, se relevant.

Ainsi, vous ne direz rien, n'est-ce pas ?

MADAME DE LÉRY

Avez- VOUS là votre bourse bleue?

CHA VIGNY

Je n'en sais rien, je crois que oui.

MADAME DE LERY

Je crois que oui aussi. Donnez-la-moi, je vous dirai qui a fait l'autre .

Vous le savez donc ?

MADAME DE LÉRY

Oui, je le sais.

CHAVIGNY

Est-ce une femme ?

MADAME DE LÉRY

A moins que ce ne soit un homme, je ne vois pas...

CHAVIGNY

Je veux dire : est-ce une jolie femme?

MADAME DE LÉRY

C'est une femme qui, à vos yeux, passe pour une des plus jolies femmes de Paris.

CHAVIGNY

Brune ou blonde?

MADAME DE LERY

Bleue.

CHAVIGNY

Par quelle lettre commence son nom?

MADAME DE LÉRY

Vous ne voulez pas de mon marché? Donnez-moi la bourse de M«« de Blainville.

CHAVIGNY

Est-elle petite ou grande?

MADAME DE LERY

Donnez-moi la bourse.

CHAVIGNY

Dites-moi seulement si elle a le pied petit.

MADAME DE LÉRY

La bourse ou la vie !

CHAVIGNY

Me direz-vous le nom si je vous donne la bourse ?

MADAME DE LÉRY

Oui.

CHAVIGNY, tirant la bourse bleue.

Votre parole d'honneur I

MADAME DE LÉRY

Ma parole d'honneur.

{Châvigny semble hésiter, Mme de Léry tend la main ; il la regarde attentivement. Tout à coup il s'assoit à côté d'elle, et dit gaiement :) CHAVIGNY

Parlons caprice Vous convenez donc qu ime femme peut en avoir ?

SCÈNK VIII 183

MADAME DE LÉRY

Est-ce que vous en êtes à le demander ?

CH A VI ON Y

Pas tout à fait; mais il peut arriver qu'un homme marié ait deux façons de parler, et, jusqu'à un certain point, deux façons d'agir.

MADAME DE LERT

Eh bien ! et ce marché, est-ce qu'il s'envole ? Je croyais qu'il était conclu.

CHAVIUNY

Un homme marié n'en reste pas moins un homme ; la bénédiction ne le métamorphose pas, mais elle l'oblige quelquefois à prendre un rôle et à en donner les répliques. Il ne s'agit que de savoir, dans ce monde, à qui les gens s'adressent quand ils vous parlent, si c'est au réel ou au convenu, à la personne ou au personnage.

MADAME DE LÉRY

J'entends, c'est un choix qu'on peut faire; mais où s'y reconnaît le public?

CHAVIGNY

Je ne crois pas que, pour un public d'esprit, ce soit long ni bien difficile.

MADAME DE LÉRY

Vous renoncez donc à ce fameux nom ?

Allons I voyons I donnez-moi cette bourse.

Une femme d'esprit, par exemple (une femme d'esprit sait tant de choses!), ne doit pas se tromper, à ce que je crois, sur le vrai caractère des gens; elle doit bien voir au premier coup d'œil...

MADAME DE LBRY

Décidément, vous gardez la bourse?

CHATIONY

Il me semble que vous y tenez beaucoup.

Une femme d'esprit, n'est-il pas vrai, madame, doit sâvoii* faire la part du mari, et celle de Thomme par conséquent. Comment êtes- vous donc coifl'ée ? Vous étiez tout en lleurs ce matin.

MADAME DE LÉRT

Oui; ça me gênait, je me suis mise à mon aise. Ah ! mon Dieu! mes cheveux sont défaits d'un côté. (Elle se lève ei s'ajuste devant la glace.)

CHA VIGNY

Vous avez la plus jolie taille qu'on puisse voir. Une femme d'esprit comme vous...

MADAME DE LÉRY

Une femme d'esprit comme moi se donne au diable quand elle a affaire à un homme d'esprit comme vous.

CHAVTONY

Qu'à cela ne tienne; je suis assez bon diable.

MADAME DE LÉRT

Pas pour mol, du moins, à ce que je pense.

CHA VIGNY

C'est qu'apparemment quelque autre me fait du tort.

MADAME DE LKRY

Qu'est-ce que ce propos-là veut dire ?

CHA VIGNY

n veut dire que, si je vous déplais, c'est que quelqu'un m'empêche de vous plaire.

SCèNE VIII

MADAME DE LBRY

Cfest modeste et poli ; mais vous vous trompez : personne ne me plaît, et je ne veux plaire à personne.

CHAVIONY

Avec votre âge et ces yeux-là, je vous en déûe.

MADAME DE LÉBY

C'est cependant la vérité pure.

CHAVIONY

Si je le croyais, vous me donneriez bien mauvaise opinion des hommes.

MADAME DB LÉRY

Je vous le ferai croire bien aisément J'ai une vanité qui ne veut pas de maître.

CHAVIGNY

Ne peut-elle souffrir un serviteur?

MADAME DS LÉBY

Bah I serviteurs ou maîtres, vous n'êtes que des tyrans.

CHAVIONY, se levant.

C'est assez vrai, et je vous avoue que làdessus j'ai toujours détesté la conduite des hODunes. Je ne sais d'où leur vient cette manie de s'imposer, qui ne sert qu*à se taird haïr.

MADAME DB LÉRY

Est-ce votre opinion sincère î

CHAVIONY

Très sincère; je ne conçois pas comment on peut se figurer que, parce qu*on a S lu ce soir, on est en droit d'en abuser emaln.

MADAME DE LERY

C'est pourtant le chapitre premier de l'histoire universelle.

CHAVIQNY

Oui, et, si les hommes avaient le sens commun là-dessus, les femmes ne seraient pas si prudentes.

MADAME DE LÉRY

Cest possible ; les liaisons d'aujourd'hui sont des mariages, et, quand il s'agit d'un jour de noce, cela vaut la peine d'y penser,

GHA VIGNY

Vous avez mille fois raison *, et, dites-moi, pourquoi en est-il ainsi ? pourquoi tant de comédie et si peu de franchise ? Une Jo-

lie femme qui se fie à un galant homme ne saurait-elle le distinguer ? Il n'y a pas que des sots sur la terre.

MADAME DB LÉRY

C'est ime question en pareille circonstance.

CHAVIONY

Mais Je suppose que, par hasard, il se trouve un homme qui, sur ce point, ne soit pas de ravis des so^s ; et le suppose qu'une occasion se présente ou 1 on puisse être franc sans danger, sans arrière-pensée, sans crainte des indisci^étions. (Il lui prend la main.) Je suppose qu'on dise à une femme : Nous sommes seuls, vous êtes jeune et belle, et je fais de votre esprit et de votre cœur tout le cas qu'on en doit faire. Mille obstacles nous séparent, mille chagrins nous attendent si nous essayons de nous revoir demain. Votre fierté ne veut pas d'im Joug, et votre prudence ne veut pas d'im lien ; vous n'avez à redouter

SCÈNE VJII

ni Tun ni l'autre. On ne vous demande ni protestation, ni engagement, ni sacrifice, rien qu'un sourire de ces lèvres de rose et un regard de ces beaux yeux. Souriez pendant que cette porte est fermée : votre liberté est sur le seuil ; vous la retrouverez en quittant cette chambre ; ce qui s'ofifre à vous n'est pas le plaisir sans amour, c'est l'amour sans peine et sans amertume ; c'est le caprice, puisque nous en parlons, non l'aveugle caprice des sens, mais celui du cœur, qu'un moment fait naître et dont le souvenir est éternel.

MADAME DE LÉRY

Vous me parliez de comédie ; mais il paraît qu'à l'occasion vous en joueriez d'assez dangereuses. J'ai quelque envie d'avoir un caprice, avant de répondre à ce discours-là.

Il me semble que c'en f;st l'instant, puisque vous en plaidez la thèse. Avez-vous là un jeu de cartes.

CHAVIGNY

Oui, dans cette table ; qu'en voulez- vous faire?

MADAME DE LERY

Donnez-le-moi, j'ai ma fantaisie, et vous êtes forcé d'obéir si vous ne voulez vous contredire. (Elle prend une carte dans le jeu.) Allons, comte, dites rouge ou noir.

CHAVIGNY

Voulez-vous me dire quel est l'enjeu?

MADAME DE LÉRY

L'enjeu est une discrétion (1).

(1) On appelle diëcrition un pari dans lequel le perdant 8*oblige à donner au gagnant ce que celui-ci lui demande, h sa discrétion. [Note de l'auteur.)

CHA VIGNY

Soit. — J'appelle rouge.

MADAME DE LÉRT

C'est le valet de pique ; vous avez perdu.

Donnez-moi cette bourse bleue.

CHAVIGNY

De tout mon coeur ; mais je garde la ro^ige, et, quoique sa couleur m'ait fait perdre, je ne le lui reprocherai jamais ; car je sais aussi bien que vous quelle est la main qui me l'a faite.

MADAME DE LERY

Est-elle petite ou grande, cette main?

CHAVIQNY

Elle est charmante et douce conmie le satin.

MADAME DE LÉRY

Lui permettez-vous de satisfaire un petit mouvement de jalousie ? {Elle jette au feu la bourse bleue,)

CHAVIGNY

Ernestine, je vous adore I MADAME DE LÉRY regarde brûler U bourse ; eUe a*approche de Chavigny, et lui dit tendrement : Vous n'aimez donc plus M~« de Blainville?

CHAVIGNY

Ah! grand Dieu ! je ne Tai jamais aimée.

MADAME DE LÉRY

Ni moi non plus, monsieur de Chavigny.

CHAVIGNY

Mais qui a pu vous dire que je pensais à cette femme-là? Ah! ce n'est pas à elle à qui je demanderai jamais im instant de

SGÈITB VIII 189

bonheur ; ce n'est pas elle qui me le donnera!

MADAME DE LERY

Ni moi non plus, monsieur de Chavigny.

Vous venez de me faire un petit sacrifice, c'est très galant de votre part ; mais je ne veux pas vous tromper : la bourse rouge n'est pas de ma façon.

CHAYIGWY

Est-il possible ? Qui est-ce donc qui l'a faite?

MADAICE DE LÉRY

C'est une main plus belle que la mienne.

Faites-moi la gr&ce de réflécnir une minute et de m'expliquer cette énigme à mon tour.

Vous m'avez fait» en bon français, une déclaration très aimable ; vous vous êtes mis à deux genoux par terre, et remarquez qu'il n'y a pas de tapis; je vous ai demandé votre bourse bleue, et vous me Favez laissée brûler. Qui suis-je donc, dites-moi, pour mériter tout cela? Que me trouvezvous de si extraordinaire. Je ne suis pas mal, c^est vrai: je suis jeune; il est certain qu6 j'ai le pied petit. Mais enfin ce n'est pas si rare. Quand nous nous serons prouvé l'im à l'autre que jje suis une coquette et vous un libertin,

uniquement parce qull est minuit et que nous sommes en tête-à-tête, voilà un beau fait d'armes que nous aurons à écrire dans nos Mémoires l C'est pourtant là tout, n'est-ce pas ? Et ce que vous m'accordez en riant, ce qui ne vous coûte pas même un regret, ce sacrifice insignifiant que vous faites à un caprice plus insignifiant encore, vous le refusez a la seule femme qui vous aime, à la seule femme que vous aimez ! {On entend le bruit d'une voiture.)

CHAVIÔNY

Mais, madame, qui a pu vous instruire ?

Parlez plus bas, monsieur; la voilà qui rentre, et cette voiture vient me chercher.

Je n'ai pas le temps de vous faire ma morale; vous êtes homme de cœur, et votre cœur vous la fera. Si vous trouvez que Mathilde a les yeux rouges, essuyez-les avec cette petite bourse que ses larmes reconnaîtront, car c'est votre bonne, brave et fidèle femme qui a passé quinze jours à la faire. Adieu, vous m'en voudrez aujourd'hui, mais vous aurez demain quelque amitié pour moi, et, croyez-moi, cela vaut mieux qu'un caprice. Mais s'il vous en faut un absolument, tenez, voilà, Mathilde, vous en avez un beau à vous passer ce soir. Il vous en fera, j'espère, oublier un autre que personne au monde, pas même elle, ne saura jamais. (Mathilde entre. M-« de Léry va à sa rencontre et Itmbrasse ; M, de Chavigny les regarde, il s'approche d'elles, prend sur la tête de sa femme la guirlande de fleurs de ilf-« de Léry, et dit à celle-ci en la lui rendant :) Je vous demande pardon, madame, elle le saura, et je n'oublierai jamais qu'un jeune curé fait les meilleurs sermons.

PAROLES FAITES SUR LA MUSIQUE DE MOZART

Rappelle- toi, quand P Aurore craintive Ouvre au Soleil son palais enchanté ; Rappelle-toi, lorsque la nuit pensive Passe en rêvant sous son voile argenté ; .

A l'appel du plaisir lorsque ton sein palpite, Aux doux songes du soir lorsque l'ombre t^invite, Ecoute au fond des bois Murmurer une voix :

Rappelle-tpi.

Rappelle-toi, lorsque les destinées M'auront de toi pour jamais séparé, Quand le chagrin, Pexil et les années Auront flétri ce cœur désespéré ; Songe à mon triste amour, songe à l'adieu suprême ! L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime. Tant que mon cœur battra, Toujours il te dira :

Rappelle* toi.

Rappelle-toi, quand sous la froide terre Mon cœur brisé pour toujours dormira ; Rappelle-toi quand la fleur solitaire Sur mon tombeau doucement s'ouvrira.

Je ne te verrai plus ; mais mon âme immortelle Reviendra près de toi comme une sœur fidèle.

Ecoute, dans la nuit.

Une voix qui gémit :

Rappelle-toi.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/lacoupeetleslvr01mussgoog. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.